APR 29 1935

42e Année. N° 8.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

15 AVRIL 1935

		Pages.
lexandra David-Neel. e Lama Yongden. . .	*Le Lama aux Cinq Sagesses.* — I.	725
oland de Marès	*La Situation en Belgique*	747
ilbert Mauge.	*Poèmes*	766
ohn Galsworthy	*La Chance de Timothée*	771
éon-Paul Fargue. . . .	*Jules Laforgue.*	783
aréchal Koutouzoff. . .	*Lettres inédites*	791
aoul Desjardins	*Regard sur une Province française.*	806
ène Nemirovsky	*Le Vin de Solitude* (fin)	823
lfred Martineau	*Bussy et Lally aux Indes*	877
ernand de Brinon . . .	*Le Drame européen.*	907
ouis Houllevigue	*L'Univers relativiste*	918
enry Bidou.	*Élections académiques*	928
rançois Porché.	*Le Théâtre*	934
lbert Flament	*Tableaux de Paris*	942

Jean Poirier : *Parmi les Livres.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE . 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement* :

Le Roi George V et la Monarchie britannique

par ANDRÉ MAUROIS

Lettres de Turquie

par PAUL CAMBON

Brumes

par FRANCIS CARCO

Tableaux de la Révolution en Chine

par PEARL BUCK

Le Divorce de Madame Soulié

par RENÉ LAPORTE

La Jeunesse du Prince Napoléon en Wurtemberg

par la COMTESSE H. DE REINACH

LE LAMA AUX CINQ SAGESSES[1]

I

Des prodiges accompagnèrent sa naissance. Avant l'aube, une clarté surnaturelle se répandit sous les hautes futaies, à la lisière desquelles s'élevait la demeure rustique de ses parents. Sur son toit de chaume, un couple d'oiseaux couronnés de huppes dorées vint se poser, bien que ce ne fût point la saison où leur espèce émigre en ces parages. Après une longue période de sécheresse, dure à la végétation altérée et aux animaux qui vivent d'elle, soudainement, alors que le soleil brillait, une pluie abondante réjouit la terre. Un grand léopard se montra à peu de distance de l'habitation, paisible, digne et sans crainte, considérant de ses yeux attentifs la fenêtre de la chambre où l'enfant venait au monde et la mère du nouveau-né déclara avoir entendu, autour d'elle, les chants d'êtres invisibles.

Akou[2] Puntsog, chef du village, le père de l'enfant, ayant avidement recueilli tous ces faits, basait sur eux les motifs d'une incommensurable fierté et d'une enivrante espérance.

1. Madame Alexandra David-Neel, qui a vécu dix-huit ans au Tibet, en a rapporté de précieuses observations qui ont déjà fourni la matière de livres remarquables et d'importantes études (dont plusieurs ont paru dans cette revue). Elle vient d'écrire en collaboration avec le lama tibétain Yongden, son fils adoptif, le roman qu'on va lire. Il met en scène des personnages qui ont *réellement* vécu au Tibet et des événements tous considérés là-bas, même les plus miraculeux, comme incontestablement *authentiques*.

2. *Akou* signifie « oncle paternel ». Ce terme est employé, dans le langage courant, non seulement pour désigner un véritable oncle, mais aussi comme un titre courtois donné à un homme du peuple ayant quelque importance.

Copyright 1935 *Revue de Paris*.

Celui qui entrait dans la vie entouré de tels présages ne pouvait être, pensait-il, un enfant ordinaire. En son plus jeune fils habitait, certainement, l'esprit de quelque vénérable lama qui, par charité, s'était réincarné afin de continuer, parmi les hommes ignorants, un ministère de compatissant instructeur et de guide vers la « Délivrance de la Douleur ».

Précisément, un puissant lama, le seigneur abbé du monastère de Tcheu Khor, avait quitté ce monde dix-huit mois auparavant, ce devait être lui qui y revenait sous la forme de ce petit garçon. S'en convaincant aisément, l'orgueilleux Puntsog avait donné à son fils le nom de Mipam qui était celui que portait le défunt, dix-septième réincarnation de Mipam le Thaumaturge, un célèbre ascète dont l'ermitage s'élevait, il y a plusieurs siècles, sur les pentes glaciales de la Djomo Kangkar (le Mont Everest).

Le beau rêve de Puntsog dura deux ans.

Il se proposait de présenter son fils aux autorités de Tcheu Khor lorsque celles-ci se mettraient en quête de l'enfant en qui leur Grand Lama s'était réincarné, mais il advint que, guidés par des oracles, les hauts dignitaires du monastère dirigèrent leurs recherches vers une autre région. Puntsog n'eut pas même l'occasion de les voir. Un garçon fut choisi par eux, il satisfit à toutes les épreuves requises et fut solennellement intronisé à Tcheu Khor.

Désormais, Mipam n'était plus qu'un bambin ordinaire pareil à tous ceux de son village. Son père en éprouva une déception immense et reporta son intérêt sur son fils aîné, Dogyal, qui ne s'était annoncé par aucun miracle, mais qui, à quatorze ans, déjà hardi chasseur, poursuivait, avec succès, sur les montagnes, les chèvres sauvages et même les ours. Seule, la mère de Mipam, la douce Tchangpal, conserva, dans son cœur, la certitude que son dernier né était promis à quelque haute destinée et, patiemment, en silence, elle attendit que celle-ci s'accomplît.

Quant à Mipam, déchu de sa gloire précoce, il gardait le bétail de son père.

Or, ce jour-là, comme d'habitude, l'enfant était dans la forêt et le troupeau paissait, dispersé parmi les taillis. Le

soir venait, Mipam commença à rassembler ses bêtes pour descendre vers le village. Accoutumées à rentrer à cette heure, celles-ci se groupaient d'elles-mêmes, se dirigeant vers le sentier qu'elles devaient suivre. Alors, leur jeune gardien s'aperçut qu'une d'elles manquait : le taureau, qui, généralement, marchait en tête des vaches plus lentes. Toutes les recherches de l'enfant furent vaines, le beau taureau demeurait introuvable. Que devait-il faire? — Mipam se le demandait et non sans angoisse. Son père n'avait pas l'humeur commode et, pour l'avoir plus d'une fois senti s'abattre sur son dos, le petit connaissait le poids du gourdin que Puntsog gardait toujours à portée de sa main. Il ne doutait pas d'être renvoyé immédiatement à la forêt pour continuer à chercher l'animal disparu. De souper, il ne serait certainement pas question... Alors, ne valait-il pas mieux s'épargner une correction et la peine de refaire tout le trajet du village à l'endroit où il se trouvait présentement?

La nuit tombait, les vaches impatientes meuglaient en sourdine et certaines d'entre elles commençaient à descendre vers la vallée. Le parti de Mipam était pris. Hâtivement, il poussa ses bêtes jusqu'au sentier qui leur était familier et, certain qu'elles rentreraient seules à l'étable, il remonta la pente de la montagne. Du taureau, toujours pas la moindre trace; d'ailleurs la nuit était devenue toute noire, sans le moindre rayon de lune. On n'aurait pas pu distinguer la forme de sa main au bout de son bras étendu. Le garçon trébuchait sur les racines saillantes, s'égratignait aux buissons épineux; il se cogna le front contre un rocher proéminent, la douleur l'étourdit, il se laissa choir à terre et se mit à pleurer à chaudes larmes parce que son front lui faisait très mal et que son estomac vide le tourmentait. Quand il eut beaucoup pleuré, il s'endormit et passa dans un autre monde où n'existaient ni taureau à retrouver, ni père Puntsog à redouter et où les tiraillements d'un estomac exigeant ne parvenaient pas.

Quand il se réveilla, il faisait jour, un jour singulier, plus doré, lui sembla-t-il, que celui des matins ordinaires et dont la clarté uniforme baignait, sous les arbres feuillus, les endroits qui, naturellement, eussent dû demeurer dans l'ombre. A

quelques pas de là, un léopard couché, immobile, le considérait avec ses grands yeux verts attentifs.

« Oh! se dit Mipam lorsqu'il eut compris qu'il était éveillé, ce léopard aurait-il dévoré mon taureau? » Mais il ne lui vint pas à la pensée qu'il courait le risque d'être dévoré lui-même. Et comme le léopard était beau, qu'il n'en avait jamais vu de vivant et savait qu'en approcher un d'aussi près est chose très rare, puis aussi parce qu'il était encore fatigué, Mipam demeura étendu, regardant la bête qui le regardait.

Chez Puntsog, les vaches étaient rentrées seules. En ne voyant ni leur gardien ni le taureau, Tchangpal n'avait pas eu de peine à comprendre ce qui était arrivé. C'est chose commune qu'une bête s'égare dans la forêt; peut-être Mipam avait-il retrouvé la sienne tard dans la soirée, trop loin de chez lui pour l'y ramener et avait-il couché dans une ferme existant sur son chemin. La brave femme ne s'était pas beaucoup inquiétée, espérant que son fils reviendrait au lever du jour. Mais la matinée s'avançait et il ne paraissait pas.

Puntsog commanda alors à Dogyal de partir à la recherche de son jeune frère et comme il était, en tout, un homme pratique, il lui ordonna aussi de se munir de son arc et de flèches, de façon à pouvoir abattre une antilope ou une chèvre sauvage si, par hasard, il en rencontrait en battant les bois.

Dogyal n'eut pas grand'peine à retrouver le petit bouvier. L'endroit où il s'était arrêté la nuit précédente, et où il se trouvait encore, était peu éloigné des parages où, d'ordinaire, il menait paître son bétail. Le jeune homme ne remarqua point la lumière mystérieuse dans laquelle baignait ce coin de forêt, mais il vit parfaitement le léopard et Mipam, tous deux immobiles, s'entre-regardant. Il crut que l'immobilité du garçon était causée par la terreur qu'il éprouvait et, tremblant de crainte pour lui, il lui cria, tout en mettant précipitamment une flèche dans son arc :

— N'aie plus peur, Mipam, je suis là!

En l'entendant, Mipam tourna la tête, il vit le juvénile chasseur bander son arc, se leva d'un bond, se jetant devant le léopard en criant :

— Ne tire pas!

Il était trop tard, la flèche était lancée, le léopard s'enfuit

et ce fut Mipam qui reçut, dans l'épaule, le dard empoisonné.

Épouvanté, sachant que la blessure est mortelle si le poison pénètre dans le sang, Dogyal jeta son arc, se précipita sur son frère, lui arracha sa robe et se mit à sucer vigoureusement sa plaie. Il s'affolait, n'étant pas certain qu'il réussirait, par la succion, à empêcher le poison de s'infiltrer à travers les chairs et pensant qu'il avait peut-être tué son cadet.

Afin d'éviter que la viande des animaux qu'ils tuent avec des flèches empoisonnées ne soit dangereuse pour ceux qui la consomment, les chasseurs ont l'habitude de couper, sitôt l'animal abattu, un large morceau de chair autour de l'endroit où la flèche a pénétré. Ce moyen seul semblait à Dogyal d'une efficacité certaine.

— Je vais te faire très mal, — dit-il à son frère, — mais il le faut, sinon tu mourras. Tâche de ne pas bouger.

Il s'assit, plaça Mipam devant lui entre ses jambes serrées pour l'empêcher de remuer, puis, avec son couteau, il trancha un morceau de chair dans la partie blessée.

Le sang coulait abondamment, l'enfant n'avait ni crié ni bougé. Dogyal le crut évanoui, mais il n'avait pas perdu connaissance; son visage était empreint d'une singulière expression d'étonnement; il regardait fixement devant lui.

Son frère, désolé, le chargea tout sanglant sur son dos pour le ramener chez leur père. La lumière dorée illuminait toujours le sous-bois et s'avançait suivant les deux enfants dans leur route, mais comme précédemment, Dogyal ne la remarqua pas.

A la suite de la rude opération pratiquée sur lui, Mipam eut la fièvre pendant huit jours. Cependant il ne se plaignait point, il ne parlait même pas. Ses parents essayèrent en vain d'obtenir de lui l'explication du mouvement singulier qui l'avait jeté devant le léopard pour le protéger. Quelle idée avait-il eue? — Quelle raison l'avait poussé à cette folle action? — Mipam ne répondait pas, demeurant plongé dans une sorte d'extase, contemplant, semblait-il, une vision qui échappait à ceux qui l'entouraient.

Et puis, un matin, Tchangpal, en s'éveillant, ne vit pas son fils. On le chercha dans la maison, autour de celle-ci, chez les fermiers du voisinage. Il demeura introuvable.

Quinze jours s'écoulèrent. A part Tchangpal qui ne pouvait croire à la mort de son enfant, tous finirent par penser que Mipam avait été victime d'un accident.

En réalité, le garçon cheminait par la montagne. Le silence singulier qu'il gardait depuis son aventure masquait un travail laborieux de sa pensée.

Le matin où il s'était réveillé dans la forêt, en face d'un léopard qui le regardait, s'était déclenchée en lui une curieuse activité de raisonnement. Le léopard que l'on disait être si méchant pouvait donc être amical... Quel mal avaient fait à ceux qui les tuaient, les grandes belles bêtes à la robe mouchetée qu'il avait vu parfois rapporter sanglantes, à son village? Peut-être ne leur en avaient-elles fait aucun. Et, sans doute, aussi, de même que le léopard gentiment couché près de lui, pouvaient se montrer amicaux tous les fauves de la forêt, tous les êtres habitant les sources, les arbres, les rocs, les lacs noirs, les fantômes des morts et même ce terrible démon qui saisit les enfants et les emmure dans les rochers, ses garde-manger... tous pouvaient être amicaux. Peut-être était-ce parce que les chasseurs les tuaient que les bêtes des forêts étaient devenues farouches et malfaisantes... Peut-être était-ce parce que les hommes les craignaient et les haïssaient que les *dus*, les *tséns*, les *lous* et les autres *non-hommes*[1] leur étaient devenus hostiles... Ce beau léopard si sagement couché en face de lui, Dogyal n'avait-il pas voulu le tuer, au lieu de lui savoir gré de s'être conduit en ami envers son petit frère...

Oh! qu'il eût été méchant de le laisser tirer sa mauvaise flèche contre la jolie bête qui semblait l'aimer! Mipam souffrait encore de sa blessure, mais il ne regrettait pas son acte qui avait sauvé la vie au léopard. Désolé parce que ses parents et les gens de son village ne comprenaient pas la bonté, il s'était douloureusement senti étranger parmi eux; il les avait quittés, et tout petit qu'il fût, il cheminait en quête de sa vraie famille : d'un pays où les hommes ne font pas de mal à ceux qui ne leur en ont point fait et ne se hâtent pas de déclarer méchants ceux qu'ils ne connaissent pas.

1. Les *mi ma vin* qui comprennent diverses espèces de génies, d'esprits, de fées, etc...

Comme le petit bonhomme plongé dans ses réflexions s'en allait sans hâte, à l'aventure, se nourrissant de racines, de fruits sauvages et de la *tsampa*[1] dont il avait eu la prudence d'emporter une provision pour son voyage, il vit venir un *naldjorpa* à la longue chevelure dont le bâton de pèlerin était surmonté d'un trident.

— Où allez-vous ainsi, tout seul, mon jeune ami? — demanda à Mipam, l'ascète étonné de cette rencontre.

— Je vais au pays où les êtres s'aiment les uns les autres, — répondit sérieusement l'enfant. Puis, questionnant : — Savez-vous de quel côté je dois aller? Voici déjà longtemps que je suis en route et tout ce que je vois ressemble à ce que l'on voit autour de mon village. Les oiseaux et les lièvres s'enfuient à mon approche. Les gens d'ici les tuent, sans doute, comme le font mon frère Dogyal et ses amis. Ces pauvres animaux me croient méchant, ils ont peur de moi; s'ils étaient plus forts ils m'attaqueraient peut-être pour m'empêcher de leur faire du mal.

Le *naldjorpa* considérait attentivement le singulier petit voyageur. Il lui semblait voir briller, dans ses yeux, le reflet d'une lumière intérieure et percevait, dans ses paroles enfantines, l'écho d'une doctrine qu'il avait entendu énoncer par certains sages ermites.

— Qui que soit celui qui se dit ton père, tu es, en vérité, un fils de Tchénrézigs[2], — dit-il à l'enfant. — Le pays que tu cherches n'existe pas où tu vas. Il appartient, à ceux de ta race, de le créer... Quel est ton nom?

— Mipam[3], — répondit le garçon.

— Bien nommé es-tu! — exclama l'ascète. — Un nom glorieux! Justifie-le... Je vais te donner de la *tsampa* et du beurre... Retourne chez toi. Ton père, Tchénrézigs, te montrera, un jour, la route que tu dois suivre...

Mipam mit la *tsampa* et le beurre dans son sac, maintenant

1. Farine faite avec de l'orge dont le grain a été grillé avant d'être moulu. Elle est l'aliment principal des Tibétains.

2. Tchénrézigs. Nom d'un Bodhisatva qui symbolise la compassion infinie. Sa personnalité occupe, dans le panthéon lamaïque, un rang infiniment plus élevé que celui des dieux. Il est le patron du Tibet.

3. Mipam signifie « invincible ».

à peu près vide, et tandis que le *naldjorpa* s'éloignait à grands pas, il s'assit sur une pierre.

Les paroles du pèlerin l'avaient fortement désappointé. Devait-il le croire? — Tous les hommes, en tous lieux, ressemblaient-ils à ceux de son village? — Tous vivaient-ils vraiment en inimitié avec les êtres autres que les humains et, comme les querelles dont il avait été témoin le lui avaient déjà appris, nourrissaient-ils, aussi, de la malveillance envers d'autres hommes semblables à eux?... Ceci lui paraissait dur à accepter.

Et pourquoi ce *naldjorpa* lui avait-il dit qu'il était le fils de Tchénrézigs? Son père, il le savait très bien, s'appelait Puntsog et était, simplement, le chef du village, tandis que Tchénrézigs représenté, en peinture, sur les murs des temples, est un très puissant Seigneur, pourvu de onze têtes et d'une multitude de bras.

Très bon était cet ascète qui lui avait donné des provisions, mais savait-il bien ce qu'il disait? — Mipam en doutait fortement. Peut-être le pays qu'il cherchait était-il très lointain; le *naldjorpa* ne le connaissait pas et, lui, petit garçon, aurait bien du mal à l'atteindre.

Il ne renonçait certes pas à s'y rendre, mais il sentait la nécessité de mieux se renseigner. Conseils et renseignements pouvaient se trouver non loin de son village. Un ermite vivait là, dans la forêt. Il irait le voir au lieu de s'en retourner chez son père. Et voici le petit bonhomme reparti à travers la montagne.

— Tu es donc le fils d'*akou* Puntsog, — dit le *gomchén*[1] à l'enfant, lorsque celui-ci se fut présenté à lui et lui eut exposé son désir.

— Bon! — pensa Mipam, — ce saint homme voit clairement les choses; il ne me prend pas pour ce fils de Tchénrézigs dont je n'ai jamais entendu parler et, mis en confiance, il raconta à l'anachorète son aventure avec le léopard, les idées qu'elle lui avait suggérées et tout ce qui s'en était suivi.

A mesure que l'enfant parlait, l'ermite se rappelait les rumeurs qui avaient couru concernant les faits surprenants remarqués lors de sa naissance. Cet enfant dont les pensées

1. *Gomchén* : un ermite contemplatif.

et la conduite étaient extraordinaires devait être l'incarnation d'un Sage défunt et, puisque l'enchaînement inéluctable des causes et de leurs effets le lui amenait, il convenait qu'il l'accueillît et s'efforçât de faciliter sa carrière religieuse.

— Écoute, — dit-il à Mipam, — le voyage que tu as voulu entreprendre est plus long et plus ardu que tu ne l'as imaginé. Il te faut apprendre beaucoup de choses avant de le tenter. Si tu le veux, je t'instruirai, mais tu dois, avant tout, rassurer ta famille que ta fuite a dû affliger. Tu vas coucher ici et puis, demain matin, tu retourneras chez ton père, emportant une lettre que je te donnerai pour lui.

L'idée de retourner à la maison paternelle ne souriait guère à l'enfant, mais il ne voyait pas le moyen de résister au *gomchén*. Du reste, puisque celui-ci voulait bien de lui comme élève, il ne demeurerait pas plus de quelques jours chez son père.

La nuit qu'il passa dans la hutte de l'ermite devait rester à jamais gravée dans la mémoire de Mipam.

Après leur repas : du grain grillé et du thé au beurre, l'anachorète indiqua à son jeune hôte, un vieux morceau de tapis en lui disant de l'étendre dans un coin et de se coucher pour dormir. Puis, sans plus s'occuper de lui, il alluma une petite lampe et quelques bâtonnets d'encens, sur une étagère qui supportait aussi quelques livres. C'était là son autel. Vers quel Dieu ou quel Sage montaient les volutes de fumée odoriférante qui s'en élevaient, nul n'eût pu le dire, car sur les planches, grossièrement taillées à la hache, de l'étagère, ne se trouvait aucune statuette et le mur auquel elles s'appuyaient n'était orné d'aucune image.

Assis les jambes croisées, les pieds reposant sur les cuisses, la tête et le buste droits et rigides, le *gomchén* méditait, immobile.

A travers les fentes des murs en pierres sèches et les planches mal jointes de la porte, l'air de la forêt entrait moite et parfumé, tout imprégné de douceur et de sereine puissance. De légers craquements de branches sèches, le bruit des feuilles froissées décelaient la présence d'animaux rôdant aux alentours et, de temps en temps, le cri d'un oiseau nocturne traversait l'espace. Comme les flots d'un torrent

battent un roc immobile, des vagues de vie déferlaient autour de la cabane silencieuse.

Mipam avait déjà passé bien des nuits dans la montagne, et sa maison paternelle, au fond de la vallée, s'élevait à l'orée des bois, mais ayant grandi tout proche de la Nature et habitué à cette ambiance spéciale, les choses qui l'entouraient n'avaient jamais excité son attention. Maintenant tout lui semblait nouveau. Il écoutait, sentait avec des sens à la puissance centuplée, ou, plutôt, avec des sens différents de ceux qui nous servent chaque jour. Et ce qu'il écoutait, ce n'était pas seulement le pas des bêtes cherchant leur nourriture à travers les taillis, ce qu'il sentait, ce n'était pas seulement l'odeur de la terre humide, celle des feuilles tombées et pourrissantes, la respiration des arbres et le parfum des herbes. Un chœur lamentable et passionné s'élevait de l'ombre environnante, envahissait la hutte, rampait, suppliant, aux pieds de ceux qui l'occupaient. Il disait la douleur des êtres sacrifiés aux besoins des autres : des feuilles broutées, des insectes dévorés et la douleur de ceux qui s'en repaissaient, l'œil aux aguets, les oreilles dressées, le cœur tremblant de crainte, sachant que de plus forts qu'eux les cherchaient pour en faire, à leur tour, leur pâture. D'autres voix déchirantes clamaient l'horreur de certains pour leurs propres actes, quand, poussés par la tyrannie impérieuse de la faim, ils broyaient les plantes impuissantes ou sentaient palpiter sous leurs dents, la créature qu'ils déchiraient. Épouvante! désespoir! hurlaient ou sanglotaient les voix grêles ou puissantes et ce qu'elles n'exprimaient point, ce que les tristes choristes n'avaient point sans doute été capables de discerner au fond de leur pensée obscure, c'était une soif passionnée de la bonté, de l'amitié qu'ils ne rencontraient ni autour d'eux, ni en eux-mêmes.

Toujours immobile, enveloppé de son *zen*[1] sombre, le *gomchén* se discernait à peine dans l'ombre. La petite lampe d'autel s'était éteinte depuis longtemps : un seul bâton d'encens rougeoyait encore au ras du socle en terre dans lequel il avait été planté. Le minuscule point de feu qu'il mettait dans les ténèbres jeta, soudain, deux éclats lumineux, puis

1. Le manteau monastique des religieux lamaïstes, une sorte de toge.

s'effaça et l'obscurité devint complète. Alors Mipam se mit à pleurer silencieusement.

Puntsog était assis sur un banc accoté à sa maison lorsque Mipam apparut. L'irascible chef de village bondit en l'apercevant, et d'un geste prompt saisit sa forte canne qu'il avait appuyée contre le mur, près de lui. L'enfant n'avait pas eu le temps de faire deux pas que son père l'avait agrippé et manœuvrait son bâton avec rage.

— J'apporte une lettre du *gomchén*, — criait le garçon tout en se débattant, mais Puntsog le maintenait d'une poigne solide et sur le dos du jeune vagabond son gourdin continuait à s'abattre.

Lançant à son tourmenteur des regards de fureur, le petit explorateur en quête du pays où tous s'aiment, se mit à vociférer de toutes ses forces :

— Lâche-moi! Tu n'as pas le droit de me frapper... Tu n'es pas mon père; Puntsog, entends-tu, je suis le fils de Tchénrézigs!...

La stupéfaction éprouvée par Puntsog en entendant cette déclaration extraordinaire lui fit desserrer les doigts et Mipam en profita pour se sauver. Parvenu à une petite distance de son père, il se retourna, la face rouge de colère, et recommença à apostropher celui-ci en l'appelant par son nom[1] :

— Hé! Puntsog, mauvais homme, tu as osé me battre... Mon père te punira. Il te battra avec ses mille bras et te maudira avec ses onze bouches[2].

Le chef du village ne savait plus où il en était. Il se demandait si le petit insolent qui narguait son autorité et le reniait si véhémentement, n'était pas un démon qui avait animé le cadavre de son fils mort dans la forêt et, sous cette trompeuse apparence, venait le tourmenter.

Il n'était pas revenu de sa stupeur lorsque Tchangpal, ayant entendu les cris de l'enfant, arriva sur le théâtre du drame.

La brave femme ne conçut aucun doute sur l'identité de Mipam et se précipitant vers lui, elle le serra avec tendresse

1. Appeler ses parents par leur nom constitue, au Tibet, le plus grave manque de respect.

2. Tchénrézigs est représenté sous différentes formes. L'une de celles-ci lui donne mille bras et onze têtes.

dans ses bras. Le garçon la laissa faire, mais lorsqu'elle voulut l'emmener à la maison, il se rebiffa violemment, de nouveau. Il ne rentrerait point chez ce « Puntsog » qui le battait.

Tchangpal n'y comprenait rien. Mipam, qui s'était enfui de la maison et leur avait causé tant d'anxiété, méritait bien d'être battu. Toutefois, la joie éprouvée par Tchangpal en retrouvant le fugitif était trop grande pour qu'elle pût s'attarder à beaucoup de considérations et se montrer sévère.

— Viens, — dit-elle, — je te mettrai dans le *lha khang*[1] et t'y porterai du thé, ton père n'ira pas t'y battre, je te le promets.

Et, sans attendre sa réponse, la vigoureuse maman souleva son fils de terre et l'emporta dans ses bras.

Puntsog se laissa facilement persuader de ne pas poursuivre Mipam dans le *lha khang*. Les singulières paroles de son fils ne lui sortaient pas de l'esprit. Jamais aucun enfant n'avait tenu un pareil langage. A qui serait-il venu à l'esprit de se prétendre le fils de Tchénrézigs? — Ceci ressemblait à un blasphème!

Aum mani padmé houm! récita le fermier pour se protéger contre la colère du « Seigneur à la vision pénétrante » qui, tout infiniment bon qu'il soit, revêt parfois aussi une forme terrible. Puntsog avait appris ce détail d'un sien cousin appartenant à l'ordre religieux.

Par enchaînement d'idées, Puntsog venait de penser à son cousin le *tsipa* (astrologue) Chésrab. Tous s'accordaient à vanter son savoir. Ne ferait-il pas bien de le consulter? La lettre du *gomchén* qu'il avait enfin lue, le rendait perplexe. Celui-ci lui conseillait de laisser Mipam embrasser la vie religieuse et il déclarait avoir discerné sur son front des signes remarquables. Ceci cadrait bien avec les circonstances singulières qui avaient accompagné la naissance de l'enfant. Et voici que ce dernier se déclarait fils de Tchénrézigs!...

Puntsog ignorait que le petit tenait cette idée du *naldjorpa* rencontré dans la forêt. Ainsi, pour lui, cette déclaration de Mipam revêtait un caractère troublant. Se pouvait-il que, malgré le jugement des lamas de Tcheu-Khor, Mipam

1. La pièce où se trouve l'autel familial. Littéralement, *lha khang* signifie « Maison d'un dieu ».

fût un véritable *tulkou*? Alors, qui sait, il pouvait peut-être encore espérer finir ses jours dans la prospérité attachée à la condition de père d'un Lama incarné.

Le lendemain, Puntsog monté sur son meilleur cheval se rendait chez l'astrologue.

— Je suis venu, *tsipa lags*, vous consulter au sujet d'événements vraiment extraordinaires, — dit-il à son cousin, dès qu'ils eurent échangé les politesses habituelles. — Il s'agit de Mipam. Sa conduite est inexplicable...

Et il raconta, en détail, tout ce qui s'était passé : le léopard, la blessure de Mipam, sa fuite, la lettre du *gomchén* et finalement les paroles stupéfiantes de l'enfant se déclarant fils de Tchénrézigs.

— *A la la!* — exclama le *tsipa* lorsque son cousin eut terminé son récit, — voilà qui est merveilleux

— Ceux de Tcheu Khor se sont trompés, — reprit Puntsog, — Mipam est véritablement un *tulkou*. Comment arriverons-nous, maintenant, à démontrer son identité et à le mettre en possession de son siège?

— Votre tête, *adjo*, est remplie d'idées folles, — interrompit brusquement Chésrab. Les gens de Tcheu Khor ont choisi leur lama; cette question est réglée. N'y pensez plus et envisageons un plan raisonnable.

Puntsog poussa un soupir de regret, mais il était venu pour demander des conseils, il convenait donc qu'il écoutât ceux qu'on lui donnait.

— Tandis que vous me racontiez les faits singuliers se rapportant à Mipam, — continua le *tsipa*, — j'ai, par ma clairvoyance, découvert la voie qui lui convient. Vous avez un fils aîné pour héritier, il sera honorable pour vous que le cadet porte l'habit religieux. Ceci n'exclut pas une carrière lucrative. Que diriez-vous si j'en faisais un astrologue?

— Un astrologue... Hé! ce n'est pas mauvais, — déclara Puntsog. — Votre situation est enviable, *tsipa lags*.

— Je la dois à mon profond savoir, — répliqua dignement Chésrab. — Mipam devra montrer beaucoup d'assiduité à l'étude s'il veut parvenir à m'égaler. Je l'y aiderai parce qu'il est votre fils. Amenez-le-moi, je le ferai ordonner

dans mon monastère, ensuite, il deviendra mon élève et habitera chez moi, je l'y instruirai.

En silence, Puntsog pesait, dans son esprit, les avantages et les inconvénients de cette proposition. L'accepter, c'était s'imposer une forte dépense. Les parents des élèves de Chésrab devaient rémunérer grassement ses leçons, en vivres de premier choix et en argent. Il leur fallait aussi offrir, de temps en temps, des cadeaux à son épouse.

D'autre part, le caractère singulier de Mipam présageait des difficultés pour sa famille. Entré dans l'ordre religieux, il s'y créerait une existence indépendante. S'il réussissait à devenir *tsipa*, il avait des chances d'acquérir une large aisance que son père pouvait espérer partager. Cette agréable perspective justifiait des sacrifices momentanés. Le père de Mipam sortit de ses réflexions, il avait pris une décision.

— C'est entendu, *tsipa lags*, — déclara-t-il. — Je vous amènerai Mipam dans quelques jours. J'espère que, sous votre direction, le savoir lui viendra rapidement.

L'affaire était conclue. Chésrab frappa ses mains l'une contre l'autre; un garçon entra.

— *Tchang* (eau-de-vie), — commanda laconiquement le *tsipa*.

Ainsi fut-il décidé que Mipam, juvénile aspirant à l'amour universel, deviendrait astrologue.

II

Mipam avait accueilli, avec une apparente indifférence, la nouvelle qu'il devait quitter la maison paternelle pour aller vivre et s'instruire chez son oncle[1]. En réalité, cette feinte insouciance masquait, chez lui, l'élaboration de plans « profonds ». Tout en chevauchant, vers son nouveau logis, Mipam envisageait des chances d'évasion. La demeure du *tsipa* était située à peu de distance de la route suivie par les convois des marchands allant de Lhassa à l'Inde. Beaucoup de pèlerins y passaient aussi. Certains de ces grands voya-

1. Chésrab était le cousin germain — le « frère » dit-on, au Tibet — du père de Mipam; d'après la façon indigène de dénommer les degrés de parenté, il était par conséquent, l'oncle paternel (akou) du jeune garçon.

geurs devaient, pensait l'enfant, avoir visité le pays bienheureux où gens et bêtes sont tous bons et mutuellement amis. Tout au moins, quelques-uns d'entre eux s'étaient-ils approchés de ses frontières. Il patientait. Pour s'informer ouvertement, il attendrait d'être plus âgé, mais d'ici là, il pourrait guetter le passage des caravanes, s'approcher de leur camp lorsqu'elles feraient halte à proximité de chez son oncle. Il écouterait les propos tenus autour du feu pendant le repas du soir, causerait, questionnerait de façon détournée. Tôt ou tard, il apprendrait quelle route il devrait suivre... Il partirait, alors, et, cette fois, il ne reviendrait plus.

Pour le moment, il se réjouissait de quitter ce Puntsog qui se disait son-père et osait le battre. Quant à interroger son oncle, le savant astrologue, au sujet du pays où la bonté règne, l'idée ne lui en venait pas. D'instinct, il l'excluait du nombre de ceux à qui il pouvait se fier.

L'ordination de Mipam eut lieu, comme il avait été convenu, et le petit garçon commença ses études. Celles-ci consistaient à apprendre par cœur un certain nombre de syllabes que Chésrab lui récitait chaque matin et qu'il devait lui répéter le lendemain, avec celles apprises précédemment de façon à pouvoir, finalement, réciter tout le contenu d'un livre. Quant à expliquer à l'enfant le sens des sons qu'il émettait, le *tsipa* n'y songeait point. Ce n'est pas l'usage; souvent les magisters de village ne le savent pas eux-mêmes, et leurs écoliers ne s'en soucient point. Il en était pourtant autrement de Mipam. Ingénument, il questionna son maître, un jour où celui-ci le complimentait sur sa bonne mémoire.

— Qu'est-ce que cela veut dire ce que vous me faites répéter? — demanda-t-il.

Le *tsipa* demeura confondu. Jamais aucun enfant ne s'était avisé de poser semblable question.

— C'est... c'est de la religion, — répondit-il avec impatience. Et, oubliant qu'il ne lui avait pas donné de nouveaux mots à apprendre, il congédia son trop curieux élève.

Mais Mipam ne bougea point. Il continuait à regarder son maître avec une insistance où celui-ci crut discerner une nuance narquoise. La colère le saisit alors.

— Va-t'en, — hurla-t-il. — Va-t'en, ou je te casse les os.

Et comme le garçon ne faisait toujours pas mine de s'en aller, il saisit un lourd bol de cuivre qui se trouvait sur sa table et le lança à la tête de l'impertinent questionneur. Celui-ci esquiva le choc. — Oh! — fit-il seulement d'un ton calme, tandis que le bol heurtait bruyamment le plancher; puis il sortit paisiblement de la chambre.

Mipam dut se plier au système pédagogique employé par Chésrab, jamais plus il ne lui posa de question, ni sur ce qu'il lui faisait apprendre, ni sur aucun autre sujet. Son maître ne lui inspirait ni confiance, ni estime. Dès qu'il connut les signes de l'écriture et fut capable de les assembler en mots, Mipam, qui était doué d'une mémoire prodigieuse, apprit graduellement, par cœur, tous les livres contenus dans la bibliothèque de son oncle. Fier du précoce talent de son neveu, Chésrab l'emmenait avec lui pour lui servir d'acolyte lorsqu'il allait officier dans les villages. La gravité précoce du garçon, le « savoir » étonnant dont il faisait preuve en psalmodiant pendant des heures, sans l'aide de livres, remplissaient les paysans d'admiration. Ils la témoignaient à l'intéressant moinillon en lui faisant de menus cadeaux et quand ceux-ci tardaient à venir ou semblaient devoir manquer, le rusé Mipam connaissait la manière de les obtenir à l'aide de boniments débités imperturbablement avec une persuasive onction. A l'insu de son maître qui, s'il l'eût su, se fût approprié ses profits, Mipam thésaurisait. En dehors des bénéfices matériels que lui procurait son « savoir », le garçon en tirait une petite gloire dont il jouissait énormément, car il ne manquait pas de vanité. Un séjour de plus de trois ans chez le vulgaire Chésrab avait fortement atténué ses anciennes aspirations. Le souvenir de la nuit tragique et merveilleuse passée dans la hutte de l'ermite s'était graduellement estompé dans sa mémoire, il ne pensait plus guère au pays de l'Amitié et son désir de fuir avait fini par s'éteindre.

Mipam avait, maintenant, plus de treize ans. Hanté par la crainte de se voir, un jour, supplanté par son élève prodige, Chésrab ne l'avait encore initié à aucun des mystères de l'astrologie. Il ne devait jamais le faire : le destin de son bizarre neveu était en marche.

Le premier envoyé de ce destin parut un soir à la porte

du *tsipa* sous la forme d'un riche marchand de Lhassa qui revenait avec sa fillette, d'un voyage au Dougyul[1]. Il s'appelait Ténzing et était un grand ami de Puntsog. Celui-ci l'avait chargé de porter, en son nom, à Chésrab, une pièce de soie épaisse qu'il avait fait acheter à son intention au Dougyul. Mipam avait quelquefois rencontré le marchand chez ses parents, mais il n'avait jamais vu sa fille. Celle-ci ne quittait guère Lhassa où sa belle-mère, Tséringma, surveillait son éducation. Tséringma, veuve d'un gros négociant, était une femme entendue en affaires, de bonne réputation et possédant, de son chef, une fortune assez considérable. Tséring et elle s'étaient associés, trois ans après la mort de la mère de Dolma, et vivaient en union libre ainsi que le font souvent, au Tibet, les marchands de condition aisée, surtout quand il s'agit d'un second mariage avec une veuve ayant des moyens indépendants. Ils n'avaient point eu d'enfants et Tséringma éprouvait pour sa petite belle-fille toute la tendresse d'une véritable mère. La fillette s'appelait Dolma comme une quantité de Tibétaines, elle n'en était pas moins très fière de son nom et s'imaginait que la déesse Dolma, sa patronne, la regardait d'une manière particulièrement attentive et affectueuse.

Quant à Ténzing, tout en aimant profondément Dolma, il regrettait à part lui qu'elle ne fût pas un fils capable de le remplacer, plus tard, à la tête des caravanes. Le mal n'était, toutefois, pas sans remède; un gendre pouvait, par adoption, entrer dans sa famille et y tenir la place de fils. En examinant ceux qu'il pourrait élire, il avait songé à Dogyal, le frère aîné de Mipam. C'était un beau gars, robuste, à l'esprit vif, qui approchait de sa dix-huitième année. Sous prétexte de lui faire remplacer un de ses hommes, Ténzing l'avait emmené en voyage et mis à l'épreuve; le garçon s'était montré adroit, courageux et son inaltérable bonne humeur avait conquis le marchand. Dolma serait certainement heureuse avec un tel mari.

Pendant sa visite à Puntsog, Ténzing lui avait exposé ses projets et ce dernier y avait acquiescé. Si Dogyal faisait montre d'aptitudes commerciales suffisantes et d'un caractère agréable, Dolma deviendrait sa femme, c'était chose convenue.

1. Nom indigène du petit état himalayen nommé Bhoutan sur les cartes.

Ténzing aida sa fille à descendre de cheval devant la porte du *tsipa*, puis ne s'occupa plus d'elle, se remettant de ce soin à son hôtesse qui s'empressa de faire entrer la petite dans la cuisine. Elle fit du thé, en porta aux deux hommes assis dans la chambre du *tsipa*, en versa un grand bol à Dolma et rejoignit son mari pour regarder avec lui le cadeau offert par Puntsog.

Dolma demeura seule dans la cuisine assise près de l'âtre, son bol de thé et un sac de *tsampa* posés devant elle sur une table basse.

L'heure approchait où les élèves de Chésrab rentraient au logis après leur travail aux champs ou dans la forêt. Mipam les devançait toujours. Poursuivant le but secret d'égaler son oncle, il ramenait, chaque jour, le troupeau d'aussi bonne heure qu'il osait se le permettre, afin de reprendre plus vite ses livres et d'en apprendre le texte par cœur, assis près du foyer.

Ce soir-là, encore, il rentra longtemps avant ses camarades. L'ombre crépusculaire rendait la cuisine presque entièrement obscure; afin de l'éclairer, Mipam se disposa à ranimer le feu[1]. Il approchait du foyer lorsqu'une branche crépita parmi les cendres rougeoyantes, une flamme s'éleva, bleuâtre et frangée de langues d'or, elle s'allongea, se tordit, se noua, s'élargit, flotta comme un voile sous la brise et, à travers cette mouvante fantasmagorie, Mipam, interdit, distingua une invraisemblable apparition. Une mignonne princesse était assise à l'autre bout de la pièce.

De sa robe de *pourouc*[2] bleu sombre sortaient les larges manches de deux chemises superposées, l'une de soie rouge, l'autre de soie verte, un long collier de corail pendait sur sa poitrine et un reliquaire en or ouvragé orné de turquoises, scintillait à son cou... C'était vraiment une princesse, peut-être même une fée. Que faisait-elle là?

1. L'usage des lampes est encore peu répandu au Tibet. Les gens riches font usage de bougies importées de l'étranger; une mèche trempant dans de l'huile ou du beurre contenue dans une lampe de métal ou de terre sert fréquemment à la fois d'offrande pieuse devant les saintes images et de luminaire pour la chambre. Dans beaucoup de régions, le bois flambant dans le foyer est le seul mode d'éclairage.

2. Drap de belle qualité.

Mipam fit timidement quelques pas en avant et gagna ainsi l'autre coin de l'âtre. Le rideau ardent ne s'interposait plus entre lui et l'étrange apparition : il ne vit plus qu'une petite fille tenant un bol de thé dans ses mains.

L'élève de Chésrab comprenait très bien qu'il s'agissait d'une véritable fillette, venue, probablement, avec des visiteurs que le *tsipa* recevait en ce moment. Il ne pensait pas qu'elle disparaîtrait, comme dans les contes, s'il s'approchait d'elle; pourtant il n'osait plus avancer davantage.

La petite « fée » reposa son bol sur la table et se mit à rire.

— Es-tu le fils d'*akou* Puntsog? — demanda-t-elle. — Je viens de chez toi; ta mère t'a envoyé un gros paquet de *kabzès*[1]... Je l'ai apporté dans le sac de ma selle, — ajouta-t-elle avec importance...

Elle se leva, marcha vers Mipam, toujours immobile et l'examina. Le feu était devenu vif et illuminait toute la cuisine.

— Tu es bien mal vêtu, — remarqua la fille de Ténzing avec une petite moue. — Es-tu, vraiment, le fils d'*akou* Puntsog?

Mipam sursauta, offensé. On ne garde pas les vaches en habits de fête; sa robe était sale, il l'avait, en plus d'un endroit, déchirée aux épines, dans les bois, mais il n'avait jamais prêté attention à ces détails. Une sotte impertinente était cette gamine qu'il dominait de toute la tête : il savait comment lui répondre.

— Je suis le fils de Tchénrézigs, — déclara-t-il, avec hauteur, en détachant les syllabes.

Ce fut au tour de la petite de rester interdite. Elle réfléchit un long moment puis :

— *Kyabgön rimpotché* (le Dalaï Lama) est Tchénrézigs, — dit-elle. — Est-ce ton père?

— Mon père est le Tchénrézigs dont on voit l'image dans les temples, avec mille bras et onze têtes, — répondit-il gravement.

Ceci était encore plus merveilleux. La fillette demeurait abasourdie. Mipam prenait sa revanche et s'amusait sous cape de la confusion où il avait jeté l'effrontée critique de ses habits.

1. Pâtisserie frite dans du beurre ou dans de l'huile.

— Et toi, qui es-tu? — interrogea-t-il.

— Je suis Dolma — annonça-t-elle avec solennité.

— Cela ne m'apprend pas grand'chose, — railla le garçon. — Il y a des centaines de Dolmas au Tibet.

— Elles ne sont pas Dolma *comme moi*, — répliqua avec irritation la fille de Ténzing qui avait repris son aplomb.

Les deux enfants se regardaient droit dans les yeux dans une attitude de défi.

Qu'elle était jolie ainsi, la petite Dolma, ses joues rosies par la colère; qu'elle était jolie, l'enfantine princesse, avec ses manches vertes et rouges, souples et chatoyantes comme des ailes de papillon et les parures qui luisaient sur elle à la clarté du feu!

Trop jolie était-elle, en vérité, pour que l'on pût demeurer fâché contre elle, trop frêle pour que l'on osât lui faire de la peine. Et puis, Mipam n'était pas méchant.

— Alors Dolma, — dit-il conciliant, — tu m'as apporté des *kabzés*?

— Les *kabzés* sont pour le fils de *nemo*[1] Tchangpal, — répondit prudemment Dolma.

— Son fils, c'est moi, — affirma Mipam, — et je veux que tu manges des *kabzés* avec moi. Où sont-ils?...

— Je n'en sais rien, — répondit la fillette. — J'ai entendu mon père commander à notre domestique de porter tous les sacs dans la maison.

En entendant que les sacs, y compris celui dont le contenu l'intéressait, avaient été apportés dans la maison, Mipam soupçonna ce qui avait dû se passer. Le père de Dolma avait probablement déballé, devant son hôtesse, les cadeaux qu'il apportait et celle-ci, dont l'avidité était sans bornes, en apprenant que les pâtisseries étaient destinées à Mipam, se les était appropriées. Elle en avait l'habitude. Mais aujourd'hui, il n'en serait pas de même. Il s'était montré résigné tant qu'il était seul privé des friandises que sa mère lui envoyait, mais il entendait que Dolma en profitât. Elle aimait les *kabzés*, il avait remarqué son petit sourire de convoitise lorsqu'elle en avait parlé et son évidente satisfaction quand il lui avait

1. *Nemo*, maîtresse de maison. Appellation polie en usage parmi les villageois et les autres gens du peuple.

annoncé qu'il voulait qu'elle en mangeât avec lui. Il ne la décevrait pas. Elle croquerait les *kabzés* avec ses jolies dents blanches. Il se sentait de force à les reprendre à l'insatiable *ané*[1], à se battre, s'il le fallait, pour les reconquérir. Des *kabzés* !.. il en eût été chercher au bout du monde pour que Dolma fût contente et lui sourît...

Mipam n'avait pas encore quatorze ans, mais il venait, soudain, de devenir un homme. Une femme était entrée dans sa vie.

— *Ané lags*, je viens prendre les *kabzés* que ma mère a envoyés pour moi; je veux en donner à Dolma, — dit Mipam entrant brusquemment dans la chambre de Chésrab et parlant avec une assurance inaccoutumée. Sa voix était changée; elle était devenue plus forte, plus grave; le ton des paroles qu'il avait prononcées décelait une volonté ferme, presque une menace et l'attitude du garçon hardiment campé devant la femme de son maître, affirmait la transformation qui venait de s'opérer en lui.

Abasourdie, le *tsipa* et son épouse le regardaient sans répondre, mais Mipam avait déjà aperçu des *kabzés* posés devant Ténzing. Il devina où se trouvait le reste de l'envoi; tout s'était passé comme il l'avait pensé.

— Ne vous dérangez pas, *ané lags*, — dit-il, toujours du même ton décisif, — je les prendrai moi-même. — Et sans plus attendre, il marcha vers un bahut, en ouvrit la porte et rafla les pâtisseries qu'il mit dans un pan de sa robe.

La scène amusait le marchand. Ce petit gars résolu, un peu brutal, lui plaisait.

— Il y a encore des *kabzés* ici, — dit Ténzing s'adressant à Mipam et désignant en souriant malicieusement le plat posé devant lui. Tu peux les emporter aussi.

— J'ai grand plaisir à vous les offrir, *tsongpa lags*, — répondit Mipam, en s'inclinant devant l'hôte de son oncle.

Il s'exprimait, maintenant, avec la plus exquise politesse, mais il avait accentué de singulière façon le « j'ai » de sa phrase. « J'ai grand plaisir à vous les offrir. » Le propriétaire

1. Ane = tante. Désigne aussi une religieuse ou l'épouse d'un membre du clergé inférieur dans les sectes où le mariage leur est permis.

des pâtisseries c'était *lui*, indiquait-il, c'était *lui* qui les offrait.

Mipam emporta à la cuisine, les *kabzés* causes minimes de graves conséquences futures et s'en régala avec sa nouvelle amie.

Mipam ne dormit pas cette nuit-là; il rêva tout éveillé. Son imagination l'emportait à travers le temps; il voyait la petite princesse sous les traits d'une grande jeune fille et lui-même, sous ceux d'un homme : un homme important, bien entendu, il ne pouvait pas s'imaginer autrement. Ensuite, comme une conséquence désirable et logique, il voyait Dolma grandie, vivant avec lui dans une maison aussi belle qu'il était capable de la concevoir.

La nuit s'écoulait. Les yeux attachés à l'étroite fenêtre dont le papier[1] déchiré laissait apercevoir un coin du ciel étoilé, Mipam, immobile, poursuivait inlassablement le même rêve.

ALEXANDRA DAVID-NEEL
et LE LAMA YONGDEN

(*A suivre.*)

1. Au Tibet, comme en Chine, du papier est collé sur les fenêtres en guise de vitres.

LES ASPECTS DE LA CRISE BELGE

Le problème belge est un des plus angoissants, des plus tragiques qui puissent se poser devant un peuple auquel le courage politique et l'esprit de sacrifice n'ont jamais fait défaut aux heures critiques de son histoire. La nation belge se trouve, cette fois encore, débordée par les événements, entraînée dans une tourmente universelle, obligée de faire face par ses propres moyens, qui sont des plus limités, à des circonstances entièrement indépendantes de son évolution politique, économique et sociale, et que sa seule volonté, fût-elle de feu ou d'acier, ne saurait suffire à redresser. De même qu'elle fut victime en 1914 d'un bouleversement international dans lequel elle n'avait aucune part de responsabilité, la Belgique est victime aujourd'hui dans le domaine financier et économique d'un désordre général qu'elle n'a contribué en rien à créer. Dans un monde prodigieusement élargi par le développement des sciences, de l'industrie, des transports rapides, de tout ce qui forge, étend et consolide l'interdépendance des intérêts, c'est le lot des petits peuples qui ne peuvent vivre repliés sur eux-mêmes, qui sont tributaires de l'étranger et pour lesquels, dans la lutte formidable des forces internationales aux prises, il n'y a pas d'autre issue possible que la misère, qui mène à toutes les déchéances, ou l'intégration dans quelque vaste système politique et économique.

Pour la Belgique cet état de choses s'aggrave encore du fait d'une position géographique qui lui donne le caractère

d'un véritable carrefour où se croisent et se heurtent les grands courants européens. Depuis des siècles, elle est le champ de bataille de l'Occident, le sol où s'est décidé le sort des empires qui visaient à dominer le Continent. Pendant près de mille ans, elle a vécu dangereusement, en perpétuelle révolte contre ses maîtres successifs. Elle ne connut la paix et la quiétude que pendant les quatre-vingt-quatre premières années de son existence indépendante, de 1830 à 1914, quand, par une chance peut-être unique dans l'Histoire, elle put s'affirmer dans toute l'ardeur de sa personnalité propre, de son énergie et de sa puissance de travail, grâce à trois règnes glorieux s'enchaînant harmonieusement. Ceux qui firent du peuple belge si longtemps opprimé, divisé, morcelé, une véritable nation ayant, en dépit de ses oppositions de races, de langues et de cultures, le sentiment profond de son unité morale, ce furent Léopold Ier, le fondateur de la dynastie, l'organisateur du royaume, Léopold II, qui dota son petit pays d'un vaste empire colonial, enfin Albert Ier, le roi-héros, qui sut faire de l'honneur et de la loyauté belges, à l'épreuve de la Grande Guerre, des réalités vivantes, vibrantes et émouvantes, où le monde civilisé tout entier reconnut ce qui fait la force éternelle de la vertu et de la grandeur humaines. Ces trois souverains s'affirmant par leur génie créateur dans des domaines différents firent de la Belgique un pays de grande industrie et de haute culture, un pays enfermé dans d'étroites frontières, mais faisant figure sur le plan mondial d'un puissant empire des affaires. Qui n'a pas connu la vie belge de cette époque ignore ce qu'il peut y avoir de juste fierté pour les nations comme pour les hommes à grandir par leur propre effort, à respirer librement, à se sentir une force nécessaire dans l'ensemble d'une civilisation.

La catastrophe de 1914 brisa net cet essor et ruina cette œuvre grandiose réalisée par l'élan de trois générations. Elle laissa la nation belge épuisée et pantelante, perdant son sang généreux par ses multiples blessures. Sans doute, on reconstitua la Belgique dans la dignité première de sa souveraineté odieusement violée par l'Allemagne impériale, mais la promesse faite solennellement de lui faire rendre pleine et entière justice, de lui assurer la totale réparation des dommages

causés sauvagement par l'envahisseur, de la restaurer dans sa prospérité, cette promesse ne fut pas tenue et elle ne pouvait l'être. A seize ans de distance et après toutes les décevantes expériences faites, on se demande comment un tel engagement put être pris et comment on put croire qu'il serait exécuté en conscience au milieu du trouble de l'enfantement d'un monde nouveau. Par suite de quelle aberration a-t-on pu supposer en 1919 qu'après une guerre comme celle que l'on avait connue pendant cinquante-deux mois, qui vit la ruée vers la bataille de peuples entiers, qui accumula les ruines par monceaux, faucha les hommes par millions, bouleversa toutes les conditions morales et matérielles de l'existence, il était possible, par le seul miracle de quelques formules diplomatiques inscrites dans des traités, de rétablir les choses dans l'état où elles se trouvaient avant l'affreuse mêlée, de refaire ce qui avait été, de ressusciter ce que la passion guerrière avait définitivement aboli? La tourmente qui, du mois d'août 1914 à la fin de 1918, ébranla la terre n'avait pas seulement changé le visage de l'Europe; elle avait aussi transformé l'esprit des hommes, leur manière de penser et de sentir, leur conception de ce qu'on peut, de ce qu'on doit attendre de la vie. Ce qui se trouvait irrémédiablement détruit — et on fut longtemps avant de s'en apercevoir — c'était toute l'armature morale d'une civilisation, les principes mêmes sur lesquels s'était développée pendant plus d'un siècle la société libérale. Comme on n'improvise pas un ordre moral et social, comme celui-ci ne peut naître que d'une lente et prudente adaptation aux situations commandées par les circonstances, on s'est trouvé devant le néant et on a dû se résoudre à vivre au jour le jour, sans but précis, sans véritable idéal, en s'appliquant laborieusement, souvent douloureusement, à créer du nouveau avec de vieilles idées et de vieilles méthodes, à « tenir », grâce aux expédients de cette politique qui n'est pas autre chose que l'art de tirer parti des possibilités de l'heure qui sonne, qui suffit à tout en des temps normaux, mais qui ne saurait apporter des remèdes sûrs et durables dans l'énorme désarroi des grandes crises de l'humanité.

D'un côté un personnel politique ayant une forte culture, attaché à des doctrines saines et à des traditions respectables,

mais qui ne sut ni se renouveler ni se rajeunir au lendemain de la catastrophe mondiale et qui, tout imprégné encore de l'esprit d'avant 1914, ne put s'adapter avec la souplesse nécessaire au fait nouveau; de l'autre côté de la barricade une génération ardente, mais sans formation classique, se proclamant volontiers « réaliste » parce qu'elle manque d'idées générales et s'attache surtout à des apparences, une génération qui prit, pendant et après la guerre, le goût de l'aventure et du risque, qui prétend suppléer à tout par l'audace de l'idée et du geste et qui ne connaît d'autre mesure que celle de son impatience à dominer la vie; entre ces deux forces, un grand vide : celui laissé par les hommes qui étaient parvenus à la maturité de l'esprit et du caractère en 1914, qui devaient normalement assurer l'enchaînement du passé à l'avenir, mais qui ont disparu dans la mêlée ou qui, prématurément vieillis et usés par la tourmente, furent voués à l'inaction et à l'impuissance, telles sont les causes psychologiques profondes du drame qui se joue depuis seize ans en Belgique et qui touche à son dénouement.

***

Il faut s'en souvenir quand on veut saisir tous les aspects d'une crise dont nul ne peut prévoir les multiples répercussions politiques et sociales et à l'origine de laquelle il y a ce fait brutal que la paix signée en conclusion de la victoire commune des alliés et qui fut constamment faussée dans ses dispositions essentielles par la mauvaise volonté et la mauvaise foi de l'Allemagne a cruellement déçu le peuple belge et l'a dangereusement troublé dans sa conscience du droit et de l'équité. La peau de chagrin des réparations se rétrécissant d'une conférence à une autre lui a laissé la charge d'une grande partie de la restauration du pays dévasté par les légions allemandes. Toutes les difficultés financières dans lesquelles la Belgique a dû se débattre pendant trois lustres sont nées de là. Sa sécurité est moins garantie aujourd'hui qu'elle ne paraissait l'être par l'illusoire traité de neutralité au bas duquel se trouvait, avec celles des autres puissances, la signature de la Prusse et qui n'était, suivant l'abominable expression de Bethmann-Hollweg, qu'un « chiffon de papier » que l'Allemagne impériale

n'éprouva aucun scrupule à déchirer. Enfin, la Belgique ne peut vivre et demeurer elle-même que si elle a des possibilités de développement économique, car indépendamment des aspirations de son peuple, elle est au premier chef une création politique du libéralisme du XIXe siècle, une terre d'expérience du libre-échange et de l'esprit constitutionnel et démocratique. Important la plus grande partie de ce qui est nécessaire à sa subsistance et à son labeur, créatrice de puissantes industries de transformation, tirant ses ressources les plus certaines de l'exportation des produits de son travail, on a peine à concevoir que la Belgique puisse subsister avec toute la dignité indispensable à son existence indépendante dans une Europe où les nations se replient de plus en plus sur elles-mêmes, où les barrières douanières s'élèvent constamment, où, au nom de l' « égoïsme sacré », le protectionnisme outrancier est devenu la règle inflexible de toute économie nationale.

A ces causes extérieures d'ordre général de la longue et douloureuse crise belge, il faut ajouter des causes intérieures qui ne sont pas moins graves. En 1919, dans l'ivresse de la victoire mettant fin à l'occupation allemande, dans l'enthousiasme du retour du roi Albert et de la reine Élisabeth à la tête d'une armée qui s'était couverte de gloire sur l'Yser et dans la suprême offensive des Flandres, des fautes furent commises qui ont pesé lourdement sur l'évolution de la Belgique nouvelle. Le gouvernement de la rentrée fut improvisé dans un petit village flamand, à Lophem, dans l'équivoque et dans l'affolement des esprits. Par crainte de la contagion de la passion révolutionnaire qui animait les troupes allemandes en pleine déroute, on alla au-devant de certaines revendications dangereuses pour l'unité nationale, alors que le roi-chevalier n'avait qu'à paraître aux yeux de son peuple pour faire s'évanouir toute velléité de révolte. L'extension égalitaire du droit de suffrage fut consentie et réalisée en dehors de la règle constitutionnelle. On crut briser l'activisme flamingant en promettant la création d'une université flamande en remplacement de la vieille université française de Gand et l'octroi d'un régime linguistique autonome dans le cadre territorial. Par là, d'une part, on accrut grandement la puissance du parti socialiste en sacrifiant l'influence jusque-là prépondérante des forces

de défense sociale représentées par le parti catholique et le parti libéral, et, d'autre part, on donna au mouvement flamand le développement qu'on lui voit aujourd'hui et qui a déjà abouti en fait à la création d'un régime triple : flamand dans le nord, français dans le sud, bilingue dans l'agglomération bruxelloise, ce qui implique, qu'on le veuille ou non, une menace pour l'unité morale et politique du peuple belge.

Pendant plus de dix ans toutes les luttes politiques se sont déroulées dans l'atmosphère créée par ces erreurs premières, et l'esprit de parti, qui dans tous les pays vit de surenchère démagogique, a compliqué à l'extrême la solution des problèmes d'ordre national. Même les questions de politique extérieure et celles de l'organisation de la défense du territoire, auxquelles les Belges sont pourtant si sensibles, se sont parfois ressenties dangereusement des effets de ces rivalités. Dans plusieurs circonstances graves, le roi Albert, encore qu'il fût scrupuleusement constitutionnel, dut user de son autorité personnelle, devant laquelle s'inclinaient tous les Belges, qu'ils fussent de gauche ou de droite, Wallons ou Flamands, pour prévenir des crises aiguës. L'usure rapide des combinaisons ministérielles les mieux établies, l'influence grandissante des milieux bancaires à mesure que se multipliaient les difficultés financières et économiques, les largesses du temps de prospérité qui favorisaient les solutions faciles à l'avantage des clientèles électorales, la spéculation effrénée à laquelle on s'abandonna à l'époque de l'inflation, suivie de la stabilisation du franc belge en 1926, et qui créa l'illusion d'une richesse factice n'ayant aucune base solide, tels étaient les facteurs moraux et politiques de la situation au moment où la crise mondiale surprit la Belgique.

Au début, le peuple belge pris dans son ensemble ne s'émut pas outre mesure des effets d'une épreuve qui, pensait-il, ne devait pas être de longue durée et qu'il croyait avoir des chances de traverser sans trop de dommages. La machine continuait à tourner par la force acquise et on vivait dans l'illusion qu'en maintenant la production à un niveau élevé, dépassant les besoins immédiats de la consommation, la Belgique se trouverait en excellente posture au moment de la reprise des affaires. Tous les discours officiels prononcés en

1930 et 1931 reflétaient cet optimisme facile et soulignaient le fait que la forte couverture or du franc belge, environ 67 p. 100, mettait cette devise à l'abri de toute menace. Les spécialistes les plus avertis ne paraissaient pas encore se douter que la crise qui troublait la vie économique du monde ne ressemblait en rien à celles du passé, lesquelles succédaient plus ou moins régulièrement à de longues périodes de prospérité. On subissait toujours l'effet du faux prestige des doctrines et des méthodes américaines, dont l'éclatante faillite ne devait pas tarder à s'attester aux yeux de tous. L'idée que la production peut commander la consommation, alors qu'en réalité elle est commandée par celle-ci, et que l'artifice du crédit érigé en système permet de parer à tout prévalait encore et conduisait aux plus lourdes erreurs. C'est sous son empire que les banques belges s'engagèrent dans une politique téméraire qui, si elle accrut leur influence au point de lui assurer la prépondérance absolue dans les affaires de l'État, devait les acculer peu à peu, sous le poids des crédits « gelés », aux plus angoissantes difficultés.

A ce moment, les dirigeants belges et les éléments sains de la nation se ressaisirent et tentèrent de faire obstacle à la course à l'abîme. On réagit avec force et courage; on mit en œuvre les moyens les plus rudes pour essayer de rétablir la situation. Le gouvernement procéda à une sévère compression des dépenses publiques; on réduisit le train de vie de l'État et on s'appliqua avec une sincérité absolue à maintenir l'équilibre du budget. Le pays consentit aux plus durs sacrifices, acceptant à la fois l'augmentation des charges fiscales et la réduction des appointements et des salaires. Le peuple belge, qui a le sens du devoir envers lui-même, se plia avec une docilité exemplaire aux nécessités impérieuses du moment. On a établi que, par paliers successifs, les appointements, les salaires et les retraites des serviteurs de l'État ont été réduits au cours des trois dernières années, et si l'on tient compte de toutes les retenues, d'environ 24 p. 100. Il fut possible ainsi d'assainir dans une mesure importante la situation, mais tout cela ne se fit pas sans chocs et sans heurts, non point en raison de la résistance populaire, mais du fait des tendances particulières des groupes parlementaires, notamment des démo-

crates-chrétiens et des socialistes défendant âprement les intérêts de leurs clientèles. Il faut pourtant rendre cette justice au parti socialiste belge, lequel a pris depuis la fin de la guerre le caractère d'un parti de gouvernement et auquel le sens national ne fait pas défaut, que s'il s'obstina dans une attitude d'opposition sur le terrain politique, pas un instant il ne chercha à exploiter à des fins révolutionnaires le malaise général, la gêne des masses réduites au chômage total ou partiel, l'affreuse misère des mineurs du « pays noir ». En plusieurs circonstances, on vit certains chefs du parti ouvrier engager leur responsabilité et accepter les risques de l'impopularité pour empêcher soit une grève générale, soit des convulsions sociales qui eussent ouvert la porte aux pires aventures.

Un parti catholique au sein duquel les éléments conservateurs et les éléments démocrates-chrétiens sont profondément divisés; un parti libéral n'ayant plus de véritable cohésion politique, qui subit, lui aussi, les effets de l'usure du pouvoir et qui compte dans ses rangs avancés des éléments encore imprégnés de l'anticléricalisme d'avant la guerre et supportant avec impatience la collaboration parlementaire avec le parti catholique; un parti socialiste ayant perdu en fait son unité première et dont les chefs sont débordés par une minorité agissante de « jeunes » venus des rangs de la bourgeoisie et s'efforçant de se faire pardonner leur origine en allant aux formules extrêmes, telles étaient les forces politiques avec lesquelles le gouvernement de coalition catholique-libérale devait compter pour faire face à une situation qui ne tarda pas à prendre un caractère tragique.

***

Il apparut bientôt, en effet, qu'il était impossible de remédier à une crise d'ordre essentiellement économique par des expédients financiers ou monétaires et que les improvisations politiques, fussent-elles audacieuses, ne pouvaient contribuer efficacement à déterminer un redressement ne dépendant pas uniquement de la volonté belge. On discuta au sein de tous les partis la nécessité d'une réforme de l'État. La « jeune droite » préconisait une organisation corporative, et les socia-

listes se prononçaient, du moins en principe, en faveur du plan du travail de M. De Man, plan qui se résume dans la formule d'un régime d'économie mixte comprenant un secteur nationalisé avec les principales industries déjà monopolisées de fait et la création d'un institut de crédit de l'État imposant ses directives aux banques. Mais tout cela restait sans véritable portée. Avec la nationalisation des industries de base, l'organisation des transports en service public, une large répartition du crédit et un contrôle des bénéfices, de manière à développer la capacité du marché intérieur et à résorber progressivement le chômage, ce plan socialiste apparaissait surtout comme une tentative prérévolutionnaire destinée à rallier les classes moyennes. La thèse était que depuis la guerre et sous l'empire de la crise générale, la destruction de l'économie mondiale s'accomplit par les forces capitalistes mêmes qui l'ont créée. Dans un pays de tempérament conservateur, où le socialisme lui-même a un caractère bourgeois, où le communisme n'a jamais eu de prise sérieuse sur les masses laborieuses, un tel plan semblait n'avoir aucune chance d'être accueilli autrement que comme une manifestation des tendances générales d'un parti de classe.

Par ailleurs, le peuple belge, très jaloux de ses droits, est foncièrement hostile à tout régime personnel et autoritaire. En lui survit l'âme des anciens communiers flamands et wallons luttant farouchement contre leurs princes pour la sauvegarde et l'élargissement de leurs libertés. S'il est un pays en Europe où le régime parlementaire doive survivre, sous une forme plus ou moins rajeunie, ce sera la Belgique. Pourtant, lorsque le danger se fit plus menaçant et qu'il devint nécessaire de réagir avec force et avec le concours des partis de la majorité, on dut consentir à l'octroi de pouvoirs spéciaux, afin de permettre au gouvernement de procéder par voie d'arrêtés-lois, étant entendu, toutefois, que toute mesure de nature à porter atteinte au franc, à sa parité or sur la base de la stabilisation de 1926, était formellement exclue de ces pouvoirs spéciaux. On peut discuter l'usage que firent de ceux-ci le cabinet de Broqueville d'abord, le cabinet Theunis ensuite, mais les efforts de l'un et de l'autre furent certainement inspirés par les meilleures intentions. Il y eut plusieurs

« trains » d'arrêtés-lois. Le premier amorçait une grande politique d'extension du crédit. Par l'allégement des charges grevant l'industrie, par des dégrèvements fiscaux en faveur de la production, par l'octroi d'environ cinq milliards de crédits à consentir par les banques aux affaires saines, sous le couvert d'obligations 3 p. 100 sur lesquelles la Banque nationale devait accorder des prêts à concurrence de 80 p. 100 de la valeur nominale, par la réorganisation du régime bancaire dans le sens de la suppression des banques mixtes et de la séparation absolue entre les établissements financiers de dépôts et les organismes ayant le caractère de banques d'affaires, enfin par des mesures destinées à faire baisser le loyer de l'argent, on crut pouvoir parer au plus pressé. L'idée fondamentale était que pour faire renaître la confiance et faciliter la reprise des affaires, il fallait libérer, afin de les remettre dans la circulation, des capitaux importants, élargir les possibilités de réescompte tout en rassurant l'épargne. Il fallut constater bientôt que cet immense effort ne produisait pas les effets qu'on en attendait, non seulement parce que certaines des mesures décrétées se heurtaient à de sérieuses difficultés d'application, mais surtout parce que, dans la réalité des choses, des réformes financières ne pouvaient apporter une solution, même partielle et temporaire, à ce qui était uniquement un problème de la production nationale et de l'écoulement normal de celle-ci.

Le drame belge est tout entier dans cette constatation : un pays qui doit importer la plupart des matières premières nécessaires à ses industries et à sa subsistance, qui doit, pour vivre, exporter les produits de ses industries de transformation, les fabrications obtenues par son travail, et qui voit se fermer les uns après les autres tous les débouchés qu'il avait réussi à s'assurer par près d'un siècle de politique d'expansion économique. Par sa position géographique, par la nature même de son activité générale, la Belgique est indissolublement liée au libre-échange, ou du moins au système qui s'en rapproche le plus. Pour ce pays, la reprise des affaires ne peut venir que de plus larges possibilités d'exporter. Il n'y a aucune comparaison à faire entre le cas de la Belgique et celui de pays qui, en se restreignant, peuvent vivre plus ou moins

longtemps sur leur propre fonds. On l'a compris à Bruxelles, où les gouvernements qui se sont succédé au pouvoir au cours des dernières années se sont appliqués à obtenir par la négociation de nouveaux accords commerciaux des avantages de nature à améliorer sensiblement la situation. Mais de quelque côté qu'ils se tournèrent, ces gouvernements se sont heurtés à des résistances farouches.

Des erreurs furent commises du fait que l'idée a toujours prévalu dans les milieux dirigeants belges que l'indépendance économique conditionne rigoureusement l'indépendance politique et que la Belgique, pour demeurer elle-même, doit commercer librement avec tous les pays, sans se lier à un bloc déterminé. C'est une doctrine qui valait pour le temps normal d'avant 1914, mais qui se révèle périmée à la lumière des expériences de l'après-guerre. Par crainte de la tutelle de quelque grande influence, et sous la pression des éléments flamands que tout incline vers une solidarité active avec la Hollande, la Belgique a voulu faire ce qu'on a appelé l' « expérience nordique », laquelle tendait à conclure des accords avec les petits pays du Nord, les États scandinaves et les Pays-Bas, accords qui supposaient des dérogations acceptées par les grandes puissances à la clause de la nation la plus favorisée. La convention d'Oslo fut délaissée avant même d'avoir été ratifiée, et la convention signée à Ouchy, au mois de juillet 1932, ne fut jamais soumise à la ratification des États Généraux des Pays-Bas ni du Parlement Belge, les États scandinaves, qui appartiennent au groupe de la livre sterling, ayant refusé d'y souscrire et ayant conclu des accords spéciaux avec l'Angleterre. L'expérience nordique ne valut donc aux Belges que des déceptions. Ils n'eurent pas plus de chance dans leurs négociations commerciales avec l'Allemagne en vue de corriger le traité belgo-allemand de 1924 absolument ruineux pour la Belgique. Quant à l'Angleterre, celle-ci s'est toujours montrée inflexible dans ses relations commerciales avec la nation belge et elle s'est engagée, à la suite des accords d'Ottawa, dans la voie d'un protectionnisme impérial qui ne laisse subsister pour les Belges aucune perspective de trouver de ce côté une aide efficace.

Dès lors il n'y avait pas d'autre issue pour la Belgique que

de se départir de la rigueur de sa politique économique traditionnelle pour se tourner plus franchement vers la France. Si elle a longtemps hésité à le faire, c'est que certains de ses dirigeants craignaient par-dessus tout que des relations économiques franco-belges trop étroites ne favorisassent un glissement qui eût compromis la politique d'appui parallèle sur la France et sur l'Angleterre — politique qui résume la doctrine belge fondamentale — et que les éléments flamands les plus actifs n'en prissent prétexte pour adopter une attitude d'opposition sur le terrain intérieur. Lorsqu'on écrira l'histoire des négociations commerciales franco-belges depuis le jour où le roi Léopold Ier, en 1836 et en 1842, suggérait à Thiers l'idée d'une union douanière franco-belge — projet que l'opposition de l'Angleterre, les résistances de certains hommes d'État belges et aussi l'étroitesse des vues de Guizot firent échouer — jusqu'à la démarche que M. Theunis, accompagné de trois des principaux ministres du roi, fit à Paris le dimanche 17 mars 1935, avant-veille de sa chute, on s'étonnera que tant d'erreurs politiques et tant de fautes diplomatiques aient pu être accumulées au cours des périodes les plus critiques de tout un siècle par les gouvernements de deux nations faites pour s'entendre, que tout porte à s'entr'aider, qui savent que, quel que soit le destin de l'Occident, elles ne peuvent que vivre ou mourir ensemble.

Communauté des origines, communauté de langue et de culture, communauté des aspirations politiques et sociales, la plus grande épopée de l'histoire moderne vécue ensemble dans un même élan des esprits et des cœurs, la volonté, de part et d'autre, de se défendre solidairement contre toute menace venant de l'Est, le souvenir d'avoir combattu ensemble sur l'Yser et d'être allés ensemble dans la Ruhr, tout cela, qui crée des liens indissolubles entre deux peuples frères, ne leur a pas permis pourtant de s'entendre sur des facilités commerciales, alors que la France est une des meilleures clientes de la Belgique et que la Belgique est une des meilleures clientes de la France. Il y eut des fautes commises à Bruxelles et à Paris. Le gouvernement belge, tenu par sa doctrine de l'indépendance économique et par son attachement à la clause de la nation la plus favorisée, n'a pas su tirer parti, au cours des

négociations si souvent engagées, suspendues et reprises, de toutes les possibilités de collaboration économique avec la France qui s'offraient à lui. Le gouvernement français, tenu par les principes de sa politique commerciale, a bien réservé à la Belgique un traitement de faveur dans son système de contingentements, mais il n'en est pas moins certain que l'application rigoureuse de ce système a contribué à entraver dangereusement le redressement économique du pays voisin, ami et allié. Ce qu'il eût fallu pour sauver celui-ci, ce n'était pas un élargissement relatif du contingentement en sa faveur, ce n'était pas quelque expédient plus ou moins ingénieux pour tourner l'obstacle de la clause de la nation la plus favorisée, c'était une solution organique susceptible de faire renaître la confiance. M. Jaspar l'avait clairement indiqué lorsque, au mois d'octobre dernier, il réunit à Bruxelles la conférence des représentants des pays du bloc de l'or, afin d'examiner les mesures à prendre pour la défense commune sur le terrain économique contre l'offensive des pays à monnaie instable. Des résolutions excellentes furent adoptées, mais rien d'utile et d'efficace ne fut entrepris.

Quand M. Theunis, M. Gutt, M. Francqui et M. Hymans vinrent à Paris, le 17 mars, pour conférer avec les ministres français, une catastrophe paraissait imminente. Une seule chose, semblait-t-il, pouvait encore permettre de l'éviter : l'effet psychologique sur le peuple belge de la certitude d'une solution organique des relations commerciales entre les pays du bloc de l'or et spécialement la France et la Belgique. M. Theunis, on le sait, n'a rien proposé, n'a rien sollicité; il s'est borné à exposer avec la plus grande franchise la situation à laquelle son pays se trouvait acculé; il a loyalement décliné l'offre qui lui était faite d'une aide financière dont la Belgique n'avait aucun besoin pressant, puisque la couverture or de sa monnaie était encore de 65 p. 100 et que ce n'était pas un problème financier et monétaire, mais un problème économique qui se posait devant elle. Si le premier ministre belge avait eu une autre perspective, plus immédiate et plus sûre que celle d'une grande négociation ultérieure, peut-être n'eût-il pas pris, la nuit même de son retour à Bruxelles, les mesures établissant le contrôle des changes, mesures qui avaient été envisagées

avant son voyage à Paris comme devant constituer la suprême sauvegarde contre la fuite continue des capitaux.

***

Comment s'est produit cet écroulement soudain? Quelles furent, indépendamment des nécessités économiques, les influences qui le déterminèrent? Il faudra un certain temps pour s'en rendre compte exactement; mais pourtant, en dépit du trouble de l'heure, on discerne clairement deux causes principales : la violence de la campagne menée par l'opposition socialiste sur le terrain de la politique intérieure et la campagne, plus hypocrite et plus perfide, de ceux qu'on appelle les « naufrageurs du franc », qui ont lentement empoisonné une partie de l'opinion en faisant état des résultats, d'ailleurs des plus discutables, de l'expérience américaine et de l'expérience anglaise, bien qu'aucune comparaison ne soit possible entre le cas belge et les cas américain et britannique, qui ont systématiquement exploité auprès de certains éléments mal informés cette grossière illusion que la monnaie dirigée au service de l'économie dirigée peut assurer un redressement durable. On a voulu masquer par des formules ingénieuses le fait pourtant certain que la dévaluation systématique, à la manière américaine, d'une monnaie saine encore assurée d'une large couverture or n'est pas autre chose qu'un acte de spoliation révolutionnaire, qu'une négation brutale du principe essentiel du respect des contrats, seule base solide de la civilisation dite capitaliste. Les théories les plus fausses sur l'économie dirigée soutenue par une monnaie instable ont trouvé des oreilles complaisantes chez des financiers en détresse, des négociants encombrés de stocks et des spéculateurs escomptant des gains faciles. M. Theunis avait fait à plusieurs reprises justice de ces utopies en montrant que les manipulations monétaires ne pouvaient apporter un remède à la crise actuelle, surtout dans un pays comme la Belgique qui est tributaire de l'étranger. En tenant ce langage, toujours il fut applaudi par les assemblées parlementaires à peu près unanimes. A aucun moment les trois grands partis politiques n'inclinèrent à la dévaluation; tous s'affirmèrent constamment résolus à défen-

dre le franc avec une énergie farouche, les catholiques par souci de la prospérité de leurs œuvres, les libéraux par fidélité à leurs doctrines traditionnelles, les socialistes par préoccupation de défendre le pouvoir d'achat des salaires et l'avoir des cooperatives, des mutualités et des syndicats, qui constituent les forces vives de leur parti. Même le contrôle des changes établi et le cabinet Theunis démissionnaire, les trois partis continuèrent à s'affirmer avec force en faveur du maintien intégral du franc.

En présence de la menace d'une catastrophe, il ne pouvait y avoir à la crise provoquée par la démission du cabinet Theunis qu'une solution de trève et d'union nationale. Encore s'agissait-il de savoir comment cette solution pouvait être réalisée rapidement, de manière à limiter les dégâts dans la mesure du possible. Sur le but à atteindre, catholiques, libéraux et socialistes étaient d'accord; mais il apparut clairement qu'ils différaient d'opinion quant aux moyens à mettre en œuvre. M. Theunis ne crut pas devoir accepter l'offre qui lui était faite par le roi Léopold de former un nouveau cabinet, cette fois sur la base de l'union nationale, car il lui paraissait difficile de gouverner avec le concours des socialistes, alors que c'était la campagne politique poursuivie par ceux-ci pendant des mois contre le gouvernement catholique-libéral qui avait eu pour effet d'ébranler la confiance du pays et de faire échec à l'œuvre de redressement. Fidèle jusqu'au bout à la doctrine de la saine monnaie, il avait toujours laissé entendre que si la question des manipulations monétaires venait à se poser, il refuserait de l'examiner et passerait la main. Pourtant, cédant au désir du souverain, le premier ministre démissionnaire, tout en étant bien résolu à ne pas accepter le pouvoir pour lui-même, consentit à se charger d'une enquête à faire auprès des chefs des trois grands partis afin de dégager les conditions auxquelles une formule d'union pouvait être réalisée. M. Theunis établit les contacts, confronta les conceptions en présence, s'employa à arrondir les angles en faisant totalement abstraction de ses idées et de ses sympathies personnelles. Il déblaya ainsi le terrain de façon à faciliter la tâche de son successeur, l'homme nouveau sur lequel devait se fixer le choix du souverain.

Quand on apprit que Léopold III confiait à M. Paul van Zeeland, vice-gouverneur de la Banque nationale, spécialiste des questions monétaires et économiques, dont les travaux, d'ailleurs remarquables, attestent que pendant les séjours qu'il fit en Amérique son esprit fut impressionné par certains aspects de l'expérience du président Roosevelt, il y eut quelque surprise. En réalité, plusieurs des hommes d'État les plus en vue des anciens partis s'étant récusés, on se voyait dans l'obligation de faire appel à un homme nouveau capable, disait-on, d'apporter des idées neuves pour faire face à une situation à laquelle il n'y avait pas de précédent. On s'accordait à reconnaître à M. van Zeeland une réelle intelligence des problèmes de l'heure, des conceptions hardies et du caractère. Que ce « jeune droite », ayant à peine dépassé la quarantaine, qui tout en se réclamant du parti catholique n'avait jamais appartenu au Parlement et avait su demeurer à l'écart de la politique active, — à part quelques mois passés comme ministre sans portefeuille dans le dernier cabinet de Broqueville — consentît à assumer une tâche délicate et ardue devant laquelle reculaient des hommes rompus aux affaires et connaissant toutes les ressources du jeu parlementaire, on y voyait un acte de courage tout à son éloge. Mais les idées prêtées à M. van Zeeland et la facilité avec laquelle on le voyait retenir des suggestions socialistes en faveur d'un système d'économie dirigée inquiétaient les milieux libéraux et catholiques.

Il est permis de penser que M. van Zeeland a dû composer avec les groupes parlementaires et tenir compte de certaines de leurs exigences. Toujours est-il que la combinaison qu'il a établie n'est pas celle qu'il paraissait envisager tout d'abord. On a prétendu qu'au début il s'était trouvé encouragé à former un gouvernement essentiellement extra-parlementaire, de caractère autoritaire, mais que des concours qu'il estimait indispensables pour cette entreprise lui firent défaut. On a dit aussi qu'il avait eu l'intention de former un gouvernement composé exclusivement de « jeunes », jeune droite et jeune gauche se rejoignant et se mettant d'accord pour amorcer par des moyens hardis une réforme profonde de l'État. En fin de compte, parce qu'il fallait aboutir absolument, M. van

Zeeland a dû se résoudre à maintenir son cabinet dans le cadre parlementaire. Sur quinze ministres que compte sa combinaison, il n'y en a que trois pris en dehors du Parlement : M. van Zeeland lui-même, M. Max-Léo Gérard, libéral, qui s'est vu attribuer le portefeuille des finances, et le théoricien du parti socialiste M. De Man, qui s'est vu confier le portefeuille des travaux publics et du chômage. De plus, M. van Zeeland a fait appel aux doyens des trois grands partis : M. Poullet, ministre d'État catholique, M. Hymans ministre d'État libéral, et M. Vandervelde, ministre d'État socialiste, dont la présence au banc du gouvernement en qualité de ministres sans portefeuille devait constituer la garantie parlementaire du cabinet.

Mais on ne pouvait s'y tromper : l'arrivée au pouvoir d'un cabinet van Zeeland composé de trois catholiques conservateurs, de trois démocrates-chrétiens, de cinq socialistes et de quatre libéraux était bien un fait nouveau d'une importance capitale, marquant un grand tournant dans l'histoire de la Belgique et ayant la portée d'une révolution à la fois morale et politique. C'était la poussée soudaine d'une génération remplaçant d'un coup, sans aucune transition, et à une heure particulièrement grave, le personnel dirigeant des grands partis, qui était en scène depuis de longues années et dont la crise actuelle marquait durement l'usure et l'échec. On eut tout de suite le sentiment très net que le régime de la coalition catholique-libérale barrant la route à la ruée socialiste avait définitivement vécu. Les « jeunes droites » et les « jeunes socialistes » prenaient le pouvoir après s'être mis d'accord, à la faveur de la crise économique et monétaire, sur un programme d'action dans lequel les tendances « rooseveltistes » de M. van Zeeland se rapprochaient et se conciliaient avec les tendances du théoricien socialiste M. De Man, en vue de réaliser de véritables réformes de structure.

La déclaration ministérielle lue aux Chambres belges le 29 mars annonçait bien un « rooseveltisme » adapté tant bien que mal au tempérament belge, mais aggravé, par ailleurs, du caractère essentiellement socialiste que les doctrinaires du parti ouvrier prétendent donner à toute économie dirigée. Tout en affirmant sa fidélité au principe de l'étalon or et en

souhaitant voir rétablir celui-ci sans délai dans des conditions assurant effectivement son fonctionnement par un accord international, le premier ministre a décidé une dévaluation de la devise belge de 28 p. 100, avec un plafond éventuel de 30 p. 100, la Banque nationale étant chargée de vendre et d'acheter les devises étrangères. Il a demandé des pouvoirs spéciaux pour la durée d'un an afin de réaliser un programme comportant, notamment, la création d'un fonds d'égalisation des changes, le contrôle le plus rigoureux des banques, un organisme spécial destiné à veiller à l'ensemble de la politique de crédit et la création d'un institut central hypothécaire. Dans le domaine économique, on s'appliquera à faire hausser les prix de gros, avec un relèvement modéré et lent des prix de détail. Des mesures seront prises pour réduire le loyer de l'argent et pour réglementer le marché des titres. M. van Zeeland a déclaré que sa politique tend à accroître le pouvoir d'achat des masses et à remettre au travail les chômeurs en facilitant les activités industrielles. Dans le domaine social, le but est de favoriser l'organisation graduelle des professions, de développer l'action des commissions paritaires, d'adopter en matière de reconnaissance des syndicats et des salaires ce que M. van Zeeland appelle « une attitude constructive à la fois prudente et réaliste », afin de faire concourir l'ensemble des organismes sociaux au but final, lequel est la rénovation économique du pays. Là est, de toute évidence, la partie nettement révolutionnaire du programme, celle qui procède des théories de M. De Man et qui explique, sans doute, que les socialistes, avec l'espoir d'une grande expérience dans le cadre de leur doctrine, aient pu se résoudre à sacrifier la monnaie, garantie de la puissance d'achat des salaires, au salut des banques en péril du fait de leur politique trop téméraire.

Mais quelle que soit l'audace des méthodes préconisées par les « jeunes » de droite et de gauche et quelles que puissent être les réactions des partis, qui ne sont pas résignés à l'abdication et à l'effacement, le problème se posera toujours pour la Belgique de la même manière. M. van Zeeland le confessait, au surplus, quand il déclarait que si, dans le domaine économique, la voie des accords préférentiels lui paraissait répondre le mieux aux intérêts du pays, il n'hésiterait pas à s'y engager,

sans renoncer, a-t-il ajouté, à la complète indépendance économique, mais en cherchant des points d'appui sur les grands systèmes du monde. La vérité est là, en effet, mais reste à savoir si la lutte des partis permettra au premier ministre belge de poursuivre son expérience jusqu'au bout. Il est à noter que M. van Zeeland ne l'a emporté à la Chambre des représentants que dans des conditions assez discutables du point de vue politique, si l'on se souvient que lui-même a indiqué que son expérience ne pouvait être entreprise que dans un esprit de trève et d'union nationale, avec l'appui sans réserve des trois grands partis. Or, à la Chambre des représentants son programme a été combattu avec force par des catholiques conservateurs et certains libéraux, tandis que plusieurs socialistes ne s'y sont ralliés qu'à seule fin de ne pas manquer à la discipline rigoureuse de leur parti.

Lorsqu'on aura fait le tour des expédients de l'économie dirigée, il faudra bien revenir, avec la monnaie saine, à la seule politique capable de mettre la Belgique en situation de nourrir ses huit millions d'habitants, c'est-à-dire la politique des débouchés commerciaux élargis. S'il est vrai qu'une Belgique forte et prospère, sûre d'elle-même, est indispensable à l'équilibre international et au maintien de la paix en Occident, il importe, pour le bien général, de lui donner des possibilités de vivre, de travailler et de prospérer dans la dignité. C'est sur ce terrain que la solidarité franco-belge peut servir le plus utilement la cause de l'ordre et de la sécurité en Europe.

ROLAND DE MARÈS

POÈMES

Dix-huitième siècle.

Sous les arbres assis, nous regardons l'allée
Les roses, le château, notre vie écoulée,
Tristes, sans le savoir, d'être en ce décor-ci
(Pour nous banal) rêvant et méditant ainsi.
Cependant que pour l'impossible appareillage
Le vent gonfle sur toi les voiles du feuillage,
Mes discours, mon silence et ce jour sans douceur
T'arrachent follement tes secrets de penseur.
— M'as-tu changé l'esprit dans l'après-midi sombre? —
La pluie exactement tombe autour de notre ombre
Que tu parles, hélas! et que nulle déjà
Ne se sente ici seule avec ce qu'il songea...

Le chapeau.

Un chapeau, parmi l'herbe, attend qu'on le remette
Distraitement, tout à l'heure, sur une tête.
Or la femme au jardin guette l'occasion
Ce soir, de quelque ultime et douce évasion.
Assise, regardant au parterre la suite
Des oves, immobile, elle se sent en fuite.
Non que la perspective offerte à nos regards
De tous côtés l'engage en de trompeurs départs,

Mais parce qu'à la fin du jour s'est rallumée
En elle, une douleur légère, accoutumée,
Qui l'incite à revoir sa vie en souvenir
Et la laisse attardée au fauteuil, pour s'unir.
La tempe libre à l'arbre, au ciel, à la fumée...

Oiseau mécanique.

Dans le vol qui nous porte au-devant de la lune
Se perdent villes, champs, paysan qui falune
Et nous fixons, rêveurs de la cabine en bois
Les taches de clarté réfléchie aux parois.
Loin de la terre sombre où fleurit et s'applique
Le méandre brodé d'un dessin électrique,
L'étrange certitude, un plaisir sans objets
Isolent doucement chacun des passagers
Quand pesant par delà les carreaux, suspendue,
La roue inerte, énorme, effilochant la nue,
Ils cherchent à goûter dans le bruit et l'effort
— Fuite heureuse, vol fol — cette espèce de mort...

Avant le cirque.

La fatigue le brûle. Il meurt sur le lit rose
D'une chambre d'hôtel. Aux murs se suit, s'oppose
L'âcre fleur. Un miroir où fuit le jour lassé
Attend que le dormeur, près du journal froissé
Se relevant, songe à sa vie encor qui pleure,
Au cirque, au clown fardé qu'il verra tout à l'heure.
La pièce immense, hostile, attend que de nouveau
Quand la nuit confondra la vitre et le rideau
Miraculeusement, dans le temps se replonge
Un vivant — mais si las pour ce choix hasardeux
Par lequel nous vivons d'avance une heure ou deux
Que sous l'alcôve obscure aucun bras ne s'allonge...

Forêt.

Sans plaisir, écartant les feuilles de ses doigts
Elle avance en l'horrible obscurité du bois
Et souhaitant que la forêt naissante croisse
Se défend de céder à l'enfantine angoisse.
Quel changement, en elle, un jour, va du *dehors*
Lui rappeler ce bois et l'herbage aux abords?

Sous les rameaux que tristement sa main dévie
Elle commence à voir ainsi de loin sa vie...

Minéraux fluorescents.

Il quitte le jardin, gravit l'escalier sale,
Déjà songe au plaisir du public dans la salle.

Le vieil amphithéâtre où l'on a fait la nuit
S'éclaire faiblement d'un minéral qui luit
Petite roche verte, amas de clarté pâle
Sur lequel une main suit des traces d'opale.
Cependant que la foule invisible et rêvant
Sur les gradins, se grise au langage savant,
Lui prend sa part d'expérience et de bien-être,
Comme ces inconnus s'identifie au maître,
Surveille les cailloux luminescents, a peur
Qu'un souffle éteigne ici la mourante couleur...

Soudain dans l'hémicycle obscur un homme glisse
Tâtonne, blesse, passe et fuit par la coulisse
L'air froid lave aussitôt ses habits de l'odeur
Humaine et son esprit échappe à la rigueur :
Il marche enfin, revoit le soir, le ciel, divague
Et libre, se retrouve en la vie âpre et vague...

Il n'a pas vu sa vie.

Il n'a pas vu sa vie et sa chambre et sa rue :
A son miroir, déjà la mort est apparue
Touchant d'avance l'âme et les traits enlaidis.
Qui lui ferait entendre un des mots qu'il a dits
Comme il entend ce soir les gens sous les fenêtres?
Mêlés terriblement avec ceux d'autres êtres
Eut-il sa voix, ses passions, ses propres cris
Heurtant les murs de cette chambre et leurs lambris?
Son beau portrait ici lui propose une image :
Que simule sans fin l'immobile visage?
Mais le décor, la vie et nous-même rêvant
Nous nous sommes détruits d'un portrait au suivant.
Qu'importe ce qu'un jour il désira paraître :
Il n'est qu'un homme enfin devant une fenêtre,
Un homme qui regarde à nouveau son miroir.
C'est ce visage-là, *ce jour-ci* qu'il veut voir
Il parle, pleure, court vers les carreaux, pâle, ivre :
Est-il encor temps d'être et de s'entendre vivre?

Essayage.

De la rouge valise une fillette frêle
Sort un fourreau de crêpe, une robe en dentelle
Tirée à peine encor de fils roses et blancs
Cousus aux noirs morceaux de jais étincelants.
L'air est froid. Un long jour de bizarre pensée
S'achève à la toilette en la chambre glacée.
Quelque femme rêvant, lasse de se revoir
Triste, un peu dévêtue aux trois plans du miroir,
Considère un instant cette forme légère,
Son ombre que lui donne une main étrangère
Avant d'imaginer au milieu des miroirs
Les soirs de sa beauté, les romanesques soirs...

Minuit.

Du soleil, de la mer que la main veut saisir
Naît pour chacun de nous un curieux plaisir
Mais il vient à l'esprit de la ténèbre épaisse
Des sentiments profonds, des pensers d'autre espèce.
Quand sous l'air noir et froid, quelque rêve a cessé
L'être aveugle gémit : la vérité de l'âme
C'est la nuit pénétrante et l'angoisse — et le blâme
Entre les murs obscurs à soi-même adressé.

Sous la fade tenture, en des maisons sans nombre
Tout le long de la ville aux quartiers oubliés
Qui sent proche de soi, malgré l'horreur et l'ombre
D'autres lits, d'autres corps mêmement repliés?...
O Nuit de notre chambre où nous tendons l'oreille
Sois présente sans cris, sans étoiles, sans pas
Et tremblants dans la toile âpre et chaude des draps
Que nous t'aimions, ô Nuit, à notre mort pareille!

Je ne vis que pour être heureuse.

A l'aube, dans la chambre, avant le premier geste
Je vois les carreaux purs, la vitre où l'eau gela,
Le lustre, les murs clairs et je doute s'il reste
Une autre image en mon esprit que celle-là.
Or, rasant le trottoir, un voiturier se presse
Et soudain sonne comme aux jours de ma jeunesse...

Mais non, la vie est toute abolie et les pas
Lointains, quand doucement sont rejetés ces draps.
Entre les murs cette heure est vide — et dénuée
L'âme. Entre les miroirs, à travers la buée,
De la chambre, le mur s'élève, blanc, pareil :
Je ne vis que pour être heureuse à mon réveil.

GILBERT MAUGE

LA CHANCE DE TIMOTHÉE

C'est en 1920 à la mort de son oncle Timothée, que Soames Forsyte ouvrit le testament qui, sans la loi sur les accumulations, eût abouti à de si formidables résultats.

Il s'était donné jadis beaucoup de peine pour expliquer à son oncle que les intentions du testateur contrevenant à cette loi ne seraient pas respectées. Timothée s'était contenté de répondre en le regardant sévèrement : « Sottise! Faites ce que je vous dis. »

Soames avait obéi, les revenus s'accumulaient dans les limites permises et la volonté du défunt était donc interprétée aussi exactement que possible.

Lorsque Soames avait eu à dépouiller les papiers de son oncle en qualité d'exécuteur testamentaire, il avait constaté une fois de plus que le souci de la sécurité avait tenu la première place dans les préoccupations du vieillard. Rien n'avait été détruit chez lui depuis plus de soixante-dix ans. Soixante-dix ans de notes acquittées, de reçus, de carnets de chèques, pourvus de leurs talons soigneusement datés, puis un tas de papiers concernant la maison d'édition que Timothée avait vendue en 1879 pour placer l'argent en « consolidés » — heureusement pour Soames — tout fut brûlé. Mais il y avait aussi — chose bien plus embarrassante — des tiroirs pleins de lettres personnelles, de menus objets, de petits souvenirs ayant appartenu non seulement à Timothée, mais aux trois sœurs qui étaient venues partager son foyer après la mort de leur père, en 1850. Et, avec une conscience rare, dans un

monde sans scrupules, Soames avait décidé de tout examiner avant de détruire quoi que ce fût. Ce n'était pas une mince affaire. Il avala avec entêtement la poussière des liasses sales et des paquets de lettres jaunies, en déchiffrant les pattes de mouche de la calligraphie victorienne, encouragé au milieu du fatras des bavardages sentencieux, par quelques petits aperçus inattendus sur tel ou tel membre défunt de la famille. Le quinzième jour, comme il continuait ce travail à Mappledurham où tout avait été transporté par camion, il tomba sur la lettre qui est l'objet de ce récit.

C'était une enveloppe jaunie portant cette adresse, de la main de Timothée : « Miss Hatty Beecher », une date : 27 mai 1851, et qui n'avait jamais été mise à la poste. Hatty Beecher! mais c'était le nom de jeune fille d'Hatty Chessman, cette veuve d'un certain âge, si gaie, si piquante, qui fréquentait intimement la famille quand lui, Soames, était petit. Il se souvenait qu'elle était morte au printemps de 1899; elle avait légué mille livres à ses tantes Juley et Hester.

Soames commença sa lecture avec une curiosité mêlée de scrupules, bien que la lettre remontât à soixante-dix ans, et que toutes les personnes en question fussent mortes et il continua avec émotion, comme s'il avait découvert, sous les bandelettes d'une momie, du sang frais.

Ma chère Hatty,

J'espère que vous recevrez sans étonnement (elle ne l'a pas reçue, se dit Soames) *cette lettre que je n'écris pas sans une profonde émotion, car je ne suis pas de ces êtres superficiels qui prennent à la légère les plus grandes décisions. La certitude que mes intérêts les plus chers, mon bonheur — et le vôtre, je crois — sont en jeu, a pu seule me décider à vous écrire. J'espère ne pas vous avoir importunée par mes attentions, mais j'ose aussi espérer que vous n'avez pas été sans remarquer l'impression profonde que m'ont causée votre grâce et vos vertus et l'empressement croissant avec lequel je recherche votre société. Je ne puis donc croire que vous soyez très étonnée si, avec tout le sérieux de la réflexion, après un sévère examen de mes sentiments, j'ai l'honneur de vous demander votre main. Si j'ai le bonheur d'être agréé, tous mes efforts tendront à vous assurer*

un foyer heureux et prospère, à vous entourer de soins et à être pour vous un bon mari. Comme vous le savez, je crois, j'ai trente et un ans, mes affaires se développent et je serai bientôt, je suis heureux de pouvoir l'affirmer, dans une très bonne situation; de sorte que vous jouiriez de tout le confort, et même du luxe, qui, à mon sens, vous sont dus. Comme l'a dit le marquis de Montrose :

Il craint trop sa destinée,
Il ne croit guère en soi,
Celui qui n'ose interroger
Du sort l'incertaine loi.

En résumé, je ne me suis pas décidé à la légère et si vous êtes assez bonne, ma chère Hatty, pour couronner mes vœux, comptez sur moi pour assurer votre bonheur. Je vais trembler jusqu'à ce que me parvienne votre réponse; j'espère que vous ne me la ferez pas attendre plus d'un jour. Et vous exprimant encore mes sentiments d'admiration et mon attachement, je reste, ma chère Hatty, votre très fidèle et dévoué,

TIMOTHÉE FORSYTE

Avec un vague sourire, Soames laissa retomber sur ses genoux la lettre fanée — antérieure de six ans à sa naissance — et se prit à rêver. Pauvre vieux Timothée! Il n'avait pas envoyé la lettre. Pour quelle raison? Il n'avait pas tenté l'épreuve. Et si lui, Soames, se souvenait bien d'Hatty Chessman, il l'avait échappé belle! Un peu dangereuse, cette Hatty Chessman, d'après les on-dit de sa jeunesse. Mais cette lettre... Irréfutable preuve de la sensibilité de son auteur. Timothée avait été un homme comme un autre, une fois dans sa vie. 1851? L'année de la grande exposition. Ils habitaient alors la maison de Bayswater-Road, Timothée et ses sœurs Anne, Juley et Hester. Quelle étrange chose, cette lettre tombée de la lune à une époque comme celle-ci! Qu'avait pu faire Hatty pour l'empêcher d'envoyer sa lettre? Ou bien qu'était-il survenu dans l'existence de Timothée, une révélation, un ennui quelconque? L'enveloppe portait le seul nom de la destinataire, sans adresse. Peut-être Hatty, amie intime d'Hester et de Juley, était-elle en séjour chez les Forsyte? Soames rentra la lettre dans son enveloppe,

une enveloppe jaunie frappée du chiffre de Timothée dans un médaillon ovale, la posa sur le plateau et poursuivit sa besogne de triage. Mais... qu'est-ce encore? Trois minces carnets rouges réunis par un mauvais ruban multicolore. Quelle écriture? Sans aucun doute possible celle de tante Anne, plus droite et plus lisible que toutes les autres. C'est un journal, et pas neuf, ma foi! Commencé en novembre 1850 à l'époque où la famille s'installait au « Hook » et tenu jusqu'en 1855, l'année du mariage de la vieille tante Juley avec Septimus Small. Quel assommant radotage cela doit être! Mais les yeux de Soames tombant sur le plateau où gisait la lettre de Timothée, sa physionomie s'éclaira, il s'empara vivement du deuxième carnet rouge et le feuilleta jusqu'à ce qu'il eût trouvé la date d'avril 1851. Tante Anne avait noté :

3 avril.

La grande exposition qui va s'ouvrir à Hyde-Park nous met la tête à l'envers. C'est une énorme machine et le parc n'est plus reconnaissable. James craint que ce soit un échec; notre cher Timothée est hors de lui, il a peur que l'exposition attire beaucoup de vauriens, d'étrangers, et que la maison soit cambriolée. Il a des préoccupations aussi et ne nous parle plus jamais de ses affaires; nous pensons, d'après un mot échappé à James, qu'il hésite à lancer une nouvelle édition des poésies du docteur Watts. Elles sont très édifiantes, mais James dit que Timothée se demande si elles trouveront des lecteurs par le temps qui court.

— Oui, « La petite abeille diligente », marmotta ironiquement Soames; si Timothée a réellement reculé devant cette littérature de cinquième ordre, il a dû le regretter toute sa vie[1]!

3 mai.

Hatty Beecher (Nous y voilà!) est venue passer un mois avec nous. C'est une belle personne hardie et pleine d'entrain. Nous sommes allés tous ensemble à l'ouverture de l'Exposition, c'était une véritable cohue; la chère petite Reine était

1. Petit poème médiocre et édifiant, très populaire dans les écoles du dimanche sous le règne victorien.

arrangée d'une façon charmante. Que de cris d'enthousiasme, que de bravos! Je n'oublierai jamais cette journée. Timothée a l'air ébloui par Hatty, c'est à peine s'il ose la regarder. Pourvu que ce soit vraiment une gentille fille. — Hester et Juley ne tarissent pas d'éloges sur elle. Aujourd'hui ils sont tous allés se promener au parc pour voir la foule qui entre à l'Exposition, malgré les bourrasques de pluie fine; mais comme notre cher papa le répétait souvent : « Giboulées, orgueil du matin » et en effet cela s'est éclairci, le soleil brille.

7 mai.

Nous avons été à l'Opéra. Jolyon nous avait offert sa loge avec un mot si amusant. « Méfiez-vous que Timothée ne tombe amoureux de la Taglioni, cela n'est pas la femme qu'il lui faut ». J'avoue que la façon dont elle se dresse sur un seul orteil est extraordinaire! Mais Timothée était distrait, il ne quittait pas des yeux le dos de Hatty Beecher. Mario a été adorable, il a chanté comme un ange. La sortie a été difficile, il pleuvait et nos crinolines ont été mouillées, car cet idiot de cocher n'a pas reconnu Timothée et nous avons été obligées de sortir pour le retrouver. Mais l'entrain de Hatty faisait tout passer. Quelle bavarde! Je suis sûre qu'elle n'a que de bonnes intentions, mais ses robes de soir sont vraiment un peu plus décolletées qu'il ne faudrait. Je lui ai prêté mon fichu de dentelles.

13 mai.

Promenade au Zoo que Hatty n'avait jamais visité. Par certains côtés elle est très province, mais elle se met vite au courant. Timothée est venu de son bureau nous rejoindre, attiré par les beaux yeux d'Hatty, je le crains, plutôt que par les animaux. Je dois avouer que le Zoo ne m'amuse pas beaucoup, c'est une distraction bien vulgaire; les singes ressemblent trop aux hommes, puis ils ont de si vilaines manières. Hatty a tenu à monter sur l'éléphant. Naturellement Timothée a été obligé de lui servir de cavalier; je ne crois pas qu'il ait trouvé la promenade agréable. Il avait l'air si solennel balancé derrière elle sur le palanquin que je

ne pouvais me tenir de sourire; Hester riait à faire éclater les brides de son bonnet, j'ai dû la faire taire de peur que notre frère s'en aperçoive. Nous sommes heureusement arrivés trop tard pour le repas des lions. Le phoque m'a amusée.

17 mai.

James est venu prendre le thé. Il nous a raconté que Swithin avait acheté une nouvelle paire de gris-pommelés si vifs qu'il peut lui arriver n'importe quel accident. Il a conseillé à Hatty de ne pas courir le risque si Swithin lui proposait une promenade en voiture. Mais elle a répondu : « J'adorerais ça! » Elle est certainement brave, même un peu disposée à l'imprudence. Je n'étais pas fâchée que Timothée eût l'occasion de le remarquer, car je le sens de plus en plus épris, et je ne crois pas qu'elle soit faite pour le rendre heureux. Évidemment, cela changerait terriblement notre vie, mais je me répète sans cesse qu'il ne faut pas être égoïste; si c'était pour le bien de mon cher Timothée, j'avalerais la pilule. Mes sœurs raffolent de Hatty et ne remarquent pas ces petits traits de caractère qui m'inquiètent. Espérons que cela tournera bien. Hier j'en ai parlé à Jolyon, puisqu'il est maintenant le chef de la famille et puis il a du jugement. Il m'a dit de ne pas me tourmenter, que Timothée ne « sauterait jamais le pas ». J'ai retenu l'expression qui m'a frappée.

20 mai.

Un certain M. Chessman est venu en visite avec Swithin. Juley l'a trouvé bien mis, quant à moi, je n'aime pas les grands carreaux écossais qui font fureur pour les hommes en ce moment. Hatty et Hester sont entrées pendant que nous prenions le thé et M. Chessman a comblé Hatty de prévenances. J'espère n'être pas injuste en disant qu'elle le criblait d'œillades vraiment inconvenantes; heureusement que Timothée n'était pas avec nous — quoique honnêtement, je crois que cela eût mieux valu. Swithin dit que M. Chessman est quelque chose à la Bourse et passe pour très habile. Il me semble beaucoup mieux assorti à Hatty que Timothée; c'est peut-être la Providence qui l'envoie! Swithin a invité Hester et Hatty à venir dîner en partie carrée, samedi au

meeting de la Toxophilite Society; il s'est moqué des craintes de James à propos de sa nouvelle paire de chevaux et l'a traité de vieille baderne. Je ne le répéterai pas à James, cela le vexerait. Après le dîner j'ai lu à haute voix du Cowper à Timothée et aux petites; j'avais choisi le célèbre poème intitulé *la Tâche* qui commence par ce vers hardi : *Je chante le sofa*. Pendant ce temps Hatty ne se tenait pas bien, elle faisait des grimaces derrière mon dos, ce que je voyais parfaitement dans la glace; mais comme elle est notre invitée, je n'ai rien dit. Pour moi je trouve Cowper très harmonieux et d'une lecture édifiante, cependant j'avoue préférer « John Gilpin » à ses poèmes plus sérieux.

23 mai.

Nous avons eu une prise de bec et je ne sais pas du tout ce que je dois faire. Ce matin, après le départ de Timothée, j'étais entrée dans son bureau pour épousseter les livres. Car ils ont acheté, James et lui, quand nous sommes venus nous installer ici, une petite bibliothèque très complète, comprenant le *Cosmos* de Humbold, *Hudibras* et les meilleures œuvres classiques. Qu'est-ce que j'ai vu? Hatty installée dans le fauteuil favori de Timothée avec un livre que j'ai reconnu immédiatement comme un des petits volumes reliés en veau des œuvres de Lord Byron. Elle était si absorbée qu'elle ne me vit que lorsque je fus tout près d'elle. Je fus vraiment scandalisée de constater que le livre était bien cet affreux *Don Juan* dont on a tant parlé. Elle n'a même pas essayé de le dissimuler et m'a dit d'un ton de bravade : « Qui aurait cru que Timothée possédât ce livre-là? »

Je crains de m'être oubliée jusqu'à lui répondre sévèrement :

— Il n'est pas convenable, ma chère Hatty, d'entrer chez un homme, de s'installer dans son fauteuil et de lire un livre pareil.

Elle m'interrompit d'une manière tout à fait impolie.

— Pourquoi? l'avez-vous lu?

— Naturellement, je ne l'ai pas lu.

— Alors, dit-elle avec impertinence, comment pouvez-vous en parler?

— Chacun sait que *Don Juan* n'est pas une lecture pour une femme bien élevée.

Elle avait rougi très fort et secouait la tête; mais je continuai à la regarder en face jusqu'à ce qu'elle se levât et remît le livre où elle l'avait pris. J'avais envie de souligner la leçon, mais je me souvins à temps qu'elle avait été élevée sans mère et qu'elle était notre invitée, aussi me suis-je bornée à dire :

— Vous savez, chère Hatty, Timothée n'aime pas que l'on touche à ses livres.

Elle rit et répondit impertinemment :

— En effet, ils n'ont pas l'air destinés à être lus.

Je l'aurais battue, mais j'ai réprimé mon impatience. Après tout elle est jeune et vive et notre petite maison est un peu tranquille pour ses goûts. Elle sortit de la pièce en courant et je ne l'ai pas revue depuis. Raconter cette scène à Timothée? Je ne sais pas ce que je dois faire. Je suis sûre qu'il est fortement épris. Il la regarde si souvent quand il ne se croit pas observé — il ne répond même plus à ce que nous lui disons, on dirait qu'il n'entend rien. Si encore je pouvais deviner comment il le prendrait; mais les hommes sont si bizarres, cela augmenterait peut-être sa passion, au lieu de l'atténuer. Et cependant, je suis de plus en plus convaincue que Hatty n'est pas la femme idéale pour lui. Il lui faudrait la plus féminine des compagnes, et avant tout, quelqu'un qui ne se moquât pas de lui. Je crois que je vais attendre et « voir venir », comme dirait notre cher papa.

25 mai.

Swithin a envoyé son brougham chercher Hester et Hatty, elles ont dîné avec lui et rencontré M. Chessman et Mr. et Mrs. Traquair. Timothée a eu l'air sombre toute la soirée, triste comme un bonnet de nuit. Quand les jeunes filles sont rentrées, pleines d'animation, il était si troublé qu'il s'est trompé et a donné à Hatty son propre verre en la servant. Plus tard, en prenant pour le lui rapporter, le châle que Hatty avait oublié sur le dossier d'une chaise, il a plongé son nez dedans... J'ai bien peur que ce ne soit pas le côté le plus élevé de sa nature qui soit attiré par elle. Tout cela me rend très difficile d'intervenir. Mais ce M. Chessman est providentiel. J'ai interrogé Hester d'assez près; et d'après ce qu'elle me dit, Hatty et M. Chessman seraient aussi

emballés l'un que l'autre. Je ne pense pas que ce dernier soit aussi à son aise que Timothée qui a toujours été d'un tempérament économe et dont les affaires marchent si bien maintenant, avec les éditions des livres de classe; mais pour être juste, je ne crois pas Hatty intéressée. Que c'est donc inquiétant! Et je ne puis rien que prier.

28 mai.

Timothée m'a envoyé dire qu'il partait prendre l'air à Brighton et serait absent une quinzaine de jours. Quel soulagement! Après la scène d'hier soir j'appréhendais d'être obligée d'intervenir. Je suppose que mon frère devinait ce que j'avais à lui révéler; tout est mieux ainsi. Il a pris un cab et est parti par le train du matin, sans voir personne, sans un mot d'adieu. Voici, raconté aussi clairement que je le peux, comment les choses se sont passées : hier soir monsieur et madame Traquair sont venus prendre Hatty pour dîner et pour l'emmener à l'Opéra. Nous quatre, pendant ce temps, nous avions un confortable petit dîner intime, le premier depuis l'arrivée de Hatty; la cuisinière avait fait des pâtés pour la circonstance et un entremets délicieux. Timothée avait monté de la cave une bouteille de notre plus vieux sherry et il avait rempli lui-même nos verres; puis il a levé le sien en clignant de l'œil d'un air jovial : « Je bois, a-t-il dit, à la beauté et aux joies du foyer. » Le reste de la soirée, il a été rêveur et n'a pas tardé à regagner son bureau. J'étais troublée, je l'avoue, n'ayant jamais vu Timothée porter un toast ni avec cette figure-là. Se préparait-il à faire sa déclaration? Nos fîmes un bezigue, Juley et moi, et dès que l'on eut apporté le négus[1], je descendis son verre à Timothée. Il était assis devant la table, mordillant sa plume, les yeux au plafond; des papiers déchirés jonchaient le tapis et me baissant pour les ramasser et les jeter au panier, je lus sur l'un d'eux : Hatty. Timothée était de fort méchante humeur. « Qu'est-ce qui vous prend, Anne, me dit-il, je suis occupé. » Et il retomba dans sa méditation morose. Ne sachant que faire, je finis par remonter l'attendre au salon. Les petites

1. Boisson chaude qu'il était d'usage de servir, le soir, avant l'heure de se séparer.

avaient été se coucher. J'apportai ma « frivolité » près de la fenêtre, la nuit était si chaude. Et là, assise avec mon ouvrage, je fis une prière pour Timothée. Car je l'avais élevé et choyé comme un bébé depuis la mort de notre chère mère, c'était trop dur de penser qu'il était peut-être en train de préparer le malheur de sa vie.

Je restai longtemps assise à la fenêtre, l'avenue était tranquille, les lumières de l'Exposition éclairaient joliment le parc et il y avait des étoiles — j'ai toujours beaucoup aimé les étoiles. J'étais tellement préoccupée que la « frivolité avançait peu ». Et bien qu'il fût tard, Timothée ne montait pas. Je supposai qu'il attendait le retour d'Hatty pour lui remettre sa lettre et je désespérais de la situation lorsqu'une idée me vint : c'est moi qui descendrai ouvrir la porte à Hatty et peut-être ainsi pourrai-je parler à Timothée avant que le mal ne soit fait! Mes nerfs étaient dans un tel état que je pris les poésies de Cowper pour essayer de me calmer. On commençait à entendre le roulement des voitures qui ramenaient les gens des théâtres et de l'Exposition. J'étais en train de lire cet habile petit poème intitulé *la Cherté du poisson*, lorsqu'un cab s'arrêta à notre porte. Je me frottai les yeux, stupéfaite, car j'avais bien pris soin de spécifier que les Traquair reconduiraient Hatty dans leur propre voiture. Un homme sortit le premier du cab, en manteau du soir et chapeau à claque, et je le vis distinctement qui aidait Hatty à descendre, puis élevait la main de sa compagne jusqu'à ses lèvres; le regard provocant de cette dernière ne m'échappa point. L'homme remonta en voiture et disparut : c'était Mr. Chessman. Je fus d'abord frappée de stupeur, paralysée par l'idée que Hatty était revenue de l'Opéra seule, *avec un homme*, et dans un cab. Puis je me demandai si Timothée avait vu, lui aussi. Dans mon trouble je dégringolai l'escalier en courant; la porte du bureau était close et quand la sonnette tinta, ne s'ouvrit pas — donc il avait vu.

Alors je m'accuse d'avoir fait une action très vulgaire : j'ai écouté à la porte. Car je sentais, à ma propre émotion, le choc qu'il avait dû ressentir en découvrant que la femme à qui il allait offrir son nom, avait roulé dans un cab, la nuit, seule avec un homme qu'elle connaissait à peine — un

de ces cabs modernes dans lesquels on est si bien caché. J'entendis à travers la porte le bruit d'une respiration pénible; quel terrible moment! Craignant un acte de violence de la part de Timothée, je courus ouvrir. Hatty était là, révoltante de sang-froid. Je me félicite maintenant de ne lui avoir rien dit, mais elle a dû deviner à ma contenance que je savais.

— Me voici, — dit-elle avec désinvolture. — Quelle soirée, mon Dieu! Bonne nuit, miss Forsyte.

Et elle monta rapidement. Mon cœur saignait pour Timothée. Je l'entendis qui allait et venait dans son bureau comme un ours en cage et son agitation se prolongea tard dans la nuit, car ses sentiments sont profonds, bien qu'il n'en montre rien. Vous ne pouvez vous figurer combien j'ai été contente lorsqu'enfin je l'entendis siffler son air favori : *la Belette court, court...* Le plus mauvais moment était passé. Je gagnai ma chambre sans faire plus de bruit qu'une souris, me félicitant d'avoir choisi la politique de la discrétion; Timothée ne peut pas supporter qu'on ait l'air de s'apercevoir de ses émotions, cela le met hors de lui.

Dans ma chambre, je remerciai Dieu à genoux de ce sauvetage providentiel... quoique les voies du Seigneur me paraissent bien incompréhensibles quand je pense à Hatty dans le cab. C'est un grand soulagement pour moi de savoir que Timothée, à cette heure, respire le bon air marin sur la jetée de Brighton.

1er juin.

Hatty nous a quittées aujourd'hui. Je n'aime pas dire du mal d'elle, je suis sûre qu'au fond elle a du cœur, mais son influence sur Juley et Hester n'était pas bonne — elle est de beaucoup leur cadette et les jeunes filles modernes n'ont point de sentiment du devoir, ni bonne conduite, ni en vérité de bonnes manières. J'ai peine à lui pardonner sa réflexion impertinente de la dernière minute : « Dites à Timothée que je regrette d'avoir ébranlé ses précieux nerfs. » Avant que j'aie pu trouver une réponse, elle s'était éclipsée.

6 juin.

Timothée est encore à Brighton. Dans une lettre adressée à Hester, il dit qu'il a été à pied se promener jusqu'au « Bol du Diable » et que la marche lui a décongestionné le foie. Il a été voir les Puces savantes et l'Aquarium. Swithin l'a rejoint avec sa nouvelle paire de chevaux que Timothée ne trouve pas si bien que cela — mais naturellement, il n'est pas aussi connaisseur que Swithin. Il ne fait aucune allusion à Hatty dans cette lettre; j'espère donc que la blessure se cicatrise. Jolyon est venu cet après-midi pendant que les petites étaient dehors; il m'a parlé d'un tableau qu'il vient d'acheter : « Bateaux de pêche hollandais au coucher du soleil », Jolyon a le goût si sûr. Il a été tellement amical que je lui ai conté mes soucis. Il m'a répondu en clignant de l'œil : « Eh bien! Timothée l'a échappé belle... » Il me semble que c'est exactement cela.

11 juin.

Tout le monde dit que l'Exposition est un grand succès, malgré la foule d'étrangers qu'elle attire. Le prince Albert est devenu très populaire. Hester a reçu ce matin une lettre de Hatty. Est-ce croyable! Mr. Chessman a demandé sa main. J'en suis bien aise, car ce cher Timothée étant hors de cause, je me sentais responsable de la conduite de Hatty pendant son séjour à la maison. Puisque Timothée revient demain, tout est pour le mieux; pourvu seulement que cette nouvelle ne le fasse pas de nouveau souffrir...

Soames laissa choir le petit carnet rouge et ramassa l'enveloppe jaunie. Il la soupesa un instant dans sa main, palpa son tissu mince et un peu crasseux. C'était donc cela!

Il ricana doucement : — « Les cocasses vieilles gens! » Puis il eut en pensant à eux un sursaut de loyalisme. Eh bien! non, on ne se moquera plus d'eux.

Et prenant, l'un après l'autre, la lettre et les trois carnets, il les jeta dans le feu.

JOHN GALSWORTHY

(Traduction PAULETTE-MICHEL CÔTE.)

JULES LAFORGUE

Un monsieur dont les ancêtres sont bretons, qui voit le jour à Montevideo, entre au lycée de Tarbes, où il se voit décerner un prix d'instruction religieuse, qui vient habiter Paris, rue Berthollet, où il tire le diable par la queue, et quel diable! qui passe un beau jour, grâce à la complaisance de Bourget et de M. Ephrussi, de zéro à neuf mille francs par an, chez l'impératrice Augusta, qui abandonne ce poste d'or au bout de cinq ans pour épouser une Anglaise, parce qu'il croyait aux Anglaises, et une Anglaise qui s'appelait Leah Lee, laquelle lui donnait des leçons de prononciation; un monsieur qui, né en août, meurt en août, à vingt-sept ans, dans une misère si admirable, si totale qu'elle paraît organisée, est assurément un poète.

Par son visage d'enfant de chœur flanqué de pattes de lapin, ses cheveux rares de militaire nordique, son œil malicieux, encore que cousu de fil blanc, sa démarche d'aquarelliste en quête d'un paysage original, son pet-en-l'air, son haut de forme, sa canne-parapluie, Laforgue ressemblait à un jeune cocher de fiacre élevé par une mère sensible, soucieux d'élégance, et qui a de l'argent de côté.

Repéré de bonne heure par un destin hostile aux fantaisistes, Laforgue, Jules, ce Villon du Symbolisme qui traînait dans le monde des Cours une nostalgie excessivement parisienne de réparateur de faïence et de porcelaine, portait un nom bien insolite et froid pour se permettre de mourir à vingt-sept ans comme le plus aérien des romantiques. Ce sont les centenaires, les grands médecins, les chefs de police, les tisserands, qui peuvent s'appeler Laforgue, à la rigueur les fabri-

cants d'extrait de Liebig d'un pays d'abattoirs, mais pas les poètes. Et c'est peut-être pour cette raison que cet Hamlet tropical pose aujourd'hui le pied dans l'oubli, comme Corbière et Ducasse, qui tous deux quittèrent ce monde avant d'avoir atteint la trentaine.

Laforgue, Grand Chancelier de l'Apocalypse, comme il s'intitulait lui-même, et sorte de « gandin » de la rue de la Plume, est pour moi bien plus un moins-de-trente-ans pâle et qui entendait la mort trotter derrière lui pour mordre son ombre falote, que cette « petite fille trop écoutée » qu'en a voulu faire Remy de Gourmont. J'ai connu en Touraine un marchand de vins obèse et fin qui avait coutume de dire en voyant passer les cercueils : « Ceux qui meurent jeunes ont droit à des excuses... » Cette réflexion, si c'en est une, aurait certainement fait le bonheur de Laforgue, non parce qu'elle ne veut rien dire, mais au contraire parce qu'elle veut dire beaucoup. Elle contient cette part de révolte, ce déchirement que peut éprouver un spectateur rude et peut-être poète, devant un adolescent blême abattu par quelque phtisie, balle perdue du destin.

Fauché à vingt-sept ans, comme un soldat de grande guerre, Laforgue a droit à des excuses. Il n'a eu dans sa vie que peu de temps à perdre. Sans le sou, sauf pendant ces cinq années de palais qu'il sut rendre suffisamment nostalgiques pour fuir à toutes jambes une impératrice, Laforgue n'a été inspiré que par la mort. C'est à elle qu'il doit ses emportements les plus vifs, les plus aigus, ses cris les plus mystérieux. A elle ou à ses dérivés, ses accessoires, son décor, ses prolongements. Ses poèmes deviennent des dictionnaires, des bréviaires, voire des guides ou des initiations. Ce ne sont que déroutes, rouilles, phtisies pulmonaires, pierrots morts... Tout n'en va pas moins à la mort. Y a pas de port! comme il s'écrie, et, un autre jour :

Ce soir un soleil fichu gît au haut du coteau,
Gît sur le flanc, dans les genêts, sur son manteau,
Un soleil blanc comme un crachat d'estaminet,
Sur une litière de jaunes genêts,
De jaunes genêts d'automne.
Et les cors lui sonnent!
Qu'il revienne...

Vieille maîtresse, ou jeune après tout, la mort le suivait de ville en ville et de café en café. Elle était dans son encre, sur son papier, dans ses poches. Il la trouvait dans les restaurants à un franc, pain, vin, café compris, dans les boutiques allemandes, dans le regard des chambellans de la cour hohenzollernienne, à Tarbes, à Wiesbaden, à Coblence, à Hambourg, en Alsace, à Londres. Elle est tour à tour professeur, douanier, clergyman. Laforgue l'appelle Ennui, et plus souvent Lune, cette lune qui a occupé tant de place dans ses œuvres, cette lune hallucinante, toute blanche de menaces, toute rouge de carnages, cette Lune, c'est la Mort. Que de fois la voit-on revenir dans *Hamlet ou les suites de la piété filiale*, que pouvait seul écrire un Enfant d'Édouard de la poésie.

Cette présence, personne pourtant ne l'aperçut, ni le docteur Robin, ni Gustave Kahn, ni Bourget, ni Moréas, ni Paul Adam, ni Tailhade, ni Dumur. Ils ne l'aperçurent que le jour de l'enterrement du pauvre Laforgue, qui fut triste, désespéré, comme la plus triste de ses complaintes,

Laforgue vient de *Lutèce*, revue fantaisiste pour fantaisistes, appelée autrefois *Nouvelle Rive Gauche*, et que dirigea le fantaisiste Léo Trézenik. L'enfant des tropiques, seule gloire que connut, entre Théophile Gautier et le maréchal Foch, la ville de Tarbes, devait être une des révélations de cette revue, qui enregistra les débuts d'Henri de Régnier et de Rachilde.

Il étonnait les jeunes poètes de ce cénacle par une érudition tout venant, assez contestable et confuse, mais énorme, une habileté à jouer du poncif philosophique, et le sens inné de la poésie, le goût de ce qui est poétique. A-t-on raison de se demander parfois ce qu'est la poésie à propos de Laforgue? Je le crois. Mais cela nous amène à constater qu'il n'y a pas de bonnes définitions de la poésie. La poésie, comme si elle avait l'esprit de contradiction et qu'elle fût faite de malice, naît de l'impuissance des définitions, et je préfère encore, au pompier qui, se croyant moderne, hasarde : « Il y a plus de poésie dans une centrale électrique que dans l'œuvre de Lamartine », M. Prud'homme, qui s'en tient à la formule de tout repos : « La poésie provient d'un ensemble de qualités poétiques. »

Les poètes, comme les peintres, s'amusent des traités que

l'on empile à propos de leur métier. Ils ne croient guère aux formules, sachant que l'on peut à la rigueur expliquer la liberté ou mettre des étiquettes sous les principes, mais qu'on se fait sauter les veines à vouloir composer des théorèmes et des lois artistiques ou poétiques.

Ainsi Laforgue, créateur d'une poésie véritablement à part et qui portait son art poétique en lui, un art qu'il eût certainement écrit un jour, semble dans une certaine mesure avoir écrit pour irriter les critiques. Pour eux, il a toujours l'air de se moquer du monde et d'annoncer, par le goût de l'apostrophe, quelque Aristide Bruant. En réalité, ce Laforgue fut un poète touchant et charmant, un poète vrai, au sens où il entendait ce qualificatif qui ne veut rien dire du tout, à moins qu'il ne soit appliqué aux choses qui ne sont dangereuses que vraies. « Et, saisissant d'une main Hamlet à la gorge, de l'autre il lui planta au cœur un poignard vrai. » Cela fait songer aux enfants, aux provinciaux qui disent : c'est un vrai éléphant, un vrai Dufayel, etc.

Malgré son âge d'étudiant en médecine un peu paresseux, Laforgue avait maint souvenir à étaler devant les dandies sédentaires de *Lutèce*. Il avait voyagé, décrivant une courbe assez singulière et que ne recommença que l'actuel Supervielle. Il avait lu tout ce qui passait sous ses yeux, les affiches, les prospectus, Erasme, Kant, Watriquet-Brassenel de Couvin, chez lequel il put déceler les premiers filons laforguiens, Calvin, Noël du Fail... Il avait fait d'excellents repas dans les bibliothèques, et il sut déballer ces marchandises diverses, mettre en valeur ce chargement de marchand de tapis littéraire, d'une voix qui annonçait l'homme chargé d'expérience, le bohème qui avait su « profiter » de ses courses inutiles, le voyageur qui n'avait vu que ce qu'il fallait voir. Laforgue est un de ceux qui ont le mieux parlé de l'Allemagne. Il fait, à un endroit de ses notes si peu connues, cette réflexion qu'on éprouve une indéfinissable stupeur à se promener dans les rues d'une ville allemande. On ne les comprend pas. On se demande ce qu'elles ont de nouveau, de barbare, de contraire aux bonnes mœurs, et ce n'est qu'après trois ou quatre jours qu'on s'aperçoit qu'elles manquent simplement de persiennes...

Ce révolutionnaire de *Lutèce* avait du reporter. On pourrait

le classer parmi les journalistes de la poésie. Il aurait assez bien réussi ce billet quotidien, en vers libres, dont rêvait Mallarmé. *Spleen des nuits de juillet, Solo de Lune, Cigarettes, Pubertés difficiles, l'Automne monotone, Petites Misères d'octobre, l'Hiver qui vient* sont des articles.

Il y a chez Laforgue une préoccupation de rendre compte qui devait le conduire à examiner de plus près le vers et à esquisser un système assez voisin de celui de Gustave Kahn. Il rêvait d'affranchir le vers-esclave, le vers prolétaire au service des marchands de pensée, et d'en faire un instrument de connaissance, une camera, de façon à pouvoir offrir au lecteur la sensation même, la photographie du sujet choisi : lune, dimanches ou ports. Ces recherches évoquent celles des musiciens et des peintres. Plus d'un, tracassé par la sensation pure, a passé des nuits blanches. De la sensation pure, aussi inconcevable qu'un état de conscience inconscient, on procédait aux essais de poésie-contact. Mais contact avec quoi? Il faut beaucoup de ressources, un haut degré d'acuité et un accent personnel d'excellente qualité pour entrer en contact poétique avec une rue, un vaisseau, une femme inconnue. Les sensations pures du percepteur, du primaire ou du parlementaire n'ont pas le moindre intérêt. C'est dans la mesure où le poète est doué d'un bon œil que les paysages, les plantes, les enlacements ou les catastrophes nous intéressent. Bref, la poésie-contact finit dans un contact avec soi-même. On est poète ou on ne l'est pas, disent les censeurs d'une petite voix agaçante, alors qu'ils devraient savoir par expérience qu'il y en a toujours au moins deux par lycée. Honte au censeur du lycée de Tarbes, qui n'a pas su flairer en Laforgue l'homme qui allait remettre en question l'instrument des Racine, des Chénier et des Musset, un poète à qui ses contemporains devaient prêter du génie et qui, dès cette époque, où il était tenu de s'y prendre de bonne heure afin de mourir jeune, se préparait à « formuler la vérité en vers ».

C'est le côté touchant de Laforgue. Ce révolutionnaire de café, cet incendiaire des Hydropathes qui, d'ailleurs, fut un causeur charmant, se borna en fin de compte à se passer de strophes, à mêler les rythmes, et à procéder à des abréviations qu'employaient déjà les fabricants de chansons pour

Offenbach : *Le p'tit ch'val, J'peux pas descend' nettoyer c't'escalier-là*, etc..., conséquences inévitables de la recherche des sensations pures, impressionnisme verbal qui arrive à être d'une inexactitude absolue. Sans vouloir nommer de confrères, qu'il me soit permis de dire ici que certains romans populistes actuels, ou canailles, ou plus simplement encore « barrière » sont faussés du premier au dernier mot, et notamment en ce qui concerne le parler et la silhouette des personnages, l'âme des quartiers, l'odeur du « milieu ». Ainsi, tout ce que Laforgue a voulu saisir sur le vif se ressent précisément de ce vif. Ce n'est plus que du déchet de poésie, du sous-produit, de la limaille. Les poètes lourds et les critiques officiels l'ont aussitôt accusé de manquer de métier, et ils avaient à moitié raison. Il y a peu de métier, peu d'inspiration dans certaines visions-films ou « pochades », de coloris assez facile, que le poète trop doué s'amusait à tourner ou à brosser en flânant dans Paris. Ce ne sont pas ces petites pièces décousues, ces notes pour un ballet humoristique, ou cette sorte de mélancolie tremblotée autour d'un spectacle quelconque, que je considère comme du vrai Laforgue.

Assez esclave de la circonstance et sachant pourtant la dominer, en tirer parti, comme les femmes, Laforgue entamait le travail poétique, l'application de l'écrivain, par des confidences de brasserie. Il apparaît dans l'histoire littéraire à un carrefour où il faut aller vite, pédaler, éviter les premiers camions de la science et de la démocratie intellectuelle. Il rimait sans discipline à un moment où l'on adorait les mélanges de genres, les mystifications et les blagues. On trouve dans son Hamlet des passages comme celui-ci : « Quand on finit par une folie, c'est qu'on a commencé par le cabotinage. — Et ta sœur? » Il aimait à rappeler et parfois à inventer de ces plaisanteries qui ont encore cours à Bar-sur-Aube, chez les anciens de caserne, ou le dimanche, à Paris, dans quelque dîner de vétérinaires raffinés : « Tu t'en vas et tu nous quittes, tu nous quittes et tu t'en vas. » Mauvais Laforgue aussi, cette maladie des adverbes empêtrés qu'on n'a pas invités et qui vous apparaissent dans une phrase comme des chandails dans une réunion d'habits : « On entend dans la nuit toute spectralement claire l'aboi si surhumainement

seul d'un chien de ferme à la lune... » Ce Laforgue-rapin, qui traduisait le cafard particulier des cafés en vers d'après-lycée, ces premiers vers à moustache, qui donnent aux locataires des garnis de la rue des Écoles l'illusion de mater les femmes et de tenir un quartier de Paris, ce Laforgue nonchalant qui écrivait comme on parle, avec un mélange de tendresse et de prétention, avec un parti pris d'humour genre Chat-Noir, demeure sans grande influence.

Mais il y a aussi en lui du grand poète, et on ne le dit pas assez. Pourquoi ne pas rapprocher ses vers libres de ceux de La Fontaine? On en pourrait constituer une anthologie. Car il en est d'excellents, d'inimitables, et qui sont, à la réflexion, moins libres qu'on ne croit : ils révèlent chez l'écrivain un sérieux examen des mots, un doigté sûr, une palette bien fournie. *Les Fleurs de Bonne Volonté* sont un étonnant recueil de dislocations, de jongleries, de dissonances et de désarticulations au service d'une inspiration vraie. Ses *Moralités* sont déjà en halo ce qui sera frappé chez Rimbaud, fredonné chez Apollinaire. Un jeune faune gambade dans ce parterre de hiatus soignés et de calembours charmants. Le style est d'une diablerie où se dissimule l'émotion si particulière de l'homme qui rêvait d'exprimer la vanité des choses, et qui souvent l'exprime avec une aisance d'équilibriste. Alors, Laforgue est un Heine-Pierrot-Ariel qui sait travailler sans filet dans un cirque vide, sauter du murmure dans le tumulte en passant par l'éclat de rire et les larmes, et finir sur une pointe dans une fantaisie lunaire.

Laforgue est le clown de Banville, qui assure la transition entre le tandem Lautréamont-Corbière et les précieux du xxe siècle, au nombre desquels il faut ranger Jules Renard, Toulet, puis Apollinaire, sans oublier la prose giralducienne, où l'on aperçoit des manières qu'avaient dessinées *les Mélanges posthumes*.

Une partie de son héritage est même allée à Verhaeren, qui y a trouvé un permis d'audace pour ses « par à travers » et ses poèmes qui ont l'air d'avoir souffert d'une mise en page boiteuse; une autre est allée aux collégiens pour qui Laforgue est une nourriture essentielle, le poète que l'on dissimule

derrière le Quicherat, non pas parce qu'il pourrait être pernicieux, mais parce que les professeurs ne s'en occupent pas, qu'ils ont l'air de l'ignorer, et que Jules Laforgue est pour de jeunes âmes le type même du poète qui évoque les cafés, les soupirs et les suicides des jeunes hommes :

Les morts,
C'est discret :
Ça dort
Bien au frais...

LÉON-PAUL FARGUE

LETTRES
DU MARÉCHAL KOUTOUZOFF
A SES FILLES

L'homme qui le premier vainquit Napoléon, celui qui, en lui portant le coup mortel, rendit possibles Wellington et Blucher, est à peu près inconnu en France. La légende a effacé l'histoire; il reste acquis que c'est l'hiver russe, à lui seul, qui anéantit la Grande Armée : 1812 ne rappelait aux grognards que les morsures du froid et les glaçons de la Bérésina, et tandis que Thiers rapetissait devant son héros le généralissime moscovite et en faisait un fantoche sénile, Victor Hugo reprenait et fixait définitivement le thème épique et national : « Il neigeait... On était vaincu par sa conquête. »

Or Michel Larvonovitsch Galénitcheff Koutouzoff fut en réalité une personnalité très curieuse, et si la victoire vint à lui, c'est qu'il se l'était ménagée par l'expérience de toute sa vie.

Il était né en 1745 d'une vieille famille noble peut-être originaire de Prusse, et qui, dès le temps d'Alexandre Newsky, donna aux tsars des généraux, recevant en échange titres et fiefs. Son père, un des hommes les plus instruits de son temps, avait commencé à servir sous Pierre le Grand. Michel fut un enfant intelligent, vif et emporté, aimant dormir longtemps et étudier peu. Mais dès l'adolescence ses qualités s'affirment : à Strasbourg, où il fait une partie de ses études, il acquiert, comme alors tous les Européens cultivés, l'usage du français et le goût des belles-lettres. La future impératrice Catherine le distingue, et le fait nommer par son époux Pierre III, en 1762, aide de camp de son oncle, le prince de Holstein-Beck, gouverneur de Reval.

En 1772, son caractère bouillant et frondeur lui vaut l'inimitié de son chef, le général Roumianzoff, et il est envoyé en Crimée, et c'est alors, par l'heureux hasard de cette disgrâce, que sa destinée se décide et que l'occasion lui est donnée de faire son éducation de grand

chef. Sa personnalité se fixe; il surmonte ses défauts; il s'impose une amabilité extrême, une douceur affable; il adopte pour maxime favorite les deux phrases qu'il sait si bien mettre en pratique comme général et comme diplomate : « Trop de prudence vaut mieux que trop de franchise », et : « Ne nous laissons jamais tromper ». Les guerres que la Russie mène alors contre l'Empire turc en décadence et par lesquelles elle consolide et étend ses frontières méridionales, guerres où entraient en jeu les accès d'indépendance des populations vassales des sultans, les révoltes des chrétiens asservis, les trahisons des pachas corrompus, lui montrent que le rôle d'un chef n'est pas seulement d'être un technicien et un stratège, mais un psychologue et un politique. Il sait aussi être un soldat ardent, comme le prouvent ses deux terribles blessures à la tête, reçues à dix ans d'intervalle, la première en Crimée, la deuxième en « Nouvelle Russie ».

L'impératrice Catherine continue à le protéger; elle l'envoie, après sa première blessure, à Berlin, où il étudie l'organisation de l'armée prussienne alors dans tout l'éclat de ses victoires. Le célèbre Potemkine le fait nommer, en 1789, général-major; il lui fait prendre part au fameux voyage de Tauride. Puis il sert sous les ordres de Souvoroff. En 1792, l'impératrice rend hommage à ses dons de diplomate en l'envoyant à Constantinople négocier les préliminaires de la paix de Jassy. Son ambassade fastueuse éblouit les Turcs.

Il n'avait eu jusqu'alors comme adversaires que des Polonais, à ses débuts dans l'armée, et des Turcs. C'est en 1805 seulement qu'il trouva pour la première fois devant lui des Français, la Grande Armée à ses débuts et Napoléon dans tout son génie. A ces troupes étonnantes grisées par des succès faciles sur les Autrichiens, il se révèle ennemi coriace et rude jouteur. De durs combats en retraite le menèrent jusqu'en Moravie, et ce fut Austerlitz. Il avait vu, seul peut-être des Alliés, l'importance du plateau de Pratzen, le centre des positions austro-russes, qu'il voulait couvrir de redoutes, comme il devait faire, sept ans plus tard, de son front à Borodino. Et ce ne fut que sur l'ordre formel de son souverain qu'il dégarnit ce qu'il savait être la clef de la bataille. Aussi dans les courtes années qu'il devait lui rester à vivre, et notamment à Krasnoï, sept ans plus tard, lorsqu'on lui apporta une aigle où brillait en lettres d'or le nom d'Austerlitz, il se défendit âprement d'avoir eu quelques responsabilités dans le désastre.

Il ne devait revoir les Français qu'en 1812. A partir de 1807, et en 1811, l'Empereur le charge d'en finir avec la guerre turque qui traînait depuis 1806 : Koutouzoff s'acquitta de cette mission avec une sûreté remarquable, sachant allier la ruse et la force; il se procura par corruption le plan des opérations ennemies, il attira par des feintes les Turcs sur la rive gauche du Danube, il les écrasa, enlevant le camp du grand vizir et faisant un énorme butin : il ruinait ainsi les espérances que Napoléon avait mises dans le sultan Sélim; la paix qu'il négocia à Bucarest, au milieu des fêtes, allait libérer les forces du front de Moldavie, et permettre au tsar Alexandre de grouper toutes ses

ressources, en prévision du conflit imminent avec son ancien allié de Tilsitt.

Sa gloire était telle, déjà, qu'un vœu unanime le porta au commandement suprême, dès que Napoléon passa le Niémen et s'enfonça en Russie. Il avait été d'abord chargé de la défense du nord et de Saint-Pétersbourg; mais le 17 juillet la noblesse le choisit comme son chef, et le 7 août il est désigné au tsar comme le généralissime nécessaire. Le 11, après une longue prière à la cathédrale de Kazan, il quitte Pétersbourg pour l'armée. Il fait front à Borodino, l'effroyable bataille de 300 000 hommes qui éprouve durement l'armée française; puis il continue la retraite, mais en exaltant le moral de ses soldats : « On sentait que tout en reculant, on marchait contre les Français. » « J'obligerai les maudits Français à manger du cheval comme les Turcs l'ont fait l'an dernier. » Ou bien, plus tard : « Où couchera le Fils de Dieu ? » La lettre du 29 octobre est un écho atténué de ces propos. Il fait incendier Moscou, mais répand chez les moujiks fanatisés et armés par ses soins le bruit que ces impies ont brûlé la ville sainte et profané ses sanctuaires. Toujours rusant, nouveau Potemkine, il trompe Lauriston, l'envoyé de Napoléon, sur ses forces et ses ressources, lui découvrant le soir des feux de bivouacs innombrables, des troupiers à l'infini chantant et banquetant. Puis, dissimulant sa marche, il attire les cavaliers de Murat contre un plastron fuyant de cosaques, si bien que pendant neuf jours, l'Empereur ignore où son ennemi s'est retiré. Mais il sait barrer le chemin de l'Ukraine aux vastes ressources et après Malo-Yaroslawez (22-24 octobre 1812) il oblige les Français à reprendre, au début de l'hiver et démunis de tout, la zone ravagée qu'ils avaient déjà parcourue; dès lors, en coiffant pour ainsi dire leurs forces en retraite, il leur assène des coups de plus en plus rudes.

Le 30 décembre, les débris de la Grande Armée repassèrent le Niémen. Koutouzoff, couvert de gloire, put proclamer la libération de la patrie. Mais il allait s'affaiblissant. Il ne put voir le triomphe final des alliés. Le 26 mars 1813, il avait présenté au tsar les clefs de la forteresse de Thorn; ce devait être l'un de ses derniers trophées. Le roi de Prusse le confia aux soins de son médecin, le célèbre Hufeland, mais Koutouzoff, vieux Russe, ne croyait pas à la médecine, et refusa tous soins. Il voulut passer ses derniers moments en prières; il s'éteignit le 26 avril 1813 à soixante-sept ans. Son cercueil fut traîné par le peuple pendant plus de mille kilomètres : il reposait, jusqu'à la dernière révolution, entouré de trophées, à la cathédrale de Kazan.

Les lettres que l'on va lire ont été écrites à partir de 1810, c'est-à-dire à l'apogée de sa carrière. Elles sont écrites à ses deux filles Katinka et Lisanka. La première, Katinka, avait épousé le général prince Koudacheff, qui servait sous les ordres de Koutouzoff. Elle avait une petite fille, Katinka, à qui le maréchal pensait souvent et qui est nommée dans la lettre du 10 novembre 1812, et dans celle du

27 février 1813, lorsque le tsar la fait à neuf ans demoiselle d'honneur. La petite Katinka ne devait pas se marier; elle vécut au Palais auprès de cinq impératrices, jusqu'à sa mort, survenue en 1890. L'autre fille du Maréchal, Lisanka, avait épousé en premières noces le comte Tiesenhausen, qui fut tué à Austerlitz. Elle s'était remariée avec le général Hitroff qui devint plus tard ministre à Florence.

Ces lettres qui étaient écrites en russe ont été traduites par mes soins; les dates sont établies d'après le calendrier Julien. Cette correspondance était conservée par la comtesse Tiesenhausen, ma grand' tante, qui me l'a léguée.

DUCHESSE DE MONTELFI-STOLYPINE

27 février 1810, Kieff.

Lisanka, mon amie, et les enfants, bonjour.

J'ai reçu une nouvelle qui peut-être m'amènera dans le voisinage de la Crimée, non loin de toi. L'Empereur m'écrit qu'il voudrait me donner le commandement de l'Armée en Turquie[1]. Je te promets que cela ne me réjouit pas, j'en suis au contraire contrarié. Le ministre me prépare depuis quelque temps à cette idée. N'en parle à personne. Peut-être cette nouvelle ne se réalisera-t-elle pas. C'est pénible, à mon âge, d'être obligé de quitter toujours ceux que j'aime, d'abandonner le confort et de ne rester jamais chez moi!

Mais tu vas prier pour moi et tes prières me consoleront et me soutiendront; que Dieu te bénisse!

Ton fidèle ami, M. K.

13 mars 1810, Vilna[2].

Lisanka, que Dieu te garde!

Cette nuit j'ai reçu l'ordre de l'Empereur d'aller en Moldavie pour prendre le commandement.

Écrivez-moi, mes enfants, en Valachie. Ces transports me coûtent très cher. Voici trois fois qu'on me remet 10 000 roubles, mais avec 10 000 roubles on ne peut pas partir.

Je regrette de quitter Vilna, j'y suis très agréablement installé. Je t'enverrai ma première lettre de Jassy.

1. La Russie était en guerre avec la Turquie depuis 1806, soutenant les mouvements nationaux en Roumanie et en Serbie (voir la lettre du 27 mars 1810).

2. Siège du gouvernement de Koutouzoff en Lithuanie.

27 mars 1810, Jassy.

Me voilà arrivé ici. Je suis entré dans cette ville hier soir et demain je partirai pour Bucarest où se tiendra mon quartier général.

Chaque peuple aime le changement, espérant y gagner quelque chose, mais ici c'est un vrai délire! La jubilation de me voir est indescriptible. Les boyards sont venus à ma rencontre avec, devant eux, une madame Smarodki, une sorte d'exaltée qui voulait me sortir de la voiture.

10 avril 1810, Bucarest.

Lisanka et les enfants, bonjour.

Me voilà à Bucarest au milieu des Valaques. J'ai énormément de préoccupations, mais je veux te dire ce qu'est Bucarest : c'est une ville si grande, qu'elle est plus grande que toutes les villes russes, excepté les capitales. Partout des foules animées, quelques dames ayant des habitudes et la culture mondaine, et beaucoup d'autres aussi! Certaines sont jolies, quelques-unes assez amusantes; quelques dames russes prétentieuses et quantité de Grecs. Et tout ce monde est passionné pour la danse.

Peux-tu faire un petit effort et arriver jusqu'ici? J'aimerais tant te voir. Mais si ce voyage toujours à travers les champs doit t'ennuyer, je me priverais du plaisir de te recevoir. Ah! combien je te préparerais de cadeaux pour te faire plaisir. As-tu passé par Sébastopol et y as-tu remarqué les ruines de l'ancienne Chersonèse[1]? Il y a de cela quarante ans elles étaient encore très belles. Puisque le Ciel a bien voulu nous créer toi et moi fort ressemblants, tu dois, comme moi, aimer les antiquités. Visite, en approchant du port, les grottes dans les rochers : ce sont les anciennes catacombes, et elles sont très remarquables.

Adieu, ma chère enfant. De tout mon cœur, je t'embrasse et Dieu seul sait tout ce que je vais préparer pour te recevoir.

J'ai trouvé le moyen de faire venir une troupe italienne de pantomime qui commencera à jouer ces jours-ci. La petite Katinka que j'adore m'aime-t-elle un peu?

Ton fidèle ami, M. K.

1. Héraclée de Chersonèse, colonie de Mégare.

Bucarest, 19 janvier 1811.

Lisanka, mon amie, et les enfants, bonjour.

Tu ne peux pas te représenter à quel point je m'ennuie d'être toujours séparé de ceux que j'aime! Vous seuls m'attachez à la vie. Plus j'avance sur la route, plus je sens que la gloire n'est qu'une fumée. J'ai toujours été philosophe et je le deviens de plus en plus. On dit que chaque âge a ses passions; la mienne consiste en un ardent amour pour les miens. Quant à l'essaim de jolies femmes dont je m'entoure, ce n'est qu'un amusement, un caprice, qui ne compte pas. Je me trouve drôle moi-même, quand je pense aux honneurs qu'on me rend, au pouvoir qu'on me donne. Je pense aussi à Katinka, qui me compare à Agamemnon — et je me demande si Agamemnon était heureux —. Tu vois qu'aujourd'hui ma conversation avec toi n'est pas gaie. Je suis dans ces tristes dispositions parce que je ne vous ai pas vus voilà huit mois!

En me racontant l'histoire de la pauvre Charovsky vous avez mis la désolation dans mon cœur. Quels sont les parents qui peuvent tomber dans l'erreur assez profonde pour maudire leurs enfants? Notre-Seigneur, qui est la miséricorde même, refuse un désir aussi criminel. La malédiction tombe non sur les enfants, mais sur la mère dénaturée. La nature n'a pas créé les parents pour qu'ils soient les bourreaux de leurs enfants, et Dieu n'accepte que leurs bénédictions. C'est le seul pouvoir qu'il a donné aux parents sur leurs enfants. Par l'éducation qu'ils donnent aux enfants, ils répondent de leurs vices. Si l'enfant a commis un crime, les parents doivent l'assister comme ses anges gardiens et le bénir et verser des larmes sur lui, même s'il les renie, et prier Dieu pour celui qu'il a mis au monde. Voilà que ta lettre a provoqué ce long sermon. Lisanka, reçois mes bénédictions pour toi et les enfants.

Ton ami dévoué,

M. K.

Bucarest.

Lisanka, ma chère, et les enfants, bonjour.

Je ne m'amuse pas beaucoup ici, ayant beaucoup de préoccupations. L'esprit est toujours tendu et j'évite même de voir beaucoup de monde pour ne pas faire de maladresses.

Pour me distraire j'ai fait venir une troupe de pantomime italienne. Je suis enchanté des honneurs que m'a témoigné l'Empereur[1], et cela m'a un peu distrait. Dis à la princesse Galitzine que je baise ses pieds, puisqu'à mon départ elle m'a embrassé la main. Que Dieu te bénisse avec tes enfants!

Ton fidèle ami, M. K.

Bucarest.

Lisanka, me voilà de nouveau à Bucarest, ce qui est pour moi plus commode que le quartier général de Jassy. Je veux ici me distraire un peu et j'ai été hier au théâtre polonais. Madame Benningsen le trouve affreux et la comtesse Manteuffel le trouve superbe, surtout *Don Juan*. Les dames ici sont très aimables, cultivées, mais rarement jolies. J'ai pris beaucoup de prisonniers[2], et parmi eux un pacha à trois queues, Isaban Oglou; il a quatre-vingt-cinq ans, mais il est si beau et élégant qu'il va tourner la tête au Tout-Pétersbourg.

Que Dieu te bénisse. M. K.

4 octobre 1812.
Entre Moscou et Kalouga[3].

Lisanka, ma fille bien-aimée, que Dieu veille sur toi!

Je t'ai envoyé un courrier qui n'a pas pu t'arriver à cause de la peste. Ne sois pas mélancolique et ne perds pas espoir en Dieu. Ne doute pas de mon retour. Je me porte bien, et je me trouve en face de Napoléon. Depuis plusieurs jours nous n'avons pas de batailles sérieuses; mais tous les jours nous faisons beaucoup de prisonniers.

Toutes les trois semaines je t'enverrai un courrier.

Parle-moi de ta santé; c'est ce qui m'intéresse le plus au monde. Que Dieu te bénisse! M. K.

1. Koutouzoff avait été nommé prince.

2. Il s'agit sans doute de la victoire de Stobodzéi, où Koutouzoff écrasa le grand vizir qu'il avait attiré sur la rive gauche du Danube.

3. La rupture entre Napoléon et Alexandre est du 9 mai 1812. L'invasion de la Russie était déjà commencée quand le tsar, pour mettre fin aux dissentiments entre Barclay de Tolly et Bagration, appela au commandement suprême Koutouzoff. Cette lettre est postérieure à la bataille de Borodino (7 septembre) et au célèbre incendie de Moscou (16-17 septembre).

Campagne de 1812. 8 octobre.

Lisanka, mon amie, bonjour.

Voilà un siècle que je suis sans nouvelles de mes enfants. Me voilà entre Moscou et Riazan et je me tiens en face de Napoléon. Nous ne nous voyons pas, et aucun de nous ne se décide à entreprendre quelque chose de sérieux, bien que je le dérange souvent avec de grands avantages pour moi, lui faisant tous les jours 300 à 400 prisonniers. Koudatcheff les attaque aussi, et il le fait bien[1]. Embrasse Hitroff[2] de ma part; sa fragile santé m'inquiète, mais puisque tu l'aimes, tu as bien fait de te remarier.

Ton fidèle ami,

M. K.

Sans date.

Je me dépêche de t'envoyer mon courrier. Je te dirai que Napoléon, fatigué par les grandes et les petites batailles et privé de provisions, a quitté Moscou. Il se sauve sur la route de Smolensk. Je suis déjà près de Viazma[3]. Nous le fatiguons par des attaques continuelles. Il a encore perdu 72 canons et je me demande s'il pourra s'arrêter à Smolensk. J'aurais pu être fier, car je suis le premier général devant lequel le fier Napoléon fuit, mais comme Dieu punit les vaniteux, je vais éviter de commettre ce péché. C'est de tout cœur que je t'embrasse.

Ton ami,

M. K.

Sans date.

Katinka et Lisanka, bonjour, mes filles aimées. Aujourd'hui Dieu nous a donné une victoire et Koudatcheff vous la décrit. Ton mari, Katinka, s'est distingué; il a dévalisé toute l'armée française, comme tu le verras d'après les cadeaux du butin. Envoie cette même lettre à ta sœur. Ma très chère Lisanka, je fais partir le courrier en hâte, parce que je me prépare au combat sous la « Tchernichka ». Cette bataille doit être absolument gagnée, mais les approches du camp sont

1. Le prince Koudacheff était le gendre de Koutouzoff.
2. Hitroff qui devait être ministre de Russie à Florence.
3. Début de novembre 1812.

extrêmement difficiles et je crains que votre humble serviteur n'assiste à un mauvais succès! Je vous bénis.

Ton fidèle M. K.

29 octobre. Elma.

Ma chère Lisanka et les enfants, bonjour.

Je t'écris avec la main de Koudatcheff, parce que mes yeux sont très fatigués. Ne crois pas qu'ils me font mal; pas le moins du monde; seulement ils sont fatigués de lire et d'écrire à l'occasion des nouvelles victoires obtenues. Voici Bonaparte, ce fier conquérant, cet Achille moderne, ce fléau de Dieu, qui se sauve devant moi déjà depuis trois cents kilomètres, comme un enfant poursuivi par un maître d'école! L'ennemi perd énormément de monde. On dit que les hommes et même les généraux mangent les chevaux crevés. Quelques-uns de mes généraux assurent avoir vu deux de ces malheureux qui rôtissaient des parties du corps d'un camarade pour le manger. Devant de pareils spectacles, l'homme, oubliant qu'il est général et grand seigneur, se sent frissonner d'horreur! Est-ce vraiment mon triste sort de forcer le Grand Vizir de se nourrir de viande de cheval et Napoléon de choses encore plus horribles? J'ai souvent pleuré sur le sort des Turcs, mais j'avoue ne pas encore avoir versé une seule larme sur les Français, qui, eux, sont venus chez nous dans le but de nous faire souffrir et de nous écraser. Je te dirai en quelques mots, ma chère fille, que depuis notre victoire du six[1] et jusqu'à ce soir, l'ennemi a perdu une grande quantité d'hommes et cent soixante canons, sans compter ceux qu'il a laissés à Moscou. Depuis quelque temps les prisonniers demandent avec insistance à entrer à notre service, et hier encore quatorze officiers de la garde italienne suppliaient avec de grands cris d'être reçus, assurant que le plus grand bonheur pour eux serait d'être admis dans l'armée russe et de porter notre uniforme. Hier Platoff a encore défait une grande quantité d'ennemis et a en plus ramené au moins 3 000 prisonniers et

1. Bataille de Malo-Yaroslawetz qui barra à Napoléon la route du Sud (24 octobre 1812).

parmi eux le général Sansoglio, chef de l'état-major de Berthier. Le vice-roi s'est sauvé, seulement parce que, étant misérablement vêtu, il n'a pas été reconnu.

Reçois la bénédiction de ton fidèle ami, M. K.

10 novembre.

Lisanka, ma chère, et les enfants, bonjour. Voici déjà le soir qui arrive et je n'ai pas encore trouvé un moment pour t'écrire! Oh, Dieu! que de bénédictions! Il m'en envoie tous les jours : Viazma, Smolensk, Vitebsk, Orchaet, on peut déjà dire Mohileff, tout est libéré. L'ennemi se sauve à toutes jambes. Le 5 et le 6 nous avons eu deux brillantes victoires[1]. Le 5, Napoléon assistait en personne. Ces deux journées nous ont donné plus de 20 000 prisonniers et, j'ai presque honte de le dire, plus de deux cents canons, et ceci est aussi vrai que je t'aime. Plusieurs superbes drapeaux avec des aigles, huit généraux en cinq jours; quantité de voitures impériales, de cochers, de palefreniers en livrées de l'Empereur. Les malédictions de l'armée contre cet homme naguère si grand, et maintenant si impuissant, sont terribles. On m'assure même que l'ennemi, en le maudissant, m'est reconnaissant d'avoir pu mettre à la raison un tel monstre. Ceci m'a été raconté à table par mes généraux et Kouchadeff est témoin que ce n'est pas une simple vantardise de ma part. En vérité je passe par des moments superbes, mais, malgré cela, on ne me voit plus souvent gai, quoique je sois reconnaissant du bonheur qui m'a toujours accompagné. C'est difficile en même temps de se réjouir et d'éprouver de si grandes émotions. Il y a de cela quelques jours j'ai vu en rêve Bonaparte et j'ai fait alors certaines réflexions. J'ai inscrit pour toi ce rêve.

Je me voyais couché sur le dos en grand uniforme avec toutes mes décorations, sur mon lit, bien tranquillement, dans une demi-obscurité, et j'écoutais des chœurs d'anges très doux et ravissants qui me berçaient agréablement. Petit à petit d'autres bruits se firent entendre, martelés par les tambours et les pas de troupes sur la terre gelée. A ce moment j'aperçus au pied de mon lit Napoléon, sans chapeau, l'air très fatigué.

1. Passage de la Bérésina (26-29 novembre).

Ses lèvres remuaient, mais aucune parole n'en sortait. Et moi j'étais là prostré, sans bouger. Alors Napoléon me tourna le dos et s'en alla bien lentement en se courbant toujours plus et plus, et devenu tout petit il disparut. Pendant ce temps tous les bruits s'apaisèrent et j'entendis comme des vagues qui se retirent sur la plage en entraînant des galets[1]. A mesure que Napoléon s'éloignait de mon lit, ma chambre s'allongeait, se transformant en corridor et finalement en télescope. Alors je remarquais que le grand-duc héritier arrivait vers moi à grands pas et je sentis une grande honte d'être ainsi couché. Je voulais me lever, mais mon corps était devenu lourd comme du plomb; je souffrais des vains efforts que je faisais pour bouger et j'éprouvais une grande gêne. A ce moment la petite Katinka s'approcha de moi en pleurant tout haut et posa sur ma figure une gerbe de fleurs humides et fraîches, et moi, ému par le désespoir de cette enfant qui m'est si chère, je fis un grand effort et je me réveillai... J'étais en larmes avec l'oreiller sur la figure et une sensation si lourde dans la poitrine. Ce qui m'a le plus impressionné, c'est que ce cauchemar m'oppressait encore tout éveillé, et je me sentais si triste, si triste à mourir. Tu vois, ma chère fille, qu'un homme même entouré de gloire, d'honneurs et habitué depuis de longues années aux batailles ne peut pas s'empêcher de ressentir de l'angoisse, en voyant le malheur d'autres hommes, même des ennemis. Ne raconte mon rêve à personne excepté à Katinka Koudacheff, mais pense à lui et écris-moi ce que tu crois qu'il peut présager. Ce n'était pas un simple rêve[2].

Embrasse bien ton mari pour moi, puisque je pense que tu as gardé la bonne habitude de l'embrasser. Que Dieu te bénisse!

Ton ami fidèle, M. K.

Novembre 1812.

Ne vous fâchez pas, mes chères amies, de ne pas recevoir souvent des lettres de votre papa. La raison pourrait paraître de la vantardise, mais vous savez que votre père déteste ce

1. Présage de Sainte-Hélène? Coïncidence curieuse à tout le moins.

2. Le Maréchal est mort la même année en Pologne, avant d'avoir pu rejoindre sa famille.

défaut. Malgré cela je dois vous dire que nous poursuivons et battons l'ennemi avec tant de succès, que j'ai à peine le temps de signer des ordres. Souvent mes yeux ont de la peine à rester ouverts. L'homme vieillit en menant une vie si fatigante et pleine de responsabilités. Encore dix journées pareilles et Bonaparte n'aura plus assez de jambes pour courir. Mes amies, faites votre bagage et préparez-vous à me rejoindre; à cette allure nous finirons pour nous trouver à Paris, tout peut arriver, croyez-moi. Je vous aime et vous bénis.

Ton fidèle ami, M. K.

16 décembre, Vilna.

Lisanka, ma chère amie, bonjour.

Je ne t'ai pas écrit depuis longtemps, ma chère enfant. Ces derniers jours, en approchant de Vilna, ont été très actifs, parce que nous approchons de la fin. Me voilà de nouveau à Vilna, dans la même chambre, les mêmes meubles. Les anciens domestiques m'y ont reçu. Est-ce possible après de si grands événements? Il est vrai qu'après tant d'émotions j'ai mis du temps à m'endormir.

L'ennemi a libéré toutes les frontières. Il faut remarquer que Charles XII est entré en Russie avec une armée de 40 000 hommes et en est sorti avec 8 000. Tandis que Napoléon est arrivé chez nous avec 480 000 hommes et s'est sauvé avec 20 000, nous laissant 150 000 prisonniers et 850 canons. Et combien de tués sur les champs de bataille! Tu sais peut-être déjà que je suis nommé prince Smolensky, et que, le 12 décembre, l'Empereur m'a donné le Saint-Georges de 1re classe. Il a été très aimable pour moi et je suis aussi en très bons termes avec le Grand-Duc héritier. Il ne me reste qu'à souhaiter que tu quittes maintenant la Crimée. Je pense à toutes les privations que tu dois y supporter. Quand donc cesserons-nous de verser tout ce sang? Quand pourrai-je revenir auprès de vous tous, mes chères enfants? Je me tranquilliserai seulement quand je saurai que tu as quitté la Crimée, où règne la peste. Que je voudrais, oubliant toutes ces tueries, me retrouver au milieu des miens!

Je vous embrasse du plus profond de mon cœur. Ton ami,

M. K.

25 décembre, Vilna, 1812.

Lisanka, ma chère, et les enfants, bonjour.

Voilà Koudacheff devenu général et sur le point de revoir Katinka. En voilà un heureux! Nous nous sommes un peu calmés et même devenus un peu paresseux. Sur notre terre il ne reste plus un seul ennemi. Le reste des malheureux Français à moitié gelés a fui devant moi. J'ai reçu ta lettre dans laquelle tu me donnes tant de louanges, que je pourrais en avoir la tête tournée. Demain nous quittons Vilna pour nous rendre dans le duché de Varsovie où se trouvent déjà plusieurs de nos corps d'armée. Hier vingt mille Prussiens se sont séparés des Français[1]. La peste se calme-t-elle? Remercie ton mari de m'écrire tant de compliments sur toi. Cela me rend heureux. Que Dieu vous bénisse!

Ton ami, M. K.

10 janvier 1813, Lissa, Prusse.

Lisanka, mon amie, bonjour. Me voilà, chère enfant, en Prusse. Quand nous nous sommes quittés à Pétersbourg, je ne pensais pas revoir ce pays de si tôt. Depuis quelque temps l'Empereur est avec nous et me témoigne une grande bienveillance. Il tâche de calmer mes inquiétudes, en m'assurant que la peste en Crimée n'existe plus. Les Prussiens nous ont reçus comme des frères. Vingt mille se sont joints à nous. Ils ne veulent connaître qu'Alexandre et sont prêts à oublier leur roi. Tous les matins notre Empereur sort à cheval, et il faut voir alors comme les Prussiens courent l'admirer. Le courrier part et ma lettre ne sera pas longue.

Ton ami, M. K.

1er février, Plocz, sur la Vistule.

Lisanka, mon amie, bonjour. J'ai reçu ta lettre, ma chère enfant, et me réjouis de te savoir à Sébastopol où la peste ne règne pas; du moins l'Empereur me l'assure. Tu me pries de ne pas manger beaucoup d'huîtres. Elles ne me rendent pas malades parce que je n'en mange jamais. Voici quatre jours que Varsovie est pris par le général Miloradovitch. Les habitants désiraient recevoir notre armée. Les élégantes de

1. Défection du corps Yorck von Wartenburg.

l'endroit bavardent très gentiment, faisant des phrases dans ce genre : « Pensez combien nous sommes malheureuses! Vous nous forcez de vous aimer et de mépriser les Français! » Une autre dit : « Ah, pourquoi ne suis-je pas Russe! J'aurais partagé votre gloire. » Bonaparte, en traversant Varsovie, a dit au ministre comte Potocki : « Le 6 octobre j'étais encore le conquérant du monde et aujourd'hui je ne le suis plus. Combien peu il y a entre la gloire et le ridicule! » Mon Dieu, quand serai-je avec vous? ou du moins quand pourras-tu quitter la Crimée? Dis à ton mari que s'il éprouve de l'amitié pour moi, il ne trouvera pas un ingrat. Je t'embrasse de cœur. Que Dieu vous bénisse!

M. K.

Kalisch, 27 février 1813.

Lisanka et les enfants, bonjour.

Il y a de cela deux jours, l'Empereur m'a fait une surprise agréable en m'annonçant qu'il avait envoyé le chiffre à Katinka[1]. Je ne lui ai jamais dit combien j'aimais cette enfant, mais au quartier général on le sait. Ceci est arrivé à l'occasion du traité que j'ai conclu avec la Prusse[2] et qui nous donne une armée de 100 000 hommes. Katinka reçoit la récompense de cette acquisition. Il paraît que depuis quelques jours on cherchait à savoir si cela me ferait plaisir et l'âge exact de l'enfant[3]. Je me demande si cela fera plaisir à Katinka, que les honneurs laissent indifférente. Nous nous sommes arrêtés ici pour quelque temps. Nous allons nous reposer pendant que nos armées sont en Saxe et à Hambourg. Ainsi dans le courant de cette année nos soldats se sont transportés des bords de l'Oka sur les bords de l'Elbe. Le roi de Saxe a quitté sa capitale et ne sait où se rendre. Tous les peuples allemands sont de notre côté. Même les Saxons et les princes régnants de l'Allemagne ne sont pas capables d'empê-

1. En recevant le chiffre en diamants de l'Impératrice, les jeunes filles étaient nommées « demoiselles d'honneur » à la Cour.

2. La Prusse, jusqu'alors alliée de Napoléon, s'était déclarée neutre à Tauroggen, le 30 décembre 1812. Par le traité de Kalisch (28 février 1813), elle s'alliait à la Russie.

3. La nouvelle demoiselle d'honneur avait alors neuf ans.

cher cette réaction, et sont forcés eux-mêmes de la suivre. La principale raison de cet enthousiasme est la conduite exemplaire de notre armée. Nos généraux ont aussi une tenue remarquable; Miloradovitch est devenu modeste et raisonnable. Plusieurs dames sont venues rejoindre leurs maris, parmi elles la princesse Zenaïde Wolkonsky dont la manière d'être me plaît beaucoup. Te voilà partie pour le Caucase. Alors quand te verrai-je? N'oublie pas que j'ai beaucoup vieilli cet hiver. J'ai maigri et les grands mouvements me fatiguent. Pense à cela. L'Empereur est à Breslau où il a été reçu comme un ange gardien. Il reviendra demain. Je t'envoie mon portrait fait à Berlin d'après mémoire et des descriptions faites de moi. En Bohême on vend mes portraits en couleur. Aujourd'hui le prince François et quelques membres du Parlement me prient de leur en envoyer. Mon portrait fait aussi à Berlin pour l'Empereur est si ressemblant qu'en le recevant il a eu les larmes aux yeux. Il m'a écrit à ce propos des remerciements touchants. La santé délicate de ton mari trouble toujours ma tranquillité. Que Dieu vous bénisse!

Ton fidèle ami,

MARÉCHAL KOUTOUZOFF

LA CRISE

SUR UN COIN DE CAMPAGNE FRANÇAISE

Nous ne nous proposons pas d'apporter ici un remède à la crise agricole. Dans ce domaine, il y a déjà surabondance de propositions. Nous voudrions simplement, nous plaçant sur le plan de l'observateur, montrer d'abord les transformations qui depuis vingt ans ont marqué la campagne française, puis, étudier les conséquences plus récentes de la mévente des produits de la terre.

Nos observations n'auront même pas toujours un caractère général, car elles portent sur un seul coin de province.

Nous nous contenterons de nous pencher sur celles des vallées nivernaises qui laissent au voyageur qui passe, par un beau jour, l'impression de la fécondité la plus opulente : molles étendues du Bazois! ondulations vertes des prés garnis de bêtes blanches, ceinturés de haies exubérantes, forêts profondes cernant les horizons où s'avançant en cap à travers la mer des embouches; rivières ombreuses et pleines de caprices! On sent dans ce pays une douceur de vivre. Le paysan a une finesse, une amabilité tranquille, qui se décèlent dans son accent de terroir. Nulle part ailleurs en France, on ne trouve chez l'homme de la terre, un tel souci des convenances, un tel goût de civilité, un tel désir de se montrer accueillant, dans un intérieur souvent modeste, mais toujours si coquettement luisant de propreté.

Le pays produit très peu de blé. Sa richesse principale, il la tire de l'élevage des bêtes à corne de race charolaise qui

vont garnir les marchés de Paris, de Lyon, du Nord. Nous sommes là, dans une région de grandes propriétés se chiffrant par centaines d'hectares bois, terres et prés. Il y a beaucoup de terres plus modestes que leurs possesseurs font fréquemment valoir eux-mêmes et qui constituent des domaines de 50 à 150 hectares. Enfin, la multitude innombrable des petits propriétaires et fermiers exploitants.

Pour connaître les difficultés qui se sont abattues sur ce monde rural, il faut que nous en examinions les trois éléments : le propriétaire, le fermier, l'ouvrier. Il faut que nous jetions un coup d'œil sur la situation de ces trois groupes, avant la guerre, pendant la période de prospérité qui a suivi celle-ci; enfin, depuis le commencement de la crise, jusqu'à aujourd'hui.

LE PROPRIÉTAIRE

Dans les années qui ont précédé 1914, une bonne ferme comprenant 70 p. 100 de prés environ, se louait de 70 à 80 francs l'hectare. En sol médiocre, on affermait 50 francs.

Le propriétaire avait comme charges un impôt foncier peu élevé, de l'ordre de 5 francs l'hectare. Les réparations d'entretien ou constructions nouvelles entraînaient de modestes débours, si l'on songe qu'une journée de maçon valait tout juste 3 fr. 50.

De longs baux assuraient au bailleur la sécurité : ils prévenaient le fermier contre la tentation d'épuiser le sol. D'autre part, ce dernier se sentant fixé pour longtemps avait tout intérêt à garantir l'intégrité de l'héritage qui lui était confié.

Le châtelain passant sur ses terres toute l'année, — nous ne pouvons citer les autres, leurs budgets étant forcément plus élevés et d'un ordre impossible à fixer — pouvait vivre largement du revenu exclusif de quelques centaines d'hectares. Il trouvait une domesticité nombreuse et fidèle à des prix très bas. C'est ainsi qu'un ménage, valet-cuisinière, se payait 800 francs par an. Tout le personnel était peu rémunéré, mais menait une vie douce, exempte de soucis, exempte de besoins.

Parc, serres, jardins d'agrément étaient entretenus avec un soin dont il ne reste plus que le souvenir. Plusieurs chevaux de selle et de voiture garnissaient les écuries. A peu près seuls

dans l'arrondissement, ces grands propriétaires promenaient dans la campagne leurs limousines et la foudre d'un petit cinquante à l'heure.

Cinquante-deux mois de guerre, puis enfin la paix! Tous les produits du sol montent rapidement, mais le propriétaire lié par ses baux ne profite pas de cette hausse. Il reçoit la même somme, tandis que ses dépenses croissent allégrement d'année en année, ainsi que ses impôts.

Les journées de maçon que nous avons vues à 3 fr. 50, atteignent le coefficient 11 en montant à 40 francs.

Certaines fermes arrivent cependant à fin de bail. La hausse ininterrompue du bétail autorise les espoirs des agriculteurs et permet de louer 150, puis 200 francs ce qui se donnait pour 80 francs avant la guerre.

La pratique de son métier a instruit le fermier dans l'art de marchander. Il faut voir quels trésors d'éloquence dépense sur un champ de foire un homme de chez nous pour gagner dix francs. Quand il s'agit de renouveler un bail, le propriétaire, en général, n'est pas de force à se mesurer avec son preneur.

En outre, notre bailleur ne saisit pas encore que la déchéance du franc est définitive : il se trouve parfois très satisfait, d'un fermage doublant les taux anciens. Il ne comprend, que le jour où son couvreur lui présente une note de 10 000 francs qui n'eût pas dépassé le billet de mille autrefois et qui absorbe deux années de fermage.

En 1927, une loi augmente de 200 p. 100 les locations rurales qui n'ont pas encore atteint ce taux par rapport à celles de 1914. A ce moment, l'indice de la vie avoisine le coefficient 600. De 1927 à 1931, la montée continue des prix incita les propriétaires à établir des baux en nature. Ces derniers ainsi que ceux qui furent conclus à prix d'argent atteignent parfois dans le Bazois la parité or d'avant-guerre, ce qui ne se réalisa jamais dans le Morvan proche.

Mais les impôts supérieurs à cette parité, les charges d'entretien des bâtiments, doubles de celle-ci, le coût de la vie et de la domesticité, firent qu'aux meilleurs moments le propriétaire ne connut jamais l'aisance d'autrefois.

Quelle est la situation présente?

La loi de 1933 a obligé les propriétaires à réduire leurs fer-

mages, car, depuis un an, la crise commençait à peser lourdement sur le monde agricole. A la suite de cette loi, ce qui se louait 350 francs est tombé à 180, soit trois fois le prix d'avant-guerre.

A ce moment, la viande nette de bœuf de première qualité, servant de base au prix du bail en nature, valait encore 7 francs le kilogramme. Aujourd'hui, cette viande est à 5 fr. 30.

Un propriétaire qui recevait en 1930, année de hauts cours, la valeur de 3 000 kilogrammes de viande nette, deuxième qualité à 10 francs, encaissait 30 000 francs. Actuellement, il perçoit comme prix du même poids 3 000 × 4,30 = 12 900 francs, quand son locataire peut le payer.

Ses impôts restent les mêmes. La main-d'œuvre maçons, charpentiers, est tombée seulement au coefficient 10, tandis que son revenu est à 2,5 maximum. Autrement dit, en 1913, le revenu brut d'un hectare, loué 80 francs, lui permettait de solder 23 journées de maçon. Aujourd'hui la location du même hectare permet tout juste d'en régler cinq à cet ouvrier.

Si la situation se présente sous ce jour dans un coin de notre pays, comment s'étonner qu'il y ait en France, par milliers, châteaux et propriétés à vendre...?

Que l'on réfléchisse à quel point, une simple hypothèque de 200 000 francs, consentie par le Crédit Foncier, peut, aux taux d'intérêts et d'amortissement où elle est émise, priver de tout revenu une propriété importante, chargée par ailleurs d'impôts et de frais d'entretien.

Nous connaissons une ferme de 110 hectares qui en 1914 était louée 7 000 francs or et qui est affermée aujourd'hui 8 000 francs papier. Depuis un an, le fermier n'a pas payé. Quand bien même il se serait acquitté de sa dette, nous nous faisons fort de prouver, chiffres en main, que *trois fermes comme celles-là valent à peu près le traitement d'un facteur rural.*

Il y a dans les départements voisins des propriétés dont la situation est encore plus précaire. Je ne veux pas préciser, car assurément ce ne serait pas rendre service à leurs possesseurs au cas où ils tiendraient à s'en défaire.

Ces temps derniers, on offrait à louer par voie d'annonces,

des fermes à un quintal l'hectare, soit, au cours actuel, 70 francs, ce qui mettrait le bénéfice brut d'une propriété de mille hectares à 70 000 francs. Déduisez de cette somme, les impôts, les assurances, les réparations, le salaire d'un garde; il ressort un bénéfice net d'environ 25 000 francs *inférieur au traitement d'un agent voyer.*

Voyons rapidement la situation des propriétaires de bois. Avant la guerre, ceux-ci vendaient la grosse charpente de chêne environ 90 francs le mètre cube au cinquième déduit[1], arbres sur pied.

Vers 1925 et pendant les quelques années qui suivirent la même catégorie monta à 550 francs. Les bois secondaires, traverses, étais, partaient à de bons prix. Les taillis s'écoulaient facilement, transformés en charbon de bois, produits chimiques ou chauffage.

Depuis quatre ans, une baisse continue des produits forestiers aboutit aux résultats suivants pour notre coin de campagne :

Grosses charpentes de chêne 180 francs le mètre cube, taillis absolument invendables ou comptés néant par les acheteurs de coupes.

De toutes ces considérations, il ressort que la valeur marchande de la propriété rurale a terriblement diminué. Cotée trop haut à l'heureuse époque où l'on cherchait un placement refuge à des capitaux surabondants, la terre est aujourd'hui en voie de devenir un de ces mauvais titres dont on cherche à se défaire.

LE FERMIER

Nous négligerons la question des métayers pour abréger cet exposé. Ils sont nombreux dans le Bazois, mais étudier leur cas nous entraînerait trop loin. Passons donc sans plus tarder au fermier.

Avant guerre, ses frais étaient minimes. S'il avait des enfants, sa main-d'œuvre se réduisait à de médiocres dépenses d'entretiens vestimentaires, sa progéniture se contentant

1. Cinquième déduit, formule marchande adoptée dans la région et correspondant à la moitié environ du cube réel.

d'une petite pièce blanche pour boire un verre le dimanche. L'ouvrier agricole, lui-même, se louait à très bon marché, de 350 à 500 francs par an, selon sa qualité. La nourriture de ce dernier était peu onéreuse : pas souvent de la viande, et quelquefois une chopine de vin. Les frais de maréchalerie, charronnage, étaient très réduits.

A cette époque, le blé valait 25 francs le quintal, le bœuf de très bonne qualité 100 francs les 100 kilogrammes sur pied. Il y avait alors une sorte d'immobilité dans les prix, un rapport constant entre la valeur du fermage, les différentes dépenses et recettes.

Un fermier achetait, maigre à l'automne, en vue de la revendre grasse, au mois de septembre de l'année suivante, une paire de bœufs de quatre ans. Il savait, douze mois à l'avance, le prix qu'il revendrait ces 1 800 kilogrammes de viande. Bien que ne tenant pas de comptes écrits, il supputait à coup sûr les différences entre ses dépenses et ses recettes. Il ruminait à longueur de journée, en tenant le manche de sa charrue, ce que serait en fin d'année son bénéfice net. Seuls, un accident, une épidémie; avortement épizootique, fièvre aphteuse, ou encore, un temps par trop défavorable venaient modifier le cours de ses prévisions. Doué d'un infaillible coup d'œil, il savait que tel veau de six mois, à trois ans présenterait un filet bien garni, des côtes profondes, une culotte bien ronde et que tel autre au même âge serait affligé d'une incurable inaptitude à l'engrais. Ainsi la vie s'écoulait laborieuse et sans heurts. Après le grand conflit mondial, les produits de la ferme montent de façon continue. Le bœuf atteint 300 francs les 100 kilogrammes et poursuit son ascension. Le blé suit ce mouvement, le porc, le mouton, la volaille emboîtent le pas.

Pendant ce temps, le prix du fermage reste à peu près le même. La main-d'œuvre augmente, mais pas plus rapidement que les bénéfices du cultivateur, qui connaît des années de plus en plus prospères. La loi de 1927 vient contrarier l'optimisme un peu égoïste de certains fermiers, dotés de longs baux à bon marché. Cette intervention de l'État, en faveur de leur propriétaire, consécutive à la dépréciation du franc, apparaît comme une injustice, bien qu'elle n'accorde aux

bailleurs que 200 p. 100 d'augmentation sur les prix or d'avant-guerre. Les mécontents se résignent vite, car déjà de jeunes fermiers ne trouvent plus de terres qu'au coefficient 4. Ils se rendent compte aussi des charges énormes qui pèsent sur le détenteur de la propriété. Puis, le bœuf monte à 7 francs le kilogramme, poids vif. On voit couramment de magnifiques paires de ces animaux se vendre 14 000 francs en foire ou à la Villette. Le fermier connaît une aisance rêvée : il vend le porc 9 francs le kilogramme. Ses agneaux South-Down partent pour Paris, lorsqu'ils ont atteint 45 kilogrammes, au prix de 380 francs, un bon poulain de six mois vaut 2 500 francs; le troupeau de dindes est enlevé au cours de 12 francs le kilogramme et s'achemine sur l'Angleterre; le blé vaut de 150 à 200 francs.

Notre homme reste le rude gaillard qui se lève tous les matins à quatre heures pour se mettre au travail avec ses gars et qui connaît bien des nuits blanches au moment des naissances de veaux et de poulains. Il mène son personnel à l'assaut de la moisson; il trime au soleil et sous la pluie. Pendant les foins, il se couche à dix heures et se trouve debout à trois heures et demie. En hiver, dans sa ferme isolée, privé de toute distraction, il s'endort à sept heures pour se lever à quatre.

Il s'entoure néanmoins peu à peu de ces signes tangibles de la civilisation moderne : salle à manger Henri II, T. S. F., auto. Une certaine recherche vestimentaire entre dans ses préoccupations. Il fréquente des foires de plus en plus lointaines, sous le prétexte légitime de connaître les cours. C'est un homme accueillant, qui traite largement ses hôtes et qui, à la moindre visite, pose sur la table une bouteille.

Sa femme, diligente ménagère, s'habille avec coquetterie et souvent avec goût. Tout l'enchantement épars au travers les pages des catalogues des grands magasins vient lutter contre son goût de l'épargne. Ce ménage et ses enfants sentent naître en eux des soucis de santé et de soins inconnus jusqu'alors. Si bien qu'on voit ce fait nouveau : des dentistes s'établir dans de modestes bourgades; des « Knock » exercer une concurrence victorieuse, mais pas toujours justifiée, hélas! envers les rebouteux locaux.

La main-d'œuvre se fait de plus en plus exigeante. Un bon

charretier nourri monte jusqu'à 7 000 francs, douze ou quatorze fois le prix d'avant-guerre. Les hommes de moisson valent 26 francs par jour. On réduit à la limite du possible cette main-d'œuvre trop coûteuse.

Le ferrage complet d'un cheval vaut 22 francs, au lieu de 4 autrefois. Les engrais sont si chers qu'on en use avec une parcimonie exagérée.

Le marché n'est pas encore saturé; l'Italie nous demande certaines catégories de bêtes à corne; nos veaux reproducteurs sont recherchés par l'Amérique du Sud, les différentes régions de France envoient leurs acheteurs sur nos champs de foire.

Le blé vaut cher, mais nous en faisons si peu et les rendements ne compensent pas toujours nos frais. En Bazois, la terre grasse, trop humide en hiver, doit être labourée en planches, d'où perte de temps et de terrain, tant pour semer que pour enlever la récolte. L'herbe envahit les céréales. Les frais sont trois fois plus élevés qu'en pays de culture, pour un rendement moindre.

En 1930, premier signal d'alarme : les pays danubiens expédient des bêtes à corne sur le marché de Paris, à un taux très bas, malgré de gros frais de transport. Mais ce n'est qu'en 1931 que l'engorgement de la consommation commence. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, nous assistons à une descente inexorable des cours sur tous les produits. Le bœuf de première qualité qui avait valu en viande nette (60 p. 100 du poids vif) 14 francs le kilogramme ne vaut plus en janvier 1935 que 5 fr. 30, le porc gras est tombé de 9 francs poids vif à 3 fr. 30, le porcelet de 200 francs à 25 francs, la dinde de 13 francs à 4 francs le kilogramme, le poulain de 6 mois, de 2 000 à 800 francs, le blé de 180 francs à 75 francs le quintal.

Seul, le prix du fermage a suivi cette baisse, mais l'ouvrier agricole payé, au cours de la dernière Saint-Jean, 3 800 à 4 000 francs, est toujours à huit fois le prix d'avant-guerre. La machine, le maréchal, le bourrelier sont toujours au coefficient 7, ainsi que le vétérinaire. Sans compter les nouvelles charges que constituent les assurances obligatoires contre les accidents, les assurances sociales, et les différentes catégories d'impôts.

Des fermiers avaient les fonds nécessaires pour monter un

domaine de 50 hectares. On leur a tellement vanté les bienfaits du crédit qu'ils se sont endettés, soit dans des banques locales, soit auprès des caisses de crédit agricole pour prendre des exploitations considérables. Aujourd'hui la saisie la guette.

Des hommes de soixante ans se croyaient riches à jamais. Ils espéraient désormais borner leur activité au rôle de surveillants, c'est-à-dire être les derniers couchés et les premiers levés, tout en donnant un coup de main par-ci, par-là. Ils ont dû se remettre au travail durement, pour supprimer un ouvrier.

C'est ainsi qu'on voit souvent, dans des fermes de 80 hectares, le pansage de quatre-vingt-dix bêtes, assuré par le seul fermier et un aide, pendant la période de novembre à mars. Un gamin pompe l'eau des abreuvoirs et se charge de la porcherie; la femme, aidée d'une petite bonne, soigne la volaille, s'occupe des laitages et continue à tirer sa gloire de la miraculeuse propreté de son intérieur.

Levé à trois heures et demie ou quatre heures, le fermier, disposant de si peu de monde, n'a qu'un temps très court pour s'occuper de ses fossés, tailler ses haies. Le fond de la propriété en souffre; dans tel pré 1 000 kilogrammes de scories à l'hectare lutteraient efficacement contre l'envahissement du jonc, mais où trouver l'argent?

Il faut aujourd'hui quatre vaches pour payer un ouvrier et sa nourriture; il en faut deux autres pour payer deux hommes pendant deux mois de moisson, trois pour solder le compte du bourrelier et du maréchal, le double pour le boulanger, l'épicier, le marchand de cuir; et que de choses encore à régler, sans compter le propriétaire; frais d'auto, assurances, impôts, vétérinaire, habillement, etc., etc.

Cet homme qui se tue de travail voit ses ressources fondre chaque jour.

A-t-il gagné naguère les sommes énormes auxquelles pensent les citadins pressés de donner au « Fortunatos nimium agricolas » de Virgile, le double sens de l'argent et du bonheur bucolique?

Il faut se pénétrer d'une vérité; c'est que le fermier n'a jamais fait entrer dans l'établissement de son revenu net, deux choses qui comptent au premier chef : la valeur de son

travail personnel et l'intérêt des capitaux qu'il a engagés.

Il est assez difficile de chiffrer les revenus d'une entreprise agricole, étant donné leur variabilité. On peut néanmoins admettre qu'un fermier très sérieux, exploitant 100 hectares, pouvait, dans la belle période, mettre 30 000 francs de côté, après avoir payé son propriétaire et ses frais d'exploitation.

Les capitaux engagés dans une telle entreprise étant de 300 000 francs, si nous appliquons à cette somme un intérêt de 5 p. 100, il ne restera plus que 15 000 francs sur le bénéfice que nous venons de lui supposer.

Cette somme est-elle trop élevée pour rémunérer un homme et une femme intelligents, souvent instruits, qui se lèvent avant le soleil pour fournir un travail formidable et parfois très pénible? Qu'on songe que ce couple connaît pendant cinq mois de l'année la solitude morne et pluvieuse de l'hiver où l'on se couche à sept ou huit heures, ne sachant que devenir.

Tout est affaire de comparaison, évidemment, mais que l'on mette en parallèle, le labeur de ce ménage avec celui d'un fonctionnaire et de son épouse, souvent payés le double et pourtant parfois damnés de la terre par persuasion. Cependant nous parlons là d'un âge d'or qui n'est plus qu'un souvenir pour l'homme de la terre. Son capital cheptel de 300 000 francs est réduit à 120 000. Sa rémunération personnelle égale le zéro. Il vivote avec un niveau de vie très diminuée.

En regard de cette situation, le fonctionnaire, le pensionné, le retraité peuvent atteindre une aisance qu'ils n'ont jamais connue, la plupart des produits ayant considérablement baissé. Ainsi, le facteur de petite ville qui mettait au saloir un porc de 100 kilogrammes, devait le payer ces dernières années 900 francs. Il a le même pour 330 aujourd'hui, de même qu'il peut s'offrir une douzaine d'œufs pour 1 fr. 75 en cette saison.

L'OUVRIER RURAL

Le nôtre appartient à une race solide et en général fortement charpentée. Paris lui exporte bien de la tuberculose, mais à un degré moindre que dans le Morvan proche. L'alcoolisme discret des commerçants désœuvrés de nos petites

villes fait rarement école dans le monde campagnard. Le pochard triomphant est un spectacle rare et dont nos bonnes gens naïvement s'ébaudissent. Beaucoup de respectabilité et de tenue aussi; les aventures graveleuses sont exceptionnelles.

Notre homme vote en général socialiste, c'est dire qu'il appartient à la race de cette chère vieille infanterie qui se fait toujours tuer et, dans ce cas particulier, pour une cause qui n'est pas la sienne. Tel le Vendéen d'autrefois conduit par ses nobles et ses prêtres; il va à la bataille politique encadré par les petits fonctionnaires du pays. Mais alors que le paysan vendéen défendait sa foi et un régime sacrés à ses yeux, lui défend les privilèges des autres à son propre détriment.

Il nourrit à l'égard du citadin sorti de ses rangs un sentiment mêlé de jalousie, de mépris et d'admiration. Tel qui à douze ans gardait avec lui les cochons, vient promener, chaque année, quelques jours au village, l'insolence de ses mains blanches, son veston à épaules carrées, ses cols à la Danton. Mais, se dit notre campagnard, pour un qui a réussi momentanément, que d'autres ne revoit-on jamais, parce qu'ils meurent de maladie et de misère dans une fumeuse banlieue.

Le grand conflit mondial a surtout creusé des vides dans les classes rurales. Après la démobilisation, on connut la crise de la main-d'œuvre agricole. Le prix de celle-ci autrefois si modeste, nous l'avons vu, haussa rapidement. La vieille coutume des louées de la Saint-Jean permit aux ouvriers de défendre particulièrement bien leurs salaires dans notre région.

En effet, avec cette pratique, tous les contrats entre fermiers et ouvriers viennent à échéance le 24 juin, en pleine saison des foins. Pas moyen pour le patron de temporiser devant les exigences de ses domestiques. Il faut que la récolte s'enlève et, d'autre part, s'il attend quelques jours, il risque de ne plus trouver de bras disponibles.

Ce jour-là, donc, les ouvriers se rassemblent sur la place de la petite ville proche. Ils attendent de pied ferme le patron d'hier, des groupes animés se forment.

« Il faut tenir bon, les gars! ce sera au moins mille de plus que l'an passé de Saint-Jean à Saint-Jean, ou rien à faire. » « Pour

les deux mois de moisson, il faut exiger 1 500 francs, et à la journée, 25. » Tels sont les mots d'ordre qui, lancés impérieusement, circulent de groupe en groupe.

Les fermiers arrivent, pas pressés, indifférents, avec des airs de badauds de champs de foire. Tel cherche à travers les rassemblements le charretier qui l'a quitté hier sur un : « Patron, on s'accordera demain, quand on connaîtra les cours. »

Soudain, il l'aperçoit et l'aborde. Il parle de la pluie et du beau temps. Ses phrases tirent, en quelque sorte, des bordées pour se rapprocher insensiblement du but : à savoir, le prix que l'homme va demander pour se relouer à l'année. Notre charretier se voit cerné de considérations sur la dureté des temps; on fait appel à sa loyauté : « Tu dois reconnaître que la place n'est pas mauvaise. » On remue la corde sentimentale : « Ça me ferait bien du dépit, de me séparer d'un bon gars comme toi! » On en vient enfin à demander à l'ouvrier son prix.

L'homme est un habile. Il lance un chiffre exagéré : « Sept mille! » en pointe d'avant-garde, sachant qu'on n'obtient pas ce qu'on veut sans marchandage. Puis il se replie après contre-attaque verbale du fermier sur une position intermédiaire : 6 800. Notre patron lève au ciel un bras vengeur; pathétique, il en appelle à un vieillard qui, la pipe au bec, s'approche à petits pas, écoute l'une et l'autre partie avec une mine suant la compétence, puis la main sur l'épaule de chacun, offre de couper la poire en deux : ce sera 6 600. Le fermier enfonce furieusement ses mains dans ses poches et hurle : « Si c'est comme ça; je m'en vais! »

Il accomplit dix pas à toute allure et se retourne : « Alors gars! qu'est-ce que tu dis? » Le charretier craint de perdre sa place; il se contentera de 6 400. Il réclamera seulement 20 francs d'étrennes pour boire un coup. Allons, le marché est conclu!

Les hommes dits de moisson tiennent ferme : 1 500 francs pour deux mois! soit! mais à ce prix, ils vont en « carder ». Au travail à quatre heures et demie et on rentrera souvent le dernier chariot à neuf heures du soir.

Les hommes de journée ont obtenu, eux aussi, les 25 francs réclamés.

Ces hommes de deux mois et journaliers auront à retrouver

du travail dès la fin août. Ils connaîtront quelques jours de chômage et tâcheront de se relouer pour l'hiver, de la Saint-Martin à la Saint-Jean, à moins qu'ils ne s'embauchent dans les coupes de bois. Néanmoins, il y aura du travail pour tout le monde.

Nous venons de tracer le bref tableau d'une Saint-Jean de période prospère, mais, depuis deux ans les choses ont changé. A la première louée qui suivit la baisse des produits agricoles, on vit les salaires se maintenir, mais pas pour longtemps. La ville ne s'ouvrait plus à l'exode des jeunes, le fermier se reprit à travailler lui-même davantage et renvoya un homme sur trois. La résistance à la déflation des salaires se fit sentir, mais on ne pouvait tout de même pas payer un premier charretier à l'année, le même prix qu'une paire de bœufs de cinq ans...

En 1934, un très bon employé de ferme se paye 3 800 francs; un médiocre 2 500. Ce chiffre modeste est très suffisant pour un célibataire, logé, nourri, n'ayant que de minimes frais vestimentaires. Pour un homme marié, père d'enfants en bas âge et dont la femme ne gagne rien, c'est mince; et pourtant cela égale sept fois le salaire d'avant-guerre. Pour le fermier qui vend ses produits seulement trois fois plus cher qu'à cette époque, c'est encore trop.

Que fait-il alors? Nous venons de le voir. Il supprimait un homme sur trois; il en supprime un sur deux, se tue de travail, néglige des travaux indispensables.

Que deviennent les hommes inemployés?

Ils connaissent les longs jours de chômage, font des kilomètres par tous les temps pour trouver du travail. Ici, des haies qu'ils entreprennent au mètre pendant la mauvaise saison, des fossés d'assainissement, du caillou à casser sur les routes, quand on met en chantier une coupe de bois, tous s'y précipitent, si bien que ce léger débouché au travail est trop vite absorbé.

Nous voyions, cet hiver, des ouvriers de ferme, faire cinq kilomètres tous les jours pour gagner 7 francs nourris, avec douze heures de présence à la ferme. D'autres accomplissent un trajet double pour se rendre dans de lointaines coupes de bois où on leur donne 16 francs pour façonner une corde de

deux stères et demi, de taillis ou de branchage. Un homme vigoureux arrive à faire sa corde dans sa journée; un vieux n'en fait pas la moitié.

A ces prix, tout le monde a bien du mal à vivre; car ce qu'on achète est resté à un taux élevé, et puis le niveau d'existence de l'homme des campagnes, sans suivre celui du citadin dans son ascension, s'est cependant modifié depuis vingt ans. Pourtant, tant bien que mal, chacun se tire d'affaire, sans en appeler à la collectivité. Le principe du salaire minimum, l'exercice du droit de grève, le droit aux allocations de chômage, tout cela est un luxe réservé aux citadins syndiqués. Il faut se débrouiller tout seul, comme on peut.

L'existence de certains de ces humbles campagnards peut sembler une gageure pour l'homme des villes. Pourtant, ils vivent. Essayons de comprendre comment s'en tire un des moins favorisés, le père Lauriot.

Matinée de janvier... une pluie continue harcelle la forêt. Des cognées retentissent dans une coupe; des formes grises s'affairent sous l'ondée. Pour l'ouvrier des bois, la question beau temps n'existe pas.

Je me dirige vers l'un des bûcherons. C'est le père Lauriot, soixante-quinze ans. Il met des brins de taillis en cordes de deux stères et demi. J'admire son geste vif et précis pour scier la charbonnette à sa longueur : ce geste, il y a soixante ans bientôt qu'il le fait. L'homme m'a vu, mais ne s'arrête pour me saluer que lorsque je suis à trois pas.

— Comment ça va, not monsieur? et vot dame?

Jamais un homme d'ici ne faillira aux politesses d'usage.

Il a redressé sa silhouette incroyablement sèche et dure, ses yeux luisent sous une sauvage végétation de poils, sa moustache est une roide javelle; figure farouchement militaire de vieux grognard, ravinée par trois quarts de siècle d'intempéries.

— Et vous-même, ça va, père Lauriot?

— Merci, monsieur! ça ne va pas. J'ai soixante-quinze ans depuis la Saint-Martin et une hernie double. Alors, des fois, ça me taboule dans l'estomac, une douleur du malheur... Je me tortille dans tous les sens pour me remettre les tripes en place et ça passe, pour un bout... Et puis, pour venir ici, je

fais tous les jours douze kilomètres sur de mauvais chemins où l'eau monte dans les sabots.

— Qu'est-ce que dit le docteur?

Le père Lauriot sourit largement.

— A mon âge, vous entendez, j'ons pas encore vu le médecin.

— Pourtant...

Le père Lauriot a cette réponse inattendue :

— Des fois qu'y me trouverait quelque chose de grave. Vaut mieux pas savoir.

— Vous avez beaucoup chômé cette année?

— Oh! c'est bien simple. Écoutez donc : J'ai fait 30 journées chez M. de R..., 20 chez vous, 50 chez B..., 15 chez D... J'ai suivi la batteuse un mois. Je suis depuis trois semaines au bois. Le reste du temps, je l'ai passé dans mes pommes de terre et mon jardin.

Le père Lauriot aura donc gagné environ 2 000 francs dans son année, dont trois mois avec nourriture. Quelles sont ses modestes dépenses?

Nous avons vu qu'il n'a eu recours, ni au médecin, ni au pharmacien; encore moins au dentiste. Heureusement, car l'an passé, la maladie de sa femme lui a causé bien « de la coutance », malgré l'aide de la commune.

Il s'est acheté deux paires de sabots dans son année et sa femme une. C'est dire que leur chaussure leur coûte moins cher qu'à d'autres le cirage seulement.

Ces sabots, il les a cloutés; cerclés de fer quand ils se sont fendus, calfatés avec des boîtes de conserve, comme tout paysan économe.

Son habillement... Il n'a rien eu à acheter cette année. Son pantalon de velours est garni de pièces qui chantent le talent de la mère Lauriot à faire durer les choses. Sa chemise a été cousue par la vieille ménagère, dans une toile indestructible. Son chapeau de tous les jours date de quinze ans. Il n'a jamais eu de pardessus et quand il pleut, il accroche sur ses reins un vieux sac.

Son habit de fête, jalousement défendu contre les mites, date du jour de son mariage et n'a pas une tache.

Jamais le père Lauriot ne va chez le coiffeur. Un voisin lui

passe la tondeuse à bestiaux tous les mois et lui-même rend un pareil service. La mère Lauriot ne fait pas davantage d'élégances. Tout son luxe réside dans l'absolue propreté des deux pièces qu'ils occupent.

Comment se nourrit ce vieux ménage?

L'homme cultive un petit jardin qui lui fournit des légumes variés.

Il fait chez le fermier voisin qui lui laboure et fume deux planches de terrain, quelques centaines de kilogrammes de pommes de terres à demi-fruit. Il a des poules qui lui donnent des œufs. Il ne goûte à ces volailles que quand une auto écrase l'une d'elles, car normalement il préfère les vendre.

Il tuera, de moitié avec son voisin, un porc de 150 kilogrammes, lequel ne lui aura guère coûté cette année que 250 francs pour sa part. Il mangera de ce porc, mis en saloir, pendant douze mois et trempera la soupe quotidienne avec son lard.

Nourri trois mois ailleurs, il ne boira guère que 100 litres de vin qui lui auront coûté 140 francs. La grosse dépense est évidemment le pain; il y en a bien pour 600 ou 700 francs.

Huile, savon, épicerie, ce poste est bien peu rempli. Pas de journaux, pas d'éclairage ou presque. Le bois, il ne coûte rien à l'ouvrier de chez nous, que la peine de le prendre. Bref, le vieux ménage n'aura pas dépensé ses 2 000 francs tout en menant la vie simple, résignée, conforme sinon à ses goûts, tout au moins à ses habitudes.

Ce génie d'économie, ces disciplines d'ordre et de travail de notre ouvrier rural lui permettent de « tenir le coup », mais si la crise se prolonge, si la déflation s'exerce uniquement sur les produits de la terre, il en sera réduit à la demi-famine du paysan de l'Europe orientale dans un avenir prochain.

Par contre, en plus des fonctionnaires qui travaillent dans les campagnes, un bénéficiaire de la situation est l'artisan de petite ville : maçon, charpentier, qui a pu maintenir ses salaires au coefficient 10, sensiblement égal à celui dont jouissent les pensionnés et employés d'État. Nous avons vu tout à l'heure pour quel prix il peut garnir son saloir ou s'offrir une douzaine d'œufs. Le vin est tombé de 2 francs le litre à 1 fr. 40, le pain de 2 fr. 20 le kilogramme à 1 fr. 40 également. La

viande en qualité ordinaire a, quoi qu'on en dise, considérablement baissé chez le boucher.

Que dire pour terminer : l'économie d'un pays est une chose si complexe que nous nous garderons d'avancer une suggestion comme remède à la crise. Nous nous avouons incompétents. Notre but a été de mettre le doigt sur la plaie et non d'ajouter une voix au concert de l'importune tribu des « N'y a qu'à! ».

Suivant la ligne de moindre résistance électorale, nos parlementaires s'attaquent encore au prix du fermage, bien que déjà on puisse contempler ce paradoxe budgétaire : certains secrétaires de mairie, touchant des émoluments égalant le revenu net d'une bonne propriété de 900 hectares[1].

Mais la mort du propriétaire ne suffira pas, à elle seule, à sauver l'économie rurale.

RAOUL DESJARDINS

1. Le rapport de la Cour des Comptes sur les comptabilités vérifiées en 1932-1933 fait ressortir pour la commune de Drancy, l'exagération du nombre des emplois et le taux excessif des traitements et indemnités. Secrétaire général de la mairie 72 000 francs, secrétaire-adjoint 60 000, secrétaire particulier du maire 80 000. A ces traitements s'ajoutent des indemnités variant de 10 000 à 15 000 francs. (*Victoire* du 3 mars 1935.)

LE VIN DE SOLITUDE[1]

Hélène porta doucement son bras nu à ses lèvres et passa l'extrémité de sa langue sur la peau lisse et hâlée où dix jours en mer avaient laissé un goût de sel. Max abaissa curieusement vers elle son regard.

— Veux-tu que je te dise? — demanda-t-il après un moment de réflexion : — Tu ne seras pas froissée, j'espère!... Tu n'as pas grandi, ni vieilli, comme tu veux me le faire croire, mais rajeuni simplement. A quinze ans tu étais une petite vieille... Maintenant, enfin, tu as ton âge...

— Tiens, vous avez vu cela? — murmura-t-elle.

Il inclina la tête :

— Je vois tout, ma fille, je comprends tout, et quand je ne comprends pas, c'est que je ne veux pas comprendre...

— Ah, vraiment, — dit-elle, tandis qu'elle songeait :

— Allons, il est temps de commencer... On verra bien qui sera le plus fort...

Elle tremblait d'excitation sournoise et cruelle et, en même temps, elle pensait avec une sincère tristesse :

— Je ne suis pas meilleure qu'eux, au fond...

Elle revit dans sa mémoire une petite fille malheureuse, au cœur plein d'amour; elle contempla tendrement son image au fond d'elle-même, et lui dit dans son âme :

— Patience, tu verras...

Ils naviguaient entre les deux rives illuminées et d'un bord à l'autre, de France en Angleterre, se répondaient les fan-

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 mars et 1er avril.

fares, les feux d'artifice, et, lentement, flottaient au-devant du bateau les ports pavoisés et étincelants dans la brume rousse de la mer.

— Les rives françaises, — songea Hélène avec un sourd battement de cœur, serrant l'une contre l'autre ses mains tremblantes d'un geste enfantin et oublié :

— Je venais ici quand j'étais enfant. C'est le seul endroit au monde où j'aie été heureuse, — dit-elle à voix basse, s'attendant au sec petit ricanement qu'elle connaissait bien.

Mais il ne répondit pas tout d'abord, et quand il parla, ce fut d'une voix différente, d'un accent doux et hésitant :

— Je sais que tu n'as pas été une enfant heureuse... Vois-tu, Hélène, il arrive que l'on fasse le mal sans le savoir... On n'arrange pas toujours sa vie comme on veut... Tu es à l'âge...

Il se tut :

— Je me demande si tu comprendrais ce que signifie le mot passion...

Il fuma un moment, silencieusement, regardant les étoiles :

— Elles brillent à peine... Les lumières de la terre les effacent... Qu'est-ce que je disais?... Oui, la passion... Tiens, ton père par exemple... Il a la passion du jeu, un aveuglement terrible et invincible... Tu appartiens, ma pauvre Hélène, à une race de passionnés, qui se donnent entièrement et sans se reprendre, au mépris de tout devoir, de toute morale... Ils sont ainsi. Tu ne les changeras pas. Moi, je ne suis pas comme eux... Je me suis trompé. Seulement, il y a des liens qui ne se relâchent plus, qui vous enserrent, qui vous étouffent... Moi, je puis faire du mal, mais du moins je me repens, je ne puis pas tout oublier au monde... Je ne comprends pas cette avidité, cette cruauté... J'ai cru les comprendre...

Il se détourna et passa lentement et avec honte sa main sur ses yeux, essuyant, sans doute, la trace d'une larme.

— Je ne sais pas ce qui me prend, — dit-il enfin, — depuis la mort de ma mère, Hélène, j'ai le cafard... Oh, quel cafard, tu n'as pas idée... J'aimais tant ma mère... Pour les autres, elle paraissait sèche et froide... Mais moi, comme elle m'a chéri... Quand je m'approchais d'elle, je voyais son dur visage changer, s'éclairer, non pas d'un sourire, mais d'une sorte de lumière intérieure, qui ne paraissait que pour moi... Et puis...

Oh, comme on est dur quand on est jeune... impitoyable... J'aurais marché sur son corps... Je la tuais, je le sentais bien, mais quoi, je ne voyais rien au monde...

Il s'interrompit, regarda Hélène avec une sorte d'effroi, reprit :

— Nous avions des vues différentes sur beaucoup de choses, tu comprends, Hélène... mon avenir, ma profession... Tu comprends?

— Je comprends très bien.

Elle l'écoutait avec étonnement, car pour elle, l'amour d'un enfant pour sa mère était le sentiment le plus extraordinaire, le plus difficile à comprendre, mais, ensuite, elle pensa qu'il se délectait de son chagrin, le nourrissait de toute la colère que lui inspiraient Bella et son tyrannique, son envahissant amour.

Lui, cependant, se souvenait avec malaise d'une parole jetée par sa mère au cours d'une querelle, il y avait bien longtemps de cela : « ... Et un beau jour tu épouseras Hélène... C'est toujours ainsi que cela finit... » Il avait ri, alors... Il sourit encore maintenant... Mais certains mots insignifiants prennent, quand celui qui les a prononcés n'est plus, une valeur nouvelle, prophétique et menaçante... Il repoussa ce souvenir. Hélène dit doucement :

— Si vous vouliez... nous pourrions être... bons camarades...

Il soupira :

— Je veux bien. Je n'en ai guère. Je n'ai pas un ami.

Il lui serra la main :

— Tu sais, nous aurions été amis depuis longtemps, si tu l'avais voulu... Mais tu étais odieuse...

— Voyons, — dit-elle en riant, — ne vous fatiguez pas... Nous avons signé notre traité de paix, nous aussi, cette nuit...

Elle sauta à terre :

— Je vais dormir...

— Où est ta mère?

— Couchée. Elle ne supporte pas le roulis...

— Ah, — murmura-t-il distraitement : — bonsoir...

Le cargo transportait de Norköping au Havre un chargement de décors de théâtre, paradoxal bagage... Si léger était-

il et la mer si grosse qu'on ne put pas le débarquer au Havre et que le bateau suivit l'estuaire de la Seine jusqu'à Rouen. Au matin, la campagne était couverte de fruits et semblait voguer lentement, souriante et heureuse, au-devant d'Hélène. Elle ne bougeait pas, regardait, pétrifiée de surprise, cette paisible terre. Des pommiers... Cela paraissait aussi extraordinaire que de voir pousser des cocotiers, des fromagers, l'arbre à pain... Puis Rouen apparut, et le même soir Paris...

A Paris, Karol les attendait. Il était plus maigre; sur ses épaules voûtées ses vêtements tombaient en plis disgracieux; sous la chair maigre, sèche et pauvre de son visage, le dessin du squelette apparaissait si distinctement que l'on pouvait suivre le jeu des os sur la forte mâchoire; ses yeux étaient entourés d'un anneau de bistre; chacun de ses gestes était nerveux et saccadé; il semblait dévoré par un feu intérieur.

Il embrassa sa fille à la hâte, frappa l'épaule de Max, puis se détourna et prit affectueusement le bras de Bella, le serra contre lui :

— Ah, ma chérie, ma chère femme...

Mais aussitôt coula par-dessus la tête d'Hélène un torrent de chiffres et de paroles incompréhensibles.

Paris était triste, désert, éclairé seulement par de rares et pauvres lumières et la clarté des étoiles. Hélène reconnaissait une à une les rues.

Ils traversèrent la place Vendôme, sombre et vide. Bella dit avec une moue :

— C'est ça, Paris?... Mon Dieu, comme Paris a changé...

— On fait de l'argent à chaque pas, murmura Karol, on roule sur l'argent.

II

En automne Karol partit pour New-York, laissant à sa femme une nouvelle auto dont les roues, les jantes et les phares étincelaient d'or.

Parfois, au petit matin, la femme de chambre éveillait Hélène : on partait dans une heure. Pour aller où? Nul ne le savait. La matinée passait. L'auto attendait. Les domestiques descendaient les mallettes, les cartons à chapeau de Bella,

ses nécessaires de toilette. Puis la femme de chambre traversait le hall portant la cassette à bijoux et le coffret de fards, et elle s'installait au fond de la voiture et attendait. Max et Bella se querellaient. De sa chambre, Hélène entendait leurs voix, d'abord froides et calmes, mais qui montaient insensiblement, devenaient ardentes et haineuses.

— Jamais plus, je le jure!...

— Mais ne faites donc pas de drame...

— De drame! Vous empoisonnez l'existence de tous ceux qui vous entourent...

— Autrefois...

— Autrefois, j'étais fou... Lorsqu'un insensé recouvre la raison, doit-on le tenir éternellement enchaîné dans sa cellule?

— Eh bien, partez, qui vous retient?

— Ah, ne le répétez pas...

— Et pourquoi? Si, si, allez-vous-en, va-t'en, ingrat, misérable... Non, non, Max, mon chéri, pardon, pardon... ne me regarde pas ainsi...

Cependant midi approchait. Il fallait déjeuner. Le repas se passait dans un morne silence. Bella, les yeux gonflés de larmes, regardait fixement la rue. Max, les mains tremblantes, feuilletait un guide Michelin, dont les pages se déchiraient sous ses doigts. La femme de chambre était remontée chez elle avec la cassette à bijoux et la boîte de fards. L'auto attendait. Le chauffeur dormait au volant. La procession des grooms remontait les valises. Hélène allait frapper à la porte de sa mère :

— Est-ce qu'on part aujourd'hui, maman?

— Mais je ne sais pas. Laisse-moi tranquille! Où aller d'ailleurs? Il est tard. Hélène, Hélène, mais où es-tu? Si, on part, tout de suite, dans une heure. Mais va-t'en! Laisse-moi tranquille, pour l'amour du ciel! Laissez-moi tranquille tous! Vous voulez ma mort!...

Elle pleurait. L'auto attendait toujours. Bella faisait déballer le coffret de cosmétiques et replâtrait sa figure défaite. Le chauffeur demandait :

— Mademoiselle ne sait pas où on va?

Hélène ne savait pas. Elle attendait. Quand sa mère et Max descendaient enfin, pâles et tremblants encore de

fureur, il était tard. Une vapeur légère montait des rues arrosées vers le ciel limpide et rouge. Ils partaient, nommant au hasard une des portes de Paris. Ils se taisaient. Bella, les yeux remplis de larmes qu'elle n'essuyait pas, pour que le fard demeurât intact sur ses joues, mais qu'elle tamponnait nerveusement, songeait avec pitié et tendresse à la femme qu'elle avait été. Qui au monde, sauf Karol peut-être, se souvenait de cette jeune femme, vêtue d'un costume tailleur à la mode de 1905, un grand chapeau de paille et de roses perché sur son chignon noir, la voilette formant une cage de tulle devant son visage, et qui marchait le long des rues par un soir d'automne, à Paris?... Elle était fraîche alors, maladroite; les parfums, les fards bon marché appliqués avec excès et sans science sur ses joues, mais sa peau était si blanche et si lisse... Comme tout lui semblait beau... Ah, pourquoi s'était-elle mariée? Pourquoi chaque être reconnaît-il si tard la vie qui aurait pu être la sienne? Pourquoi avait-elle résisté à cet Argentin qu'elle avait connu jeune fille? Il l'aurait abandonnée. mais d'autres seraient venus... Elle n'était pas hypocrite. « Que me veulent-ils, tous? songeait-elle. Je ne puis pas changer mon corps, éteindre ce feu qui brûle dans mon sang. Est-ce que j'étais faite pour être bonne épouse et bonne mère, moi?... Max m'a aimée parce que je ne ressemblais pas à ces mornes bourgeoises qui l'entouraient, et maintenant, il ne me pardonne pas d'être restée ce que j'étais... Est-ce ma faute?... »

Elle se rappelait Paris autrefois et jusqu'à cette petite pluie qui tombait, traversée de lumière, fauve, lente... Chaque maison brillait dans la nuit... Un homme la suivait... Comme tout cela était loin... Il avait offert de l'emmener... Ah, comme elle avait ardemment désiré ne jamais revenir en Russie, ne jamais revoir son mari ni sa fille, et partir avec lui, non parce qu'elle l'aimait, mais parce qu'il était le symbole d'une vie libre et heureuse... Heureuse?... Et pourquoi pas?... Seulement, elle était jeune encore, elle n'avait pas osé... Elle avait eu peur de l'aventure, de la misère... Elle portait encore dans son corsage, dans un petit sac de soie cousu entre ses seins, les portraits de Boris et d'Hélène, avec son passeport et les billets de retour. Stupide, lâche jeunesse... Jeunesse unique, irremplaçable! Il lui semblait que Max l'avait volée.

A cause de lui, elle avait laissé couler le temps avec nonchalance, sans songer à presser contre elle ce temps précieux, à lui ravir chaque goutte de bonheur. Et maintenant, il ne l'aimait plus...

Elle se tournait vers lui, le regardait à travers ses larmes. Ils avaient quitté Paris. Ils roulaient dans la campagne. La nuit était venue. L'odeur des herbages montait des prairies, l'odeur du lait des fermes noires. Ils traversaient des villages endormis, et l'on voyait surgir sous le jet du phare une façade blanche, une borne éclatante et sur le porche d'une église, de blancs anges de pierre, souriants, mystérieux, aux ailes repliées. Un chien sortait des ténèbres, jaune pâle, ou un chat, dont les yeux métalliques renvoyaient l'éclair du phare, et entre deux volets apparaissait une vieille femme en camisole blanche. Le chauffeur, mourant de sommeil, grommelait, et les freins, tirés nerveusement, grinçaient, mais ils allaient toujours, comme des fous, vers la Normandie ou la Provence, tandis que Bella répétait :

— Il fallait aller ailleurs... Je n'aime pas cette route... Je n'aime pas l'auto... Tout m'ennuie, tout est exaspérant, triste, affreux...

Et ses yeux contemplaient avec amour, désolation et angoisse la froide figure immobile à ses côtés.

A minuit, ils s'arrêtaient pour dîner dans une auberge, dans une salle vide; la sciure était répandue par terre; au mur une horloge battait avec lenteur; par la fenêtre, la lune éclairait un brouillard épais.

Ils mangeaient, et Hélène attendait, avec une joie sournoise, qu'éclatât la querelle, qui, toujours invisible et présente, semblait couver comme un feu sous la cendre.

— Il faut véritablement avoir perdu l'esprit pour voyager ainsi!

— Vous n'aviez qu'à rester à Paris!

— Je vous jure bien que c'est la dernière fois que je vous accompagne!

— Vous m'ennuyez!

— Vous êtes d'un égoïsme... Vous suivez un régime... Que les autres meurent de faim, vous vous en fichez!

— Je vous prie de ne pas être grossier devant ma fille!

— Je ne suis pas grossier, mais vous, vous êtes folle!

Hélène les regardait en souriant. Exprès, elle se remémorait les années passées, si proches, où elle se tenait ainsi entre eux et interrogeait avec terreur chacun de leurs mouvements, sursautait à chaque éclat de voix, sachant bien que toujours le courroux maternel finirait par retomber sur elle, chétive, ou sur mademoiselle Rose... Rien au monde, maintenant, n'avait le pouvoir de la faire souffrir...

Elle mangeait, dévorant à belles dents l'omelette au lard et la viande froide, buvait le bon vin et écoutait, avec une joie moqueuse, la querelle qui résonnait à ses oreilles, sans prestige, ayant perdu son pouvoir maléfique, comme un tonnerre de théâtre cesse de faire peur à un enfant. Ils se jetaient les mots les plus simples à la figure, comme une massue, les reprenaient, recherchaient les plus insignifiants, y trouvaient un sens obscur et caché, revenaient à des souvenirs vieux d'un an, de cinq ans, fouillaient impitoyablement chacune de leurs paroles pour découvrir celle qui se prêterait le mieux à une déformation et toujours, autant l'un que l'autre, savaient dans un mot enfermer tout ce qu'ils pouvaient trouver de plus cruel, de plus blessant, et un sifflement de serpent accompagnait le plus simple de leurs regards.

— Des êtres qui se sont aimés, — pensait Hélène dédaigneuse.

Mais elle était trop jeune encore pour apercevoir cet amour saignant et pantelant qui demeurait entre Max et sa vieille maîtresse.

Elle songeait :

— Comment cela s'est-il fait? Si vite... Il l'aimait tant... En Finlande sans doute, tandis que j'étais amoureuse de Fred, je n'ai rien vu...

Elle les contemplait avec une commisération narquoise, tandis que Bella repoussait son assiette et éclatait en sanglots; ses larmes coulaient, délayant le fard; autrefois, ses pleurs pénétraient dans le cœur de Max avec une féroce et sournoise morsure. Maintenant, il prononçait avec peine, serrant les dents, jetant autour de lui des coups d'œil anxieux et furieux :

— Assez! Vous me rendez ridicule!

Puis il repoussait violemment sa chaise :

— Ah, j'en ai assez à la fin!... Venez, si vous voulez!... Viens, Hélène!..

Tandis que Bella se poudrait en pleurant devant l'assiette à demi pleine et comptait avec une désolation amère chaque ride nouvelle surgie sous ses larmes, Max et Hélène l'attendaient debout, sur le seuil illuminé par la lune. Une grimace violente tordait la bouche tremblante du jeune homme.

— Oh, Hélène, — dit-il une fois d'une voix rauque et lasse, — ma petite Hélène, je suis malheureux...

— Quelle exagération...

— Tiens, — dit-il avec colère, — tu es bonne, toi!... Tu n'en souffres pas...

— Non, c'est vrai, plus maintenant...

Bella les rejoignait et ils repartaient, roulaient toute la nuit, en silence.

Le lendemain, ils arrivaient dans une des « hostelleries » qui commençaient à pousser sur la terre de France, où des servantes costumées en Normandes d'opérette, avec des coiffes de dentelle et des tabliers de taffetas rose couraient dans l'herbe, trébuchant sur leurs hauts talons pointus, portant les vins fins dans des pichets de paysan et sur une assiette de faïence ébréchée, à fleurs, la note de cinq à six cents francs pour un déjeuner de trois personnes, pliée négligemment en deux. C'était l'inflation, l'éphémère prospérité... Les femmes montraient leurs jambes épaisses et des mains larges et rouges chargées de bagues; au soleil luisaient les vastes cous fanés, les fanons ridés, les bijoux, les longues dents jaunes plaquées d'or des Anglaises, des « change-haut », qui allumaient leurs cigarettes avec des billets de cent francs, lorsqu'elles étaient saoules; les colliers de perles traînaient comme des serpents parmi les orties et les gigolos se vautraient dans l'herbe, « chéris » au rabais, aux poitrines velues et aux poignets rouges et humides de garçons bouchers.

Quand le soir venait et que les couples disparaissaient, alors seulement, dans le jardin plus sombre, l'odeur d'essence, de poudre de riz commençait à se dissoudre, était remplacée par le parfum froid, humide, amer, végétal des bois de Normandie. Max et Hélène parlaient doucement entre eux, tandis que Bella, sous le couvert de l'ombre, essayait une nouvelle

gymnastique des muscles du visage. Douze ou quinze fois de suite, elle laissait retomber lentement sa mâchoire, puis serrait les dents avec force et pinçait la bouche, jusqu'à ce que la peau des joues se tendît, prête à se rompre. Elle renversait doucement le cou en arrière, le gonflait et expirait l'air avec lenteur. Les paroles prononcées à ses côtés par Max et sa fille ne parvenaient pas à ses oreilles. Hélène était une enfant encore...

— Dix-huit ans à peine, une gamine, il ne la regarde même pas... Mais ce qui lui manque, c'est l'illusion d'un foyer. Il le croit, du moins. La petite le distrait... songeait-elle.

Max et Hélène parlaient de la petite ville sur le Dnièpre où s'était écoulée leur enfance. Le souvenir la parait d'un charme mélancolique. Ils se rappelaient avec délices l'air limpide et glacé de l'automne, les rues endormies, le roucoulement des ramiers, le vieux Parc du Tsar, sur le fleuve, les îlots verts et les couvents aux clochers d'or...

Max disait :

— J'allais jouer dans un jardin qui se trouvait sur les hauteurs. Et toi?

— Moi, oh, Max, mais là-bas il n'y avait que les petits enfants de riches, voyons, avec leurs Anglaises... Moi, j'étais plus modestement élevée. J'allais au jardin public... Vous le connaissiez?

— Je crois bien. Les femmes assises dans la poussière avec leurs paniers de cerises...

— Je me souviens de votre mère... Et la calèche, et les chevaux... Qu'ils étaient gras... Je me demande comment ils pouvaient avancer... Où habitiez-vous?

— Oh, une vieille, vieille maison, délicieuse, où les parquets étaient inclinés à gauche, tellement ils étaient vieux... Je crois que je me souviens encore de leur grincement quand on appuyait le pied sur les lames... Ce que je donnerais pour retrouver tout ça...

— Bourgeois, petit bourgeois, — disait Bella avec mépris, — moi, je suis heureuse ici...

Doucement, elle avançait la main, prenait la sienne, la serrait avec une tendresse désespérée, murmurait :

— Avec toi...

Il éloignait sa chaise, montrait Hélène d'un geste mécontent et confus. Hélène songeait en souriant tristement :

— Un peu tard, mon bel ami...

III

A l'automne, les Karol n'habitaient plus l'hôtel, mais un meublé, rue de la Pompe, qui appartenait à une Américaine mariée à un duc italien, où chaque fauteuil était de velours frappé d'écussons, chaque dossier surmonté d'une couronne de bois doré. Boris Karol arrachait parfois distraitement les perles de la couronne et les roulait dans sa main. Depuis qu'il était revenu d'Amérique, un semblant de vie de famille réunissait quelquefois Hélène, ses parents et Max. Karol, le visage rejeté en arrière sur le coussin brodé d'armes héraldiques incertaines, regardait en souriant sa femme et sa fille. Ces moments étaient une halte dans sa vie, lui procuraient un doux et monotone plaisir qu'il goûtait rarement et peu à la fois, mais avec contentement, comme on boit du lait de poule quand on a l'estomac fatigué par le vin et les plats épicés. Hélène connaissait cette expression si rare de sa figure tourmentée et l'appelait en elle-même : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Bella semblait plus lourde, plus placide; c'étaient les moments où le feu qui brûlait sans arrêt dans son corps retombait. Max fumait; Hélène lisait; la lumière de la lampe éclairait ses cheveux et Bella disait à mi-voix, pour faire plaisir à son mari ou parce que le sentiment maternel n'était pas inexistant en elle, mais tellement recouvert par ses passions qu'elles étouffaient sa voix déjà faible :

— Hélène commence à se former...

Et elle ne voyait pas le vif regard aussitôt détourné de Max se poser sur la tête inclinée d'Hélène. Mais plus elle se radoucissait, plus Hélène sentait remuer la haine dans son cœur, plus forte encore et sauvage que lorsqu'elle était enfant.

— Il aurait fallu si peu de chose, alors, — songeait-elle... — Maintenant, il est trop tard... Jamais je ne lui pardonnerai. Je pourrais lui pardonner si elle me faisait du mal maintenant,

à moi telle que je suis à présent... Oui, je crois que je lui pardonnerais... Mais on ne pardonne pas une enfance gâchée.

Parfois, elle levait les yeux, cherchait machinalement dans les profondeurs du miroir son rond et brun visage de petite fille, sa grande bouche, ses boucles noires, mais elle ne voyait qu'une jeune fille qui commençait à se former, comme disait Bella, mais surtout à perdre son air de fierté et d'innocence, et dont le visage se creusait sous les pommettes, à l'endroit précis où, plus tard, apparaîtrait la première ride...

Soirées de famille au centre de ce Paris étranger, fiévreux et froid, dans ce meublé où rien ne leur appartenait, comme d'ailleurs rien jamais dans aucune demeure ne leur avait réellement appartenu, parmi les livres, les objets, les portraits que l'on achetait en bloc et qui se recouvraient lentement de poussière, sous les lustres aux ampoules à demi brûlées que l'on oubliait de remplacer et qui versaient parcimonieusement leur rare et jaune lumière... Les roses que personne ne soignait mouraient dans leurs vases, un piano dont personne jamais ne soulevait le couvercle était poussé dans un coin, entre des rideaux de dentelle déchirée qui coûtait mille francs le mètre et qui étaient brûlés par les pointes des cigarettes. La cendre parsemait les tapis; le domestique méprisant et silencieux versait le café sur un coin du bureau et disparaissait avec un aigre sourire qui jugeait sévèrement « ces étrangers loufoques ». Hélène ne concevait même pas l'idée qu'elle pût, elle, personnellement, essayer de remettre un peu d'ordre et d'harmonie dans cet intérieur. Elle était trop habituée à camper partout pour considérer ces meubles, ces objets comme siens; elle s'y sentait perdue, étrangère; jusqu'aux tentures et aux livres qui garnissaient sa chambre, tout lui inspirait ce même sentiment d'hostilité et de méfiance :

— A quoi bon?... Quand je m'y attacherai, bien sûr quelque chose arrivera, et il faudra partir...

Lorsque Karol avait gagné au cercle, il était joyeux et malicieux comme un enfant; il racontait des souvenirs de son enfance libre, misérable, tellement différente de celle d'Hélène, mais qu'elle écoutait comme si son sang reconnaissait ces récits. En fermant les yeux il lui semblait qu'elle-même avait vécu dans ces rues noires, joué dans la boue ou la poussière,

dormi au fond d'une de ces petites boutiques basses dont parlait son père et où, en hiver, on mettait une chandelle allumée devant la fenêtre pour faire fondre la glace.

Bella, trop nerveuse pour rester inactive, mais dont jamais les mains ne s'étaient occupées à une besogne utile, décousait des robes; on les avait livrées au matin; elles venaient de chez Chanel ou Patou; au soir, elles ne formaient plus qu'un amas d'étoffes et de broderies défaites.

Elle ne voyait pas le regard de Max fixé sur Hélène. Elle n'entendait pas sa voix hésitante, elle ne s'inquiétait pas de l'étrange douceur qui passait sur son visage, du tressaillement léger qui agitait ses mains lorsqu'il touchait par mégarde le bras nu d'Hélène. Pour elle Hélène resterait une enfant jusqu'à sa mort.

— C'est le royaume du trompe-l'œil, — songeait Hélène; — papa joue avec du papier et s'imagine que c'est de l'argent... On reçoit tous les rastas de Paris et on appelle ça le monde... On ne me permet pas de couper mes cheveux, je les porte dans mon dos, et elle croit que cela suffit, que j'aurai douze ans jusqu'à l'éternité et que Max ne s'apercevra jamais que je suis une femme... Attends, ma vieille, attends...

Une fois, quand Karol fut parti au cercle, où il retournait toutes les nuits, dès que sonnait onze heures, Bella fit signe à Max :

— Nous sortons?... Il fait si beau... Allons au Bois...

C'était une belle nuit de printemps. Max acquiesça. Elle les quitta pour mettre son chapeau, et Hélène dit tout à coup, en prenant la main du jeune homme :

— Je ne veux pas que vous sortiez.

— Pourquoi? — murmura-t-il.

Elle répéta d'un ton de caprice et de prière :

— Je ne veux pas.

Un long moment, ils se regardèrent et il passa entre eux ce silencieux consentement qui lie un homme à une femme, lorsque, sans qu'une parole ait été échangée ou un baiser donné ou reçu, tout est prononcé, accompli, révolu irrémédiablement.

Cependant, il ressentait encore en lui le poids de son amour pour Bella. Son caractère dominateur, ses caprices, sa folie,

tout ce qui avait excité en lui un sentiment sensuel, lourd, aigu, d'amour, de désir, tout cela refluait lentement, sourdement, et, comme une vague se retire et laisse découverte la plage qu'un flot plus vif vient étreindre et recouvrir de nouveau, ainsi, à la place de l'ancien amour, un autre surgissait qui ressemblait au premier comme un frère, traînant après lui la même jalousie, la même tyrannie, la même cruelle et torturante tendresse.

Mais la grande jeunesse et la fragilité d'Hélène y mêlaient un trouble et ardent désir de la prendre dans ses bras, de la garder, de la serrer, de la caresser, de la faire souffrir...

Il répéta sans la regarder, tandis qu'un afflux tumultueux de sang montait à son visage, jusqu'aux tempes creuses :

— Pourquoi?

— Mais je m'ennuie, — dit-elle, — oh, Max, je me suis tant ennuyée dans mon enfance à cause de vous... Vous voulez bien faire un peu mon caprice maintenant? dit-elle à voix basse.

Mais il lui jeta un cruel regard, vite détourné :

— C'est bien, — dit-il d'une voix enrouée : — mais, par exemple, toi aussi tu feras mon caprice quand je voudrai...

— Comment?

Elle le vit reculer et il dit en s'efforçant de rire :

— Je plaisantais, naturellement...

Ce soir-là, quand Bella fut revenue, il dit qu'il ne sortirait pas, et il passa le reste du temps à fumer nerveusement, en jetant l'une après l'autre les cigarettes à peine entamées. Il semblait harassé, pâle, anxieux. Enfin, il partit. Elle entendit le bruit de la porte cochère qui retombait derrière son dos dans la rue vide. Bella était assise sans bouger, ses yeux pleins de larmes fixant le vide.

Hélène traversa la chambre et vint s'accouder à la fenêtre ouverte; le trottoir était illuminé par le clair de lune; un arbre remuait ses branches flexibles et fragiles encore, où poussaient les premières feuilles. Elle regarda la Tour Eiffel où coulaient en lettres de feu : CITROËN, CITROËN...

— Comme je suis heureuse, — songea-t-elle avec étonnement; — il n'y a pourtant pas de quoi...

Sur la rampe du balcon était assis le chat noir d'Hélène,

Tintabel, que Max lui avait donné et qui était l'être qu'elle aimait le plus au monde après son père et le seul qu'elle pût caresser, soigner et garder auprès d'elle. Elle le pressait parfois contre elle et disait :

— Je t'aime, toi... Tu es chaud, tu es vivant, je t'aime...

Il dressait son museau vers la lune.

— Je suis heureuse parce que je suis arrivée à mes fins, parce que Max m'aime?... songea-t-elle. Car elle savait bien qu'il l'aimait, mais la facilité de cette conquête la laissait déçue et humiliée...

— Non, ce n'est pas cela... C'est tout ensemble, c'est, sans doute, parce que je suis jeune, — songea-t-elle, savourant ce plaisir d'avoir dix-huit ans, qui, chez elle, n'était pas l'ivresse et l'étourdissement de la jeunesse, mais une sorte de bien-être, la sensation d'avoir un corps souple et fort, un jeune sang qui coulait tranquillement et joyeusement dans les veines. Elle éleva en l'air ses beaux bras, fins et lisses, ses mains agiles et maigres. Elle regardait avec plaisir le pâle reflet de son corps, de son visage dans la vitre; il miroitait dans la surface sombre, où la Tour allumait ses étincelles rouges intermittentes, où s'agitait l'ombre des arbres printaniers. Le chat vint frotter contre elle, en ronronnant, sa tête lisse et noire.

Elle siffla d'une manière particulière qu'il reconnaissait et qui le faisait miauler doucement d'un air de joie et de caresse :

— Tintabel...

Elle laissa pendre dans l'ombre ses longs cheveux. Elle aimait regarder ainsi la ville endormie, les petites lumières tremblantes et respirer ce vent noir, parfumé, qui soufflait faiblement du Bois.

Sur un banc, en face d'elle, un homme et une femme s'embrassaient. Elle les regarda avec curiosité et mépris :

— C'est laid et bête, l'amour... Et Fred?... Oh, ça, c'était pour rire... Tintabel, — dit-elle au chat, — comme on est sage en vieillissant.

Elle se penchait sur le balcon, se balançant machinalement, goûtant le périlleux plaisir d'être ainsi à demi suspendue dans le vide, et il lui semblait entendre une voix chère, silencieuse à présent :

— Lili, il ne faut pas faire ça... Il ne faut pas jouer à des jeux dangereux, ce n'est pas le vrai courage...

Mais ces paroles avaient une signification qu'elle ne voulait pas entendre... « Le vrai courage?... Oui, je sais bien : s'humilier, pardonner... Mais non, mais non... on ne peut pas me demander ça, voyons, on ne peut pas me demander une chose pareille. D'abord, quand je trouverai que le jeu a assez duré, je m'arrêterai... Mais pas avant de l'avoir fait souffrir, elle... Un peu, du moins, ce sera toujours moins que ce que j'ai souffert à cause d'elle... Un peu seulement... »

Et elle se tourna, regarda sa mère longuement, cruellement, en plissant ses yeux et dit :

— Quelle belle nuit... Quel bonheur d'avoir dix-huit ans... Oh, je n'aimerais pas être vieille, maman... ma pauvre maman.

Bella tressaillit; Hélène vit trembler ces mains haïes, si blanches, aux ongles en forme de griffes et qui avaient perdu avec l'âge leur étincelante dureté :

— Tu vieilliras comme les autres, ma fille, — dit-elle d'une voix basse et pâle, — tu verras alors comme c'est amusant...

— Oh, mais j'ai encore du temps devant moi, — chantonna Hélène, — beaucoup de temps...

Bella se leva et sortit, en refermant violemment la porte. Quand elle fut seule, Hélène sentit que, malgré elle, ses yeux se remplissaient de larmes.

— Eh bien, quoi! songea-t-elle — en haussant les épaules — est-ce que j'ai pitié d'elle?... Non, et, d'ailleurs, ce n'est pas ma faute si elle vieillit! Elle n'avait qu'à ne pas prendre un gigolo de quinze ans plus jeune qu'elle! Mais moi, moi, je ne suis pas meilleure qu'eux...

IV

Doucement, lentement, grandit l'amour coupable. Il a déjà enfoncé profondément ses sinueuses racines dans le cœur de l'homme lorsque pousse la première, chétive fleur. Elle paraît si faible et si petite que l'homme la contemple moins pour l'admirer que pour s'enivrer de son propre pouvoir. Il se sent si fort... Un seul mouvement, un léger effort, et tout sera fini, arraché, mort à jamais dans son âme... Alors, qu'a-

t-il à craindre?... Il sourit, ruse avec lui-même, puis, un jour, le sentiment qu'il refusait de reconnaître lui apparaît tellement dérisoire qu'il le nomme dans le secret de son cœur, avec défi et commisération. « Eh bien, oui, cela commence à être de l'amour... Mais, à mon âge, qu'est-ce que je peux craindre?... Je sais que si je le laissais croître, il ne me donnerait que le malheur... » Mais, du jour où il l'a nommé, où il a consenti à le voir, il mesure pour la première fois sa faiblesse. De souples et tenaces racines plongent chaque jour plus profondément en lui. Le moment précis où il tremble enfin, où il songe : « Assez maintenant, assez, le jeu est fini... » est la minute exacte où il succombe, où il s'est accoutumé à son amour, où il chérit sa souffrance, et il ne reste plus qu'à attendre, alors, que le temps et la lassitude aient détruit la tenace, fragile et vénéneuse fleur.

Max avait commencé par jouer avec l'image d'Hélène, à rechercher son souvenir le soir en s'endormant, lorsqu'il se sentait plus particulièrement las de sa vieille maîtresse et de la vie. A l'heure du sommeil, il aimait à fermer les yeux pour mieux voir le visage d'Hélène. Il n'était pas amoureux... Quelle bêtise... « Ah, j'en suis bien revenu », pensait-il. « L'amour, quelle dérision... L'amour, quelle croix... Aimer Hélène, cette enfant... » Il se rappelait un jour d'automne, aux Iles à Saint-Pétersbourg, où, se promenant avec Bella, il avait aperçu dans une allée la petite Hélène qui traînait d'un air maussade ses bottines dans la boue... Comme il la détestait... Sa présence l'irritait. Chacun de ses regards semblait l'épier. Combien de fois il avait dit à Bella : « Mais enfin, pourquoi ne pas la coller dans une pension quelconque et qu'elle nous laisse tranquilles... » Cette petite... Et maintenant?... Mais non, non il ne l'aimait pas... C'était un jeu de son imagination, un caprice... Seulement, il était agréable de la voir... Et c'était le seul être au monde avec qui il pouvait parler simplement, amicalement... Il revoyait dans sa mémoire son cou mince et bistré, son visage si jeune... Jeune, c'était cela qui le séduisait. Il avait trente ans, et Bella... Bella disait d'une femme plus jeune : « Des poupées de bois, inertes et glacées... Ce n'est pas difficile à trouver... » Non, certes, mais ces créatures lourdes et ardentes, ces vieilles femmes amoureuses, était-ce donc si

rare? Parfois, dans son sommeil, un caprice mêlait dans ses rêves les deux visages de femmes. Parfois, il serrait Hélène dans ses bras et l'appelait : « Bella, Bella chérie... » Il tenait un jeune corps contre lui, et le visage se tournait lentement, et sous ses yeux, se flétrissait, la peau devenait blême et usée, la voix rauque, les cheveux sombres et brillants se parsemaient de fils blancs... Il la repoussait avec horreur, et songeait : « Mais c'est naturel, c'est sa fille, elle doit lui ressembler... »

Il s'éveillait en tremblant, le cœur étreint de dégoût et de honte, et de nouveau il pensait :

— Je ne l'aime pas. Je joue avec l'amour. Je joue avec moi-même... Quand je voudrai, cela sera fini à jamais...

Cependant, le temps passait et il ne rusait plus maintenant, mais songeait avec terreur et remords :

— La fille de ma maîtresse...

Mais quoi?... Cela n'était pas rare...

— C'est presque inévitable, — songeait-il, — c'est... classique... Bella ne pardonnera jamais. Elle n'est pas mère, elle, mais uniquement, férocement femme... Eh bien, qu'elle ne pardonne pas, je m'en fiche après tout, je lui ai donné mes plus belles années... ça ne suffit donc pas? Je lui ai sacrifié ma mère, ma famille, ma jeunesse...

Comme il l'avait aimée, cette femme qui, alors déjà, n'était plus ni jeune, ni belle... Mais elle savait donner le plaisir... Et comme elle avait su l'irriter, l'asservir... Il se souvenait des scènes que lui faisait sa mère, des larmes de ses sœurs... Elles avaient tout tenté (si maladroitement!) pour l'arracher à « cette femme »... Il se souvenait encore de l'accent de sa mère en prononçant : « Cette femme... elle ne t'aime pas. Elle a voulu se venger de moi, te prendre à moi... Malheureux enfant... Elle qui n'était rien, *a mere nobody*, » disait-elle amèrement, trouvant dans son malheur une consolation de pouvoir l'exprimer en anglais, naturellement, et non comme Bella, qui l'avait appris, sans doute, d'un amant de passage : « Elle est triomphante, elle triomphe maintenant de m'avoir pris mon fils; cette petite que je refusais de recevoir, non parce qu'elle était pauvre, Dieu merci! je suis au-dessus de cela!... mais parce qu'elle se conduisait comme une fille... Vipère!... m'avoir pris mon fils! Et tu crois que c'est un autre sentiment

qui l'a fait agir? Enfant, crois-moi, on n'aime pas un homme pour lui, mais contre une autre femme... »

— Oui, — songeait Max, — elle avait raison...

Il était assez vieux, cependant, pour reconnaître que l'amour est rarement pur et sans alliage, dans son commencement... Bella avait voulu se venger de la vieille Safronov, d'abord, et ensuite elle l'avait aimé aussi fidèlement qu'une femme comme elle pouvait aimer... Ce qu'il ignorait, c'est que sa jeunesse, sa passion emportée, tout cela satisfaisait en elle le besoin voluptueux d'un amour plein de dangers qu'un passant avait éveillé autrefois dans son cœur...

— Elle voulait que je ne vive, que je ne respire que par elle. Je suis seul au monde maintenant avec elle...

Il lui semblait ressentir l'angoisse de cette solitude et comme une sensation d'étouffement presque physique. « Je n'ai pas un ami, sauf Hélène... Pour Bella, les relations simplement humaines de famille, d'amitié, de camaraderie n'existent pas. L'amour... Il n'y a que cela qui compte... Un ami, une famille, un foyer, tout cela me manque et me manquera éternellement, tant que je resterai auprès d'elle... » « Mais pourquoi ne pas la quitter », songeait-il parfois : mais vivre sans les Karol lui paraissait impossible. Il n'avait qu'eux. Il se sentait lié autant par la servitude des sens que par la simple habitude humaine. Il ressentait la peur d'une solitude plus amère encore, irrémédiable... Parfois, il restait quelques journées sans répondre aux coups de téléphone, aux messages de Bella. Mais il s'ennuyait trop, dans ce pays étranger, sans amis, sans relations, sans métier. Il avait emporté de Russie une fortune qui n'était ni assez grande pour lui permettre des divertissements coûteux, ni assez modeste pour lui laisser le souci de gagner sa vie... Il voulait revoir Hélène. Il revenait. Il la regardait aller, venir, courir, de cette allure légère, bondissante, ailée de l'extrême jeunesse qui semble tenir à peine à la terre. Il chuchotait avec émerveillement, avec amertume, avec un envieux désespoir :

— Comme tu es jeune, mon Dieu, comme tu es jeune...

Il prenait doucement sa main, la serrait, l'appuyait à la dérobée d'un geste chaste et timide contre sa joue.

Un jour de juin, les Karol déjeunaient chez Max. Ils devaient

tous partir aussitôt après pour Biarritz. Max habitait un petit appartement modeste et tranquille dans une calme rue de Passy presque campagnarde. L'orage pesait sur Paris; le ciel était couvert de nuages légers et cuivrés qui se rapprochaient insensiblement l'un de l'autre, et formaient peu à peu une buée rose et lourde qui s'entr'ouvrait par moments et laissait passer un blanc rayon aveuglant.

Le déjeuner fini, Max sortit acheter une mallette qui lui manquait. Hélène prit un livre. Karol regardait avec nostalgie un point invisible dans l'espace. Il remuait les doigts, les faisait claquer durement et régulièrement comme des castagnettes. Hélène comprit qu'il revoyait en esprit la table du cercle. Il finit par se lever avec un soupir.

— Je n'ai pas eu le temps de me raser. Je reviens dans une demi-heure...

— Boris, — cria sa femme, — mais nous partons dès que Max sera de retour! Voyons, tu vas disparaître jusqu'au soir...

— Quelle idée, — dit Boris Karol et son visage s'éclaira de ce malicieux sourire qu'Hélène aimait tant... « Tiens, ma chérie, tu auras tout juste le temps de t'acheter ce nouveau chapeau qui te plaisait », dit-il en lui glissant de l'argent dans la main.

Elle s'adoucit :

— Descendons ensemble.

Hélène resta seule. Un faible souffle de vent remua les branches d'un arbre voisin, puis il les agita violemment; le soleil orageux parut et éclaira les feuilles rebroussées qui se couvrirent d'une teinte d'or pâle. Les nuages devinrent plus épais, le rayon s'effaça, l'arbre gémit et le vent arracha les jeunes feuilles de juin, si tendres et si vertes encore...

La clef tourna dans la serrure et Max rentra. Il ne fut pas surpris de trouver la maison vide. Il connaissait les coutumes des Karol. Il attendit. Vers quatre heures, Karol, que personne n'espérait revoir avant la nuit, apparut. Il repoussa violemment la porte :

— Ma femme n'est pas là?... Je lui avais dit de m'attendre dans la voiture. Quand je suis sorti, plus personne! C'est bien elle! Me faire donner ma parole de ne pas rester au cercle plus d'une demi-heure, et juste au moment où la chance commençait à tourner, elle disparaît !

— Mais, mon pauvre ami, — dit Max d'un ton las, — il est plus de quatre heures. Elle aurait dû vous attendre deux heures et demie... Vous m'avouerez...

Karol n'écoutait pas; il tremblait d'impatience, tendu vers la porte; ses yeux brillaient, mais d'un triste éclat, morne et ardent. Il répétait :

— Ah, mon Dieu, quel malheur, la chance commençait à tourner...

Il marcha de long en large dans la chambre, dit enfin, en s'efforçant de rire :

— Je retourne là-bas... Je ne serai qu'un instant...

— Il va pleuvoir! — cria Hélène, — papa, tu n'as pas de pardessus. Attends, prends un parapluie, tu toussais tellement hier...

— Laisse-moi tranquille, — cria-t-il gaiement en disparaissant, — j'en ai vu d'autres!

— Où est l'autre, maintenant? — dit Max qui tremblait d'énervement. — Il va être cinq heures.

Hélène se mit à rire :

— Mon petit Max... Vous n'êtes pas encore habitué?... On partira ce soir, ou cette nuit, ou demain, ou la semaine prochaine... Qu'est-ce que ça fait? Qu'est-ce qui nous attend là-bas de meilleur ou de différent d'ici?

Il ne répondit pas. Ils étaient seuls. On entendait battre l'horloge. Très loin, le tonnerre roula dans le ciel avec un bruit doux et profond comme un roucoulement.

Le téléphone sonna : Max répondit :

— Allo, oui, c'est moi...

Hélène reconnut l'écho de la voix de sa mère. Max disait :

— Il est venu et il est reparti... Non, — dit-il en hésitant, — la petite n'est pas là non plus. Je sors. Je vois que le voyage est dans l'eau. Partons demain.

Il raccrocha le récepteur et demeura debout, sombre et silencieux. Hélène le regarda en souriant :

— Des mensonges, petit Max?

— Ah, — fit-il, — qu'on soit tranquille une bonne fois, mon Dieu!

Les premières gouttes de pluie, larges et lourdes, crépitaient contre les vitres. Le jour s'obscurcit. Hélène frissonna :

— Quel froid, tout à coup, pour un jour de juin... Il doit tomber de la grêle...

— Fermons les volets, — dit-il.

Volets clos, rideaux tirés, une lampe allumée dans l'ombre, la petite chambre devint tranquille et accueillante.

— Viens, nous allons goûter...

Ils firent chauffer l'eau. Hélène mit le couvert, s'approcha d'un vase rose où trempaient des œillets :

— Max, malheureux, vous n'avez même pas ôté les fils de fer de la fleuriste. La rouille va les manger, vos fleurs...

Elle les coupa, changea l'eau, jouissant malicieusement de l'expression de plaisir qui passait sur les traits de Max.

— Il manque une femme, ici, — dit-elle avec innocence.

La pluie ruisselait dans la rue déserte. Dans la chambre voisine les persiennes étaient restées ouvertes, et on voyait le vent chasser sur le pavé des gerbes légères et brillantes d'eau.

Max alla fermer la porte. Tout était silencieux à présent. Il s'assit à ses pieds.

— Attends, ne bouge pas, laisse-moi t'aider, laisse-moi te servir. Tu veux du thé?... Il reste un gâteau du déjeuner... Il sera pour toi. Je t'en prie.

Humble et empressé, il la regardait manger, ses yeux amoureux fixés sur les dents blanches qui brillaient entre les lèvres. Le silence profond les liait d'une sorte de doux et muet enchantement. Il dit enfin, en tremblant, et si bas qu'elle dut l'entendre une seconde fois pour comprendre ses paroles :

— Comme tu me plais...

— Enfin, — songea-t-elle, — se moquant d'elle-même autant que de lui... Le voilà donc, ce moment si longtemps attendu...

Comment y était-elle arrivée?... Elle se rappela les collines de Finlande, quand du sommet on poussait avec un léger effort le traîneau et qu'ensuite il s'élançait et volait dans l'espace. Le coup de pouce, elle l'avait donné quand, pour la première fois, elle lui avait souri sur le bateau, quand elle lui avait parlé sans montrer sa haine, mais ensuite sa présence constante avait agi si vite et si légèrement, cette trouble ivresse qui naît entre un homme et une femme proches l'un de l'autre, sans être du même sang...

Doucement, elle lui toucha la joue de sa main; elle éprouvait pour lui une vague et amicale pitié; elle se sentait si forte, si sereine, si sûre de son pouvoir, mais, aussitôt, elle retira ses doigts, fronça les sourcils, dit brièvement, pour le plaisir de le voir tressaillir et lever ses yeux vers elle, avec une expression de soumission et de crainte :

— Laissez-moi...

— Hélène, — dit-il brusquement, la voix rauque, — je t'aime, je voudrais t'épouser, je t'aime, ma petite Hélène...

— Quoi?

Elle avait crié cela avec stupeur et une sorte de haine, de rancune qui le frappèrent.

— Mais jamais de la vie, — murmura-t-elle, — jamais de la vie...

— Pourquoi? — dit-il avec un éclair de colère dans ses yeux, qui fit surgir devant elle à nouveau le Max détesté, l'ennemi de son enfance; elle haussa les épaules, voulut dire :

— Parce que je ne vous aime pas... — Et aussitôt songea :

— Ah, non... Si je lui dis cela, il ne me pardonnera jamais, ce sera fini, le jeu sera fini... L'épouser?... Ah non, pas si bête, le désir de vengeance n'est pas assez fort pour risquer ainsi tout mon bonheur... Je ne l'aime pas...

Elle se contenta de secouer la tête en silence. Il crut comprendre et pâlit jusqu'aux lèvres. Il la saisit dans ses bras :

— Hélène, pardonne-moi, pardonne-moi, est-ce que je pouvais savoir?... Je t'aime, tu es si jeune encore, tu m'aimeras... Il est impossible que tu ne m'aimes pas, — dit-il en baisant avec une désolation passionnée la joue qu'elle lui abandonnait et ses lèvres.

Dehors, le fracas de la pluie s'apaisait; on entendait plus distinctement le bruit musical, léger des feuilles qui s'égouttaient. Max la serrait contre lui, et elle sentait trembler la bouche qui baisait et mordait doucement son épaule à travers l'étoffe légère de sa robe.

Elle le repoussa doucement :

— Non, non...

Il voulut lui baiser la bouche, mais elle écarta de ses deux mains crispées le visage tendre et avide :

— Lâchez-moi! J'entends des pas, j'entends ma mère, — cria-t-elle affolée.

Il la laissa; elle retomba sur le divan, pâle et sans forces. Mais c'était le chauffeur qui venait aux ordres. Tandis que Max lui parlait, elle se glissa hors de la pièce et s'enfuit.

V

Ils ne partirent pas pour Biarritz cette nuit-là; Hélène revint chez elle. Elle se coucha; son lit étroit était poussé contre la fenêtre; sa chambre occupait seule le rez-de-chaussée de la maison qu'ils habitaient; la rumeur de la ville venait battre contre ses volets, et au-dessus de sa tête, elle entendait les pas de sa mère, qui trompait son insomnie et ses larmes en marchant sans s'arrêter d'une pièce à une autre; dehors, on entendait les autos revenir de la campagne et les couples attardés traînaient, s'embrassaient sur les bancs. Hélène avait allumé la lampe; les moulures Directoire, rose garance et vert d'eau, les rideaux roses, les longues glaces étroites encastrées dans les murs, elle regardait ce décor de sa vie avec hostilité. Elle n'aimait rien au monde.

— Rien, ni personne, — songea-t-elle tristement... — Comme je devrais être heureuse cette nuit... Tout ce que j'ai désiré, je l'ai obtenu... Si je voulais seulement...

Elle secoua la tête et rit :

— Oh, Hélène, — dit-elle en se parlant mentalement à elle-même comme elle le faisait depuis son enfance, — tu sais bien que tu es la plus forte et que ce sont de pitoyables proies... C'était donc si difficile de rendre Max amoureux?... J'ai dix-huit ans et elle quarante-cinq... N'importe quelle gamine aurait pu faire cela... Et te voilà crevant d'orgueil!... Ce qu'il faudrait, c'est te vaincre toi-même! De quel droit les regarderas-tu avec mépris, si tu n'es pas plus forte et meilleure qu'eux?... J'ai passé ma vie à me battre contre un sang odieux, mais il est en moi. Il coule en moi, songea-t-elle en élevant en l'air son bras mince et ambré aux veines apparentes, et si je n'apprends pas à me vaincre, ce sang âcre et maudit sera le plus fort...

Elle se souvint de la glace dans l'ombre de la chambre, chez Max, où son visage lui était apparu, tandis qu'elle se laissait embrasser. Un visage effrayant, voluptueux, triomphant, qui lui avait rappelé dans un éclair les traits de sa mère, jeune...

— Je ne me laisserai pas vaincre par ce démon, — dit-elle tout haut, en riant; — sans doute, il est facile de renoncer, maintenant que j'ai virtuellement obtenu ce que je voulais. Je ne suis pas hypocrite, je ne me fais pas meilleure que je suis; je ne suis pas bonne, je ne veux pas être bonne... Être bon, cela a quelque chose de mou, de fade, d'étouffant... Mais je veux être plus puissante que moi-même, je veux me vaincre moi-même... Oui, les laisser dans leur boue, dans leur honte, et moi... Mon Dieu, murmura-t-elle avec un brusque et déchirant remords, je suis si imparfaite, si rancunière, si égoïste, si orgueilleuse... Je n'ai pas d'humilité, pas de charité dans le cœur, mais je voudrais, ardemment, être meilleure... A partir d'aujourd'hui, je le jure, il ne me verra pas seule. Je le fuirai. Je mettrai à le fuir autant d'obstination qu'avant pour le rencontrer et rester seule avec lui. Je m'ennuierai, songea-t-elle en souriant. Bah, je veux, je veux... Démon de l'orgueil ou démon de la vengeance, on verra bien qui sera le plus fort!... Mais est-ce que j'aurai le courage de la voir heureuse? Mais oui, mais pourquoi pas? A partir d'aujourd'hui, je ne la hais plus, je lui ai pardonné...

Elle rejeta la couverture, s'étendit, raide et droite, les bras croisés sous sa nuque : « Oui, c'est bizarre, mais, pour la première fois de ma vie, je puis penser à elle sans que mon cœur frémisse ou devienne lourd comme une pierre... J'ai même un peu pitié d'elle... »

Elle revit sa pâleur, la trace de ses larmes sur le fard, ses traits ravagés.

— Moi, la petite Hélène... Comment disait-elle : « Cette petite est si gauche, si sauvage... Comme tu es maladroite, ma pauvre Hélène... »

Ses yeux étincelèrent dans l'ombre :

— Pas si maladroite que cela, — murmura-t-elle en serrant les dents, mais elle se força à calmer le battement rapide et fiévreux dans sa poitrine, — être un loup avide, ce n'est pas difficile et c'est indigne de moi... Je dirai à Max que je ne

l'aime pas, que ce n'était qu'un jeu. Il lui reviendra, ne serait-ce que pour essayer de me faire souffrir... A partir de demain, tout redeviendra normal, si je puis m'exprimer ainsi... Puisque père ne voit rien ou ne veut rien voir, il n'y a qu'à laisser les choses aller comme elles vont... Au fond, ce plaisir aigu et scélérat était empoisonné d'amertume... Quelle nuit étrange, songea-t-elle en éteignant la lampe et regardant couler par les fentes des volets une lumière d'argent : quel beau clair de lune...

Elle se leva, marcha pieds nus vers la fenêtre, écarta les volets, regarda l'avenue vaste et déserte. Le vent soufflait du Bois. La nuit était pure maintenant et d'une couleur transparente et bleue. Elle s'assit à la fenêtre, chantonnant doucement. Jamais son cœur n'avait été aussi léger; une sorte d'ardeur joyeuse soulevait son sang. « Savoir, au fond, que je tiens son bonheur dans mes mains, et être libre de les serrer ou de les disjoindre, à mon gré, n'est-ce pas la meilleure vengeance. Que pourrais-je avoir de plus? Je ne l'aime pas. Si je l'aimais... »

Elle regarda fixement devant elle, reformant dans son souvenir son visage soumis et avide... « Je n'aime personne, Dieu merci, je suis seule et libre. Si je pouvais, songea-t-elle tout à coup, je crois que je m'en irais cette nuit même... Au fond, c'est mon seul désir... M'en aller dans n'importe quel coin de de la terre où je ne verrai plus jamais ni ma mère, ni cette maison, où je n'entendrai plus le mot « argent », ni le mot « amour ». Mais il y a mon père... Pourtant, il n'a pas besoin de moi... songea-t-elle amèrement : personne n'a besoin de moi... Max est amoureux, ce n'est pas cela qu'il me faudrait, je voudrais une sûre et paisible tendresse... Je ne suis plus une enfant pourtant, j'ai l'âge où l'on étouffe entre deux murs, où l'on rejette avec horreur les liens les plus tendres... Oui, mais moi, cela m'a tellement manqué... Et puis, de n'avoir pas été une enfant quand il était temps de l'être, il semble que l'on ne peut jamais mûrir harmonieusement; on est fané d'un côté et vert de l'autre, comme un fruit trop tôt exposé au froid et au vent...

Il lui semblait que, par-dessus les dernières et sombres années, elle se retrouvait plus proche qu'elle n'avait jamais été de l'enfant vigoureuse et dure qui ravalait silencieusement

ses larmes, serrait les poings et ramassait ses forces pour souffrir sans se plaindre.

— Belle et dure vie, — dit-elle tout haut.

Elle était revenue s'étendre sur son lit, mais ses volets demeuraient ouverts; elle vit la nuit pâlir et le matin de printemps briller sur les feuilles. Enfin, elle s'endormit.

VI

Huit jours passèrent pendant lesquels elle réussit à éviter Max, mais leurs vies étaient trop enchevêtrées par la volonté de Bella et l'incohérence de l'existence. Déjà, il lui manquait. Le soir, surtout, ces soirs interminables, lorsqu'à neuf ou dix heures on attendait encore Karol pour se mettre à table, Hélène se sentait si triste qu'elle songeait à Max, avec regret, malgré elle. Agenouillée sur une chaise, elle crayonnait distraitement le bois d'un vieux bureau branlant Louis XV, orné de griffes d'or décollées; elle entendait au-dessus de sa tête le pas impatient du maître d'hôtel. Cela éveillait trop de souvenirs dans son cœur...

Un soir, madame Karol, tenant d'une main le téléphone, suivie d'une femme de chambre qui raccourcissait sur elle sa robe, traversa en coup de vent la pièce où Hélène se trouvait; la femme de chambre, la bouche pleine d'épingles, trébuchait dans les fils de l'appareil; derrière elle, marchait une seconde domestique, portant la cassette à bijoux ouverte. Hélène entendit sa mère appeler le numéro de Max. Tout en parlant, Bella vissait ses boucles d'oreilles en diamants, qui lui échappaient et roulaient à terre; elle parlait russe, et, de temps en temps, s'interrompait, se souvenant sans doute qu'Hélène était dans la chambre voisine, puis elle l'oubliait, recommençait à supplier :

— Venez, venez... Vous aviez promis que vous sortiriez avec moi, ce soir... Il n'est pas là, je suis si seule, Max... Ayez pitié de moi...

Quand elle eut raccroché le récepteur, elle resta un instant debout, tordant machinalement ses mains. C'était fini... il ne l'aimait plus... Fiévreusement, elle recherchait dans sa

mémoire les visages de femmes qui auraient pu le lui enlever... Il était las d'elle...

— Autrefois, nous nous querellions, mais il revenait toujours plus soumis, plus tendre. Autrefois... il y a un an à peine... Mais maintenant... ah, c'est une autre femme qui l'a pris, je le sens, songea-t-elle avec désespoir : qu'est-ce que je deviendrai sans lui?

Elle lui avait été scrupuleusement fidèle, et elle songeait à cela avec une féroce rancune :

— Mes dernières années... Car je ne veux pas le montrer, je crâne, mais je sais bien que c'est fini pour moi maintenant, la jeunesse et l'amour... Ou alors les aventures payées, les gigolos, les jeunes gamins que l'on entretient et qui pourraient être vos fils et qui se moquent de vous derrière votre dos, pensa-t-elle en revoyant telle ou telle de ses amies, avec le beau garçon qu'elles tenaient en laisse comme un pékinois; ou alors renoncer... être une vieille femme... Ah, non, non, ça, jamais, jamais... Je ne peux pas renoncer à l'amour, ce n'est pas possible, murmura-t-elle, et, machinalement, elle essuyait les larmes qui coulaient parmi les perles de son collier.

— Il m'a parée comme une châsse, — songea-t-elle en entendant la porte s'ouvrir et le pas de son mari dans la pièce voisine, — mais ce n'est pas cela qu'il me faut, et puis, je m'ennuie, je m'ennuie désespérément... Si on n'a pas d'homme dans sa vie, si on n'a pas d'amant, jeune et beau, à quoi bon vivre?... Les femmes qui se disent satisfaites sans amour sont des sottes, des ignorantes ou des hypocrites... J'ai besoin d'amour, dit-elle fiévreusement, en regardant avec haine son visage convulsé dans la glace : vieille carcasse... S'ils savaient comme je me vois bien, sans pitié, sans indulgence, songea-t-elle encore.

Le dîner commença. Le hall sans fenêtres avait été transformé en salle à manger; il y régnait une fraîcheur solennelle et une ombre bleuâtre; la poussière s'amoncelait sur les moulures de faux marbre. C'était le règne du stuc; le tapis à carreaux bleus et blancs imitait un dallage; les fleurs artificielles étaient piquées dans des urnes de marbre et répandaient une légère et âcre odeur de poussière; des fruits d'albâtre dans une conque étaient allumés intérieurement à l'électricité. La

table de marbre glaçait les doigts sous le napperon de dentelle. Entre les deux couverts de Bella et de Karol le téléphone était posé. Karol dînait avec une hâte fébrile; il avalait sa nourriture sans la voir, ni la goûter, et, en même temps, les cachets dont on le gavait, avec lesquels il espérait se passer d'air pur et de repos. Hélène le contemplait avec une sourde pitié : il était plus fin et plus beau qu'autrefois. Cette flamme dont il était doué, cette espèce d'ardeur pathétique, jetaient leurs plus beaux, leurs derniers feux. Dans son pâle visage tourmenté, les beaux yeux tristes et perçants, à la sclérotique jaunie, brillaient d'un éclat presque insoutenable. A chaque instant, il faisait claquer ses doigts minces :

— Plus vite, servez plus vite...

— Tu sors encore ce soir? — soupira Bella.

— J'ai un rendez-vous d'affaires... Mais toi aussi, — dit-il en la regardant.

Elle secoua la tête :

— Non.

Mais aussitôt elle commença d'une voix aigre et plaintive :

— Je suis toujours seule. Nous menons une vie de fous. Je suis la plus malheureuse des femmes. J'ai toujours été une victime.

Il ne répondait pas et l'écoutait à peine, rompu à ses lamentations par vingt années de vie conjugale. Mais Hélène, ce soir, était disposée à la trouver touchante, cette femme vieillissante, querelleuse, assise en face d'elle, ne jetant jamais ses yeux sur elle, comme si elle souffrait de la présence de ce jeune visage, traînant tristement sur la nappe ses belles mains, ses bras nus chargés de bracelets. Son visage était peint, empâté, fardé, englué de poudre et de crème, mais il semblait que la peau se soulevât, creusée, couturée de rides et que la surface lisse, blanche et rose s'affaissât lentement, révélant les ravages de l'âge; pourtant elle était encore admirablement faite, le buste dur et droit.

Hélène se tourna vers son père :

— Papa, papa chéri, reste à la maison, regarde-toi... Tu as l'air si fatigué...

Il haussa les épaules, et, comme elle insistait et que Bella reprenait ses plaintes, il s'écria avec impatience :

— Au diable, ces femmes!

Hélène se tut, les yeux pleins de larmes : elle était blessée qu'il la repoussât ainsi et surtout qu'il la confondît avec sa mère.

— Il ne voit donc pas que je l'aime? — songea-t-elle tristement.

Mais il ne voyait rien que le tapis vert où la nuit même il jetterait une fortune.

— Non, — songea Hélène, — ce n'est pas si facile de renoncer à Max, de renoncer au jeu...

Le lendemain, brusquement, ils partirent pour Biarritz; Hélène n'avait aucune excuse pour rester à Paris; d'ailleurs, on la traitait encore en petite fille qui n'avait pas à discuter les ordres qu'on lui donnait, et Max vint avec eux.

Au matin, à Blois, il la fit appeler, tandis que Bella dormait encore, et il lui acheta les premières cerises à un éventaire en plein vent, dans une petite rue rose de soleil; les fruits étaient couverts d'une buée argentée et ils étaient glacés et enivrants comme une goutte de liqueur gelée. Il la regardait avec désir et tendresse :

— Hélène, comme tu es fuyante, glissante, insaisissable, comme tu me plais, comme tu me plais... Je n'ai jamais aimé une autre femme autant que je t'aime... Tu es jolie, je suis fou de toi...

Tous les mots, tous les vieux mots, qui, pour elle, étaient nouveaux encore et pénétraient malgré elle dans son cœur...

— Je n'ai pas le courage, — songea-t-elle. — Vaincre le démon... non pas de la sensualité, qu'est-ce que cela?... mais de la coquetterie, de la cruauté, du plaisir de jouer, pour la première fois, avec l'amour d'un homme...

— Je n'aurais pas le courage, — répéta-t-elle, sentant comme malgré elle qu'un sourire touchait le coin de sa lèvre, elle fit un effort surhumain, baissa les yeux, songea avec cet humour triste qu'elle avait hérité de son père :

— Je gagne ma part de Paradis... — prit une voix calme, égale pour répondre :

— Max, laissez-moi, je ne vous aime pas, je jouais à l'amour, — dit-elle, tout en pensant :

— Hypocrite, je ne ferai que l'embraser davantage...

Il pâlit, lui lança un dur regard, et, tout à coup, elle eut peur de le perdre... C'était si amusant, au fond... « Et pourquoi, songea-t-elle, pour épargner de la peine à cette femme que j'ai toujours haïe?... Mais je ne veux pas!... Je m'amuse », songea-t-elle, sentant affluer vers son cœur une vague ardente d'orgueil et de plaisir. Elle lui prit doucement la main :

— Là, là, quel mauvais regard... Je plaisantais...

Il frissonna au contact de ses mains et regarda avec une sorte de crainte cette expression de femme sur ce visage d'enfant. Comme elle lui plaisait... Il aimait chacun de ses mouvements encore gauches et anguleux, ses cheveux dénoués flottant sur ses minces épaules, son cou fragile, ses paupières intactes, ses yeux brillants qui gardaient un air de fierté et d'innocence enfantine, ses longues jambes, la force de ses doigts, sa manière capricieuse et farouche d'échapper à ses étreintes, sa pure haleine... Ils étaient seuls; il se pencha vers elle et l'embrassa, dit doucement :

— Donne-moi un baiser...

Elle posa rapidement ses lèvres sur sa joue et il sentit en lui une sorte de trouble sensuel plus fort et plus âcre qu'il n'avait jamais ressenti, mais adouci d'une sorte d'attendrissement; elle avait des baisers de petite fille, mais sa manière de recevoir les siens, en silence et en fermant les yeux, était d'une femme...

Hélène eut le temp de songer :

— Qu'est-ce que je fais?... Malheureuse idiote, si je recommence à présent, je ne pourrai plus m'arrêter...

Mais il était bien trop tard pour cesser le jeu...

Quand ils revinrent à Paris, seulement, Hélène comprit jusqu'à quel point Max la tenait. Il devenait avec elle aussi tyrannique, jaloux, cruel qu'il avait été autrefois avec Bella. On apprend à aimer, comme tout autre chose, et la technique ne varie plus... On l'emploie malgré soi avec des femmes différentes... il répétait :

— Épouse-moi... Tu es malheureuse chez toi...

Elle refusait. Il était saisi alors par des crises de colère qui le laissaient pâle et tremblant, des injures aux lèvres. Il se doutait bien qu'elle se jouait de lui, mais maintenant cela ne suffisait plus à le calmer; il était entré dans cette phase de

l'amour insatisfait qui ressemble à une morne folie, et Hélène regardait, consternée, ce délire qu'elle avait déchaîné en lui, qui le ravageait et qu'elle ne pouvait pas comprendre. La première fois où, machinalement, lui échappèrent ces mots :

— Si ma mère savait...

Il éclata de rire :

— Dis-le, dis-le, va, tu verras comme ta vie sera délicieuse après, ma fille... Jamais elle ne te pardonnera... Tu n'es qu'une enfant encore, une gamine... Elle te le fera chèrement payer, va...

Il continuait cependant à vivre avec Bella, pour tant de raisons... Il se vengeait sur elle d'Hélène, passait ses nerfs sur elle et trompait sur elle son désir sauvage de baisers et de caresses qu'Hélène, avec une horreur et une répulsion de tout son corps, refusait de satisfaire. Puis il répétait avec désespoir :

— C'est ta faute, ta faute... Je t'offre une vie propre, normale, tu refuses...

Le soir, il faisait venir Bella chez lui pour pouvoir téléphoner librement à Hélène, sachant qu'elle serait seule à la maison. Bella rentrait vers minuit, pâle et défaite, le fard fondant sur le visage; mais le lendemain elle retournait à son appel, et Hélène attendait en frémissant ce coup de téléphone qui résonnait dans l'appartement désert.

Courbée en avant, les yeux fixes, pressant sa main tremblante contre sa joue, elle attendait, sans forces pour s'enfuir et se libérer de la tentation... Le téléphone sonnait; elle prenait l'appareil, écoutait la voix de Max :

— Quand viendras-tu? Enfin, pourquoi te laissais-tu embrasser si tu ne m'aimais pas? Je ferai ce que tu voudras. Viens seulement. Je ne te toucherai pas... Je te supplie de venir.

Elle répondait : « Non... non... non... », sentant que son cœur se glaçait, tournée vers la porte, craignant son père, sa mère, les domestiques, l'écho de ses propres paroles, tandis qu'il répétait sans fin, avec désespoir, de sa voix tendre et âpre qui semblait mordre un à un les mots :

— Chérie, chérie, ma chérie Hélène, viens, viens, aie pitié de moi...

Mais, brusquement, il se taisait, raccrochait le téléphone;

elle entendait la petite sonnerie brève qui coupait la communication. Elle songeait avec colère et souffrance :

— Elle vient d'arriver chez lui. Elle sonne à sa porte. Il va lui ouvrir et... Mais je ne suis pas jalouse! C'est à elle d'être jalouse! Moi, je devrais triompher... Je l'ai voulu, cependant... C'est ma faute... Tu l'as voulu, Georges Dandin, répétait-elle avec des larmes à travers lesquelles elle essayait encore de rire, honteuse de sa détresse : « Qu'est-ce que j'ai fait? Et où prendrai-je le courage, mon Dieu, de me vaincre et de pardonner, d'oublier, de laisser à Dieu seul le soin de la vengeance?... »

Et lorsqu'elle était couchée, tandis qu'elle commençait à s'endormir, de ce sommeil tranquille et heureux qu'elle avait gardé de son enfance et qui, invariablement, la ramenait vers des souvenirs abolis, joyeux et innocents, de nouveau, le téléphone résonnait, l'arrachait de son lit, et, de nouveau, la voix tendre et méchante appelait :

— Hélène, Hélène, je veux entendre ta voix... Je ne pourrai pas m'endormir avant d'avoir entendu ta voix... Dis-moi une parole, une seule, une promesse, même si tu ne dois pas la tenir, dis-moi que tu m'aimeras un jour... Prends garde, je te ferai du mal, criait-il tout à coup dans un sursaut de fureur : je voudrais te tuer!

Elle songeait :

— Il n'a pas de prise sur moi. Il ne peut plus me faire souffrir.

Elle haussait les épaules :

— Vous êtes un enfant...

— Alors, laisse-moi, — criait-il avec désespoir. — Pourquoi rôdais-tu toujours autour de moi? Tu n'es qu'une sotte gamine, menteuse et coquette! Je ne t'aime pas, je me moque de toi, je... Non, Hélène, Hélène, ne t'en va pas, pardonne-moi, je te supplie de venir une fois seulement... Quand je sens ta joue si fraîche et lisse sous mes lèvres, je deviens fou, Hélène... Ma chérie, ma chérie, ma chérie...

Hélène entendait le bruit de la porte cochère qui s'ouvrait sous ses fenêtres. Elle chuchotait :

— Laissez-moi maintenant, laissez-moi... Je ne puis plus parler...

Une sorte de pudeur l'empêchait de dire : « Ma mère est là... »

Mais il devinait sans peine, et heureux d'être, un instant seulement, le plus fort, heureux d'être redouté, il répondait :

— C'est bien! Si tu ne me donnes pas ta promesse formelle que tu me verras demain, je téléphonerai toute la nuit, jusqu'à ce que ta mère entende! Ne me pousse pas à bout, Hélène, tu ne me connais pas! J'en ai mâté d'autres que toi!

— Celles-là vous aimaient.

— C'est bien... Je téléphonerai toute la nuit, tu entends?... Ta mère saura tout, et ton père, Hélène?... Il saura tout, tu comprends bien? Tout. Le passé et le présent... Ah, c'est abominable, je sais bien, mais c'est ta faute, tu me forces à agir ainsi! Écoute, promets seulement! Une fois seulement! Je t'aime! Aie pitié de moi!

Hélène entendait le pas de sa mère au-dessus de sa chambre. Elle entendait s'ouvrir la porte de la pièce où dormait Karol. Elle murmurait :

— Je promets.

VII

Un jour de pluie, au Bois, ils allaient tous deux, en auto, sans but, heureux de se réfugier dans ces allées désertes et mouillées où personne du moins ne les rencontrerait. C'était l'automne; on entendait battre contre les vitres ces flots de lourde pluie froide qui se déchaînent au commencement d'octobre. Parfois, le chauffeur s'arrêtait et regardait Max en haussant les épaules. Max frappait la vitre avec impatience :

— Allez plus loin. Allez où vous voudrez.

L'auto recommençait à rouler, s'enfonçant par moments dans la terre molle des petites allées cavalières. Au bout de peu de temps ils traversèrent la Seine et se trouvèrent dans la campagne; une odeur amère et fraîche entrait par les vitres baissées. Hélène regardait, comme dans un cauchemar confus, l'homme assis à côté d'elle, qui pleurait et lui parlait sans songer à essuyer ses larmes. Elle éprouvait de la pitié et un peu de dégoût.

— Hélène, il faut que tu me comprennes... Je ne puis pas continuer cette vie. Nous n'avons jamais parlé d'*elle*, — dit-il

en évitant de prononcer le nom de sa maîtresse; — c'est odieux, ce que je fais... Mais il vaut mieux en parler franchement une fois pour toutes, et que ce soit fini... Tu... tu connais notre liaison depuis longtemps, n'est-ce pas?

— Ah, grand Dieu, — dit-elle en haussant les épaules, — mais vous ne pensiez donc pas, quand j'étais enfant, qu'il m'eût fallu être aveugle et idiote pour ne rien deviner?

— Est-ce que tu crois qu'on pense aux enfants! — s'exclama-t-il, — et elle revit un instant sur son visage sa grimace d'autrefois, méprisante et lasse; elle sentit remuer dans son cœur la vieille haine.

Elle murmura :

— Je sais bien qu'on ne pense jamais aux enfants...

— Mais est-ce qu'il s'agit de cela? Il s'agit de toi maintenant, d'une femme que j'aime et d'une autre femme que j'ai aimée, sincèrement aimée... Je ne puis continuer à la tromper ainsi... J'ai vécu ces derniers mois dans une sorte de morne cauchemar... Il me semble que je m'éveille. Je comprends à quel point j'ai été misérable, odieux... Ou plutôt, je le comprenais bien, mais je ne pouvais pas m'empêcher, je t'aimais trop, j'étais fou, dit-il d'une voix sourde, mais je ne peux plus, j'ai horreur de moi...

— Vous avez trompé mon père pendant des années, sans remords, — dit-elle avec rancune.

Il murmura :

— Ton père? Est-ce que tu sais ce qu'il pense? Est-ce que personne a jamais pu savoir ce qu'il pensait? Détrompe-toi, si tu crois le connaître. Quant à moi, je ne puis dire ni ce qu'il sait, ni ce qu'il ignore... Hélène, si tu voulais...

— Mais quoi, — dit-elle en arrachant sa main qu'il collait contre sa joue en feu.

— Épouse-moi, Hélène, tu seras heureuse.

Elle secoua lentement la tête.

— Pourquoi? — dit-il avec désespoir.

— Je ne vous aime pas. Vous êtes l'ennemi de toute mon enfance. Je ne peux pas vous expliquer cela. Vous venez de dire : « Il ne s'agit pas de toi, enfant. » Mais si, il ne s'agit que de cela. Je ne serai jamais différente. Les sentiments que j'avais à quatorze ans... et avant encore... bien avant... sont

et seront toujours les miens. Jamais je ne pourrai oublier. Jamais je ne pourrai vivre heureuse avec vous. Je voudrais vivre auprès d'un homme qui n'aurait jamais connu ma mère, ni ma maison, qui ne connaîtrait même pas ma langue ou mon pays, qui m'emmènerait loin, n'importe où, au diable, loin d'ici. Je serais malheureuse avec vous, même si je vous aimais. Mais je ne vous aime pas.

Il serra les poings avec rage.

— Tu te laissais embrasser par moi...

— Mais quel rapport cela peut-il avoir avec l'amour? — dit-elle d'une voix lasse.

— Alors, je veux partir. Ma sœur est à Londres. Elle m'écrit de venir la rejoindre. Je veux partir, — répéta-t-il avec un gémissement.

— Eh bien, partez, mon cher Max.

— Hélène, si je pars, tu ne me reverras de ma vie. Tu auras besoin d'un ami, peut-être, un jour. Tu n'as personne au monde, songes-y, que ton père. Il est vieux, malade...

Elle frémit :

— Papa? Qu'est-ce que vous dites là?

— Mais voyons, — fit-il en haussant les épaules; — ne le vois-tu pas? Il est perdu. Il a brûlé sa vie. Que feras-tu alors? Ta mère et toi, vous serez toujours ennemies.

— Toujours, — dit-elle en écho, — mais je n'ai besoin de personne.

Il répéta avec désespoir :

— Il me semble que je n'ai pas éprouvé un sentiment propre depuis dix ans. J'ai honte de moi... Mon amour pour toi est âcre et trouble, plein de rancune et de fiel. Et pourtant, je t'aime.

Elle leva le bras et chercha à reconnaître l'heure dans un rayon de lumière blafarde qui tombait d'un bec de gaz.

— Huit heures bientôt, rentrons.

— Non, non, Hélène!

Il s'accrochait à ses vêtements, baisait passionnément le cou, la chair fragile et tendre des poignets.

— Hélène, Hélène, je t'aime, je n'ai jamais aimé que toi. Aie pitié de moi, mon Dieu, ne me renvoie pas... Mais enfin, il n'est pas possible que tu me détestes à ce point! je ne t'ai

jamais fait de mal, moi! Je partirai pour toujours. Cela t'est égal?

— Non, — dit-elle cruellement, — je suis contente. Au moins, vous parti, la maison redeviendra digne et propre. *Elle* est vieille. Elle sera bien forcée maintenant de se contenter de sa maison, de son mari et de son enfant. J'aurai peut-être un jour une mère comme tout le monde. Vous avez fait mon malheur.

Il ne répondit pas. Dans l'ombre de la voiture, elle le vit détourner le visage et porter ses mains tremblantes à ses yeux. Elle se pencha à la vitre et dit au chauffeur de rentrer à Paris.

Ils se séparèrent sans un mot. Le lendemain, il partait pour Londres.

VIII

Les années coulaient vite en ce temps-là. La vie était rapide, trouble, tumultueuse, comme un fleuve qui déborde des rives. Plus tard, quand Hélène devait se rappeler les deux ans qui s'étaient écoulés depuis le départ de Max, elle les revoyait toujours sous l'image d'un torrent, d'eaux lourdes et impétueuses. Elle avait mûri, vieilli en ces deux années, mais ses mouvements demeuraient brusques, gauches, son visage pâle, ses bras minces et fragiles. Parmi les autres filles, brillantes, parées, fardées, elle paraissait effacée, car elle était silencieuse, ne sortant de sa timidité que par à-coups, où elle se montrait alors d'une froide, violente et ironique gaieté. Mais les garçons lui pardonnaient son mutisme, ses lèvres sans fard, sa manière indifférente d'accepter les baisers, parce qu'elle dansait bien, ce qui en ce temps-là était une qualité précieuse, à l'égal de la plus grande intelligence et de la plus haute vertu... Elle avait un teint pâle et frais, inaltérable, qui, après une nuit de veille demeurait pareil, lisse et sans éclat, comme celui de certaines fleurs encore en boutons.

Après le départ de Max et jusqu'à la lettre brève et glacée où il leur annonçait son mariage, Bella avait gardé une expression endormie, assagie, abattue, et puis elle avait repris des amants qu'elle payait comme les autres... En ce temps-là, la vie était facile, les millions roulaient. C'était l'époque

heureuse où la Bourse montait sans arrêt vers des cimes alors inconnues, où tous les « change-haut » de la terre venaient à Paris, qui résonnait de toutes les langues du monde. Les femmes portaient à cinquante ans une robe qui s'appelait « gosse de riches », qui bridait leurs hanches et révélait jusqu'aux cuisses des jambes puissantes. C'était l'époque des premiers cheveux courts, des cous rêches et tondus, cravatés, ligotés de perles. Au privé de Deauville, des Anglaises, tenant entre leurs longues dents de mort des fume-cigarettes qui répandaient sur les épaules nues la cendre brûlante, glissaient entre les mains de beaux garçons couleur de cigare, couleur de tabac blond, couleur de pain d'épices, les liasses de livres anglaises épaisses et crissantes comme des feuilles mortes.

A Boris Karol le jeu ne suffisait plus pour secouer ses nerfs; il lui fallait le champagne, les femmes, les soupers, les courses en auto dans le vent, l'argent jeté à pleines mains, la cour obséquieuse de tous les parasites de la terre, tout ce qu'il n'avait pas connu encore, tout ce qu'il n'avait pas pu goûter dans sa jeunesse, tout ce qu'il mordait maintenant, avec hâte, avec crainte, comme s'il eût senti que la vie échappait de ses mains avides et qui s'affaiblissaient chaque jour.

A certaines heures, au petit matin, quand le fard coule sur les vieux visages et que l'on écrase, en dansant, les derniers serpentins, Hélène contemplait son père, sa mère, cette foule insensée qui les entourait et elle se prenait à regretter le temps passé où elle avait possédé malgré tout quelque chose de semblable à une maison, à une famille. Elle regardait son père avec un lucide désespoir. Le plastron de l'habit faisait ressortir davantage la pâleur jaune du visage fripé. Il teignait sa moustache, à présent, mais le champagne fondait la peinture, et la vieille bouche triste retombait doucement, tirée aux coins dans une moue crispée et lasse. Il semblait que le feu qui brûlait en lui l'avait consumé intérieurement et qu'il ne demeurait plus qu'une fragile charpente qui s'écroulerait au moindre souffle. L'argent fondait entre ses doigts. Il personnifiait l'image terrible de l'homme qui a réalisé son rêve. Comme il aimait cela... Comme il aimait l'échine courbée du maître d'hôtel, le regard de la petite grue qui passait devant sa table, le frôlait et souriait à Hélène et à Bella, comme si elle

pensait : « Vous savez ce que c'est?... C'est le métier, n'est-ce pas?... »

Il souriait à la petite grue, au nègre du jazz, au danseur professionnel, à l'amant de sa femme...

Le dernier amant de Bella était un Arménien gras et sombre, avec des yeux d'almée, fendus en amande, et la croupe charnue d'un marchand de tapis levantin. Par sa servilité, par sa faconde, il amusait Karol, et Hélène reconnaissait les vieilles paroles qui avaient bercé son enfance et semblaient accompagner sa vie, comme le thème insaisissable et fuyant d'une mélodie. Mines de pétrole, mines d'or au Mexique, au Brésil, au Pérou, mines de platine et d'émeraudes, pêcheries de perles, téléphones et rasoirs mécaniques, le trust des cinémas, des fromages, des matières colorantes, le papier, l'étain, millions, millions, millions...

— C'est moi, moi qui ai fait cela, — songeait Hélène avec une tristesse, une lassitude mortelle... — Il y avait Max... Il y aurait eu Max jusqu'à la mort... J'ai voulu changer le cours de nos vies, comme un enfant essayerait d'arrêter un torrent avec ses faibles mains, et le résultat, le voici : ce gras levantin, cet homme pâle et épuisé, et cette vieille sorcière, songeait-elle en regardant sa mère avec un sentiment où il n'entrait plus de haine, mais une sorte d'épouvante devant ce visage ravagé, meurtri, plâtré, avec le fil écarlate des lèvres minces, ce visage où tant de rides, la trace de tant de larmes étaient causées par elle, songeait-elle avec pitié, effroi et remords. Ensuite, elle pensait désespérément :

— Tout le monde vit comme cela...

Elle regardait autour d'elle; tant de femmes portaient sur des corps de fausses gamines des figures tragiques, ravinées, couturées, labourées sous le fard... Tant d'hommes souriaient aux amants de leurs femmes, tant de jeunes filles tournaient là, comme elle, insouciantes et, en apparence, heureuses. Elle pensait à ses robes, à ses cavaliers, à la danse... Cependant, elle touchait doucement le bras de son père :

— Papa, assez de champagne... Papa chéri, cela te fera mal...

— Mais, non, quelle bêtise, — disait-il avec impatience.

Un jour, il dit :

— Tu comprends, cela donne la force de veiller...

— Mais pourquoi veiller?

— Et que faire d'autre? — disait-il avec ce triste petit sourire qui touchait à peine le coin de ses lèvres et disparaissait. Hélène regardait l'Arménien, qui, furtivement, à la dérobée, continuait à verser du champagne dans le verre de Karol.

— Pourquoi fait-il ça?... On dirait qu'il ne comprend pas qu'il est vieux, malade, que le vin lui fait mal...

L'Arménien, aux hanches de danseuse, possédait cependant cette espèce de noblesse rapace et cauteleuse des personnages de miniatures persanes. Il avait le cheveu plat et bleu, le nez crochu, de grosses lèvres framboise...

— Ce n'est pas possible, — songeait Hélène atterrée, — ce n'est pas possible?... Il a dû vendre des cacahuètes dans sa jeunesse...

Mais elle se trompait, c'était le fils d'un marchand de raisins secs en gros de Tiflis et élevé à Corinthe.

Hélène songeait encore :

— Il ne fera pas de mal à papa... Sûrement, elle le paye. Il sait bien que l'argent vient de papa... Au contraire, il est de son intérêt de garder papa le plus longtemps possible...

Un jour, il lui avait dit en la regardant de ses yeux éclatants et faux à l'ombre des longs cils :

— Ah, mademoiselle Hélène, j'aime M. Karol... Mais vous ne me croirez pas... comme un père...

— Est-ce qu'elle l'aime? — pensait Hélène, tandis que sa mère dansait aux bras de son amant et qu'elles se rencontraient sur le parquet brillant du hall; — elle est vieille, elle ressent désespérément sa vieillesse; elle achète une illusion...

Elle ne comprenait pas que Bella recherchait autre chose encore : cette sensation de danger qui seule la satisfaisait et que Max, par sa violence, sa jalousie, avait pu tromper en elle, mais, à mesure qu'elle vieillissait, il lui fallait une secousse plus forte. Il lui fallait penser : « Cet homme me tuera... » et elle regardait le couteau à fruits dans la main de son amant avec un voluptueux frisson de terreur.

Lui, cependant, n'était pas un méchant homme, mais il

savait que depuis longtemps Karol, connaissant sa propre passion du jeu et pour éviter qu'en cas de faillite sa fortune ne fût saisie, l'avait toute entière versée au nom de sa femme. Il n'en voulait pas à Karol; il était emporté par son imagination orientale, fastueuse et fleurie. Il aimait Bella, mais en bloc; il confondait dans son sentiment pour elle la figure avec le fard qui la recouvrait, les perles, les diamants et les plis ravinés de la vieille chair. Il n'aurait pas tué Karol, mais, du moment qu'il le voyait malade, il ne se défendait pas d'avancer le destin d'un coup de pouce. Il rêvait; il voyait Karol mort, et lui-même épousant sa veuve; l'argent, il ne le gaspillerait pas au jeu; il échafaudait dans son imagination de vastes et puissantes entreprises, se grisant des mots : « Trust... Holding... International Financial Co... » comme de paroles d'amour... Ah, il saurait tirer parti de la fortune de Karol, il attirerait des hommes politiques avec du vin, avec de jolies femmes, avec de bons repas, avec de l'or répandu à profusion... Il tournait son mosser entre ses doigts, rêvait à des mines, à des puits de pétrole, et souriait à Hélène avec une expression de paternelle tendresse qui la faisait trembler.

Karol toussa péniblement, comme cela lui arrivait si souvent maintenant, les yeux injectés de sang et suffoquant, la tête renversée en arrière. Il hocha tristement la tête : le pauvre homme était visiblement à bout. Un instant, il chercha une combinaison où Karol pût avoir sa place, mais tout alors devenait instable; l'argent était à lui, il l'avait donné, il pouvait le reprendre. Il se pencha ver Karol, lui sourit tendrement et lui mit la main sur le bras :

— Encore un verre de champagne?... Il est bien frappé, délicieux...

Ils rentrèrent au petit matin, Hélène les bras chargés de poupées et d'accessoires de cotillon. Bella, fatiguée, bâillait. Elle dit avec humeur :

— Toujours la même chose... C'est assommant, ces petites fêtes-là...

— Pourquoi y vas-tu? — murmura Hélène.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse dans la vie? — dit brusquement Bella. — Attendre la mort?... Attendre que tu te maries?... Tiens, ajouta-t-elle avec un éclair de sincérité,

c'est à l'âge que j'ai maintenant qu'il faudrait avoir un enfant... Crois-tu qu'il y ait un être au monde qui puisse se passer d'amour?

IX

A Biarritz, le matin, quand le palace dormait encore, Hélène sortait, allait courir sur la plage déserte. Les longs corridors vides de l'hôtel sentaient la fumée refroidie des cigares; une grande baie ouverte à l'une des extrémités laissait pénétrer le vent de la mer, un sifflement pur et sonore, et l'air salé, où demeuraient des gouttelettes marines. L'ascenseur montait encore parfois son dernier chargement de femmes chancelantes de fatigue, bâillantes, le rouge mandarine effacé sur les joues et des hommes en habit, au visage vert dans la lumière du matin.

C'était l'automne; la plage était vide; les vagues d'équinoxe montaient si haut que l'air à travers elles paraissait humide, irisé, étincelant de mille feux. Hélène entrait dans la mer, et il lui semblait que l'eau salée ruisselant sur son corps effaçait la fatigue des veilles et la souillure de sa vie. Elle se couchait dans l'eau, regardait en riant le ciel au-dessus de sa tête, songeait avec reconnaissance: « On ne peut pas être malheureuse lorsqu'on a ceci : l'odeur de la mer, le sable sous les doigts... l'air, le vent... »

Elle rentrait tard, heureuse de sentir sous sa robe son corps frais et humide encore du bain; elle avait tordu à la hâte ses cheveux mouillés; elle était, cependant, un peu honteuse d'elle-même; elle n'était pas éloignée de se croire niaise pour pouvoir prendre un plaisir aussi parfait d'une manière aussi innocente.

La vie continuait, insensée et rapide, comme une course incessante et vaine vers un but invisible. En ce temps-là, une nouvelle boîte de nuit russe s'était ouverte entre Biarritz et Bidart : au fond d'un grand parc, une petite maison aux murs tendus de satin incarnat où des aigles impériales étaient brodées de fils d'or. Sur les murs brillait une vieille argenterie familiale louée pour la saison. Karol possédait des actions de cet établissement : ainsi le plaisir de boire était

décuplé par celui de payer 10 p. 100 de moins sur chaque bouteille.

Cette nuit-là, les Karol recevaient; autour d'eux on se gavait, on buvait, on aimait aux frais de Boris Karlovitch. Par moments, une toux brusque, caverneuse secouait la fragile, la chère, la vieille poitrine, la pauvre carcasse humaine, qui semblait déjà s'affaisser et aspirer au sommeil et au repos. En face d'Hélène, le grand-duc, dont la présence attirait les Américains ainsi que le miel englue les mouches, tenait sa cour. Ses familiers l'entouraient, princes de pacotille et d'autres, authentiques, les deux races impécunieuses et avides, marchands de pétrole arméniens, financiers internationaux, fabricants d'armements, danseurs professionnels, jadis élèves du Corps des Pages, femmes chères et d'autres en solde, marchands d'opium et de petites filles... Il n'y avait pas une figure sur laquelle Hélène en esprit ne pût lever le masque d'insouciance et de luxure qui recouvrait des traits tirés et anxieux. Les lumières étaient faibles et la baie ouverte laissait entrer la belle nuit tranquille. On dansait dehors également, sur une piste de verre dépoli éclairée par en dessous. Les robes des femmes et leurs poitrines ornées de bijoux scintillaient faiblement dans la nuit, comme des écailles de poisson; la danse lente les faisait glisser comme au fond d'un aquarium.

Son Altesse se leva; les nègres du jazz, saouls et attendris, jouèrent sur leurs klaxons et leurs cymbales « Dieu sauve le Tsar ». L'auguste visiteur passa entre les serviteurs alignés au garde-à-vous; derrière lui venaient des femmes, roulées dans leurs hermines et trébuchant de sommeil, de lassitude et de vin sur leurs hauts talons pointus; des Américaines ivres se relevèrent et, faisant la haie sur le passage du cortège, plongèrent dans une révérence de cour, tandis que, précédé d'un laquais poudré qui portait un flambeau d'argent et de cire enflammée, l'héritier des Romanof sortait lentement. Devant la table des Karol, il s'arrêta, baisa la main de Bella, fit un petit signe amical du bout des doigts à Karol et passa.

— Depuis quand le connais-tu? — demanda Hélène.

— Depuis que je lui ai prêté dix mille francs, — dit Karol en riant. Il avait gardé son rire d'enfant et sa grimace joyeuse

qui plissait tout le sec et fin visage, mais le rire s'acheva dans un gémissement de souffrance; il toussa, moins péniblement qu'à l'ordinaire, mais une expression d'angoisse parut dans ses yeux; il prit son mouchoir, le passa en tremblant sur ses lèvres; il était mouillé d'écume sanglante. Il regarda Hélène avec effroi :

— Qu'est-ce que c'est?... Je... je dois m'être rompu un petit vaisseau... hein?... un tout petit vaisseau, — murmura-t-il.

Il se laissa retomber lourdement sur sa chaise, regarda autour de lui, comme s'il sentait que c'était la dernière fois qu'il voyait ces lumières, ces femmes, cette nuit bleue et argent, mais il eut la force de se taire, de payer pour la dernière fois et de sourire, tandis qu'il murmurait à ses invités :

— Ce n'est rien... C'est un malaise... un petit vaisseau, sans doute, un tout petit vaisseau qui s'est rompu... Vous voyez, c'est fini maintenant... A demain...

X

Boris Karol traîna encore quelque temps dans diverses villes d'eau, puis en Suisse, et revint à Paris mourant. Jusqu'à la dernière minute, il tenta de faire bon visage, de ne pas s'avouer vaincu. Une fois seulement, devant Hélène, comme il se trouvait dans une petite station thermale d'Auvergne, où la pluie ruisselait, où une maussade lumière verte passait à travers les feuilles mouillées, il avait dit :

— Fini maintenant...

Il était debout devant l'armoire à glace; il tenait à la main deux brosses d'ébène et les passait alternativement sur ses fins cheveux blancs, les lissait lentement. Tout à coup, il s'arrêta, s'approcha de la glace; elle reflétait la clarté verte du parc et le visage pâle et jaune paraissait plus malade, usé jusqu'à la dernière limite de la vie. Hélène était assise à côté de lui et écoutait tristement tomber la pluie; il leva son long doigt en l'air et sifflota en souriant mélancoliquement l'air de la *Traviata*, chantonna doucement les paroles :

— Adio, bella Traviata...

Puis il se tourna vers Hélène, la contempla avec une sorte de sévérité, hocha la tête, dit :

— Oui, ma fille, c'est ainsi, ni toi ni moi nous n'y pouvons rien... Et il sortit de la pièce.

De tous côtés, cependant, l'argent partait comme il était venu, sans raison... Karol jouait encore. Crachant le sang, échappant à Hélène et aux médecins, il courait s'enfermer dans de misérables petits casinos de stations thermales, jouait et perdait à chaque coup. Il sentait que, dans sa vie, c'était la passe noire, mais il s'acharnait. Il perdait à la Bourse; dans chaque faillite il avait sa part. Il se consolait en songeant :

— Heureusement, j'ai mis tout l'argent au nom de Bella. Quand il n'y aura plus rien, il restera encore là plusieurs millions, mais il faut les garder pour la fin...

Un jour, à Paris, il eut un crachement de sang plus fort qu'à l'ordinaire. Hélène était seule avec lui. Il venait de recevoir une lettre lui annonçant la banqueroute d'une société dont il possédait la majorité des actions. Il l'avait lue sans émotion apparente, se contentant de dire à Hélène :

— Quelle déveine, hein?... Mais ça s'arrangera...

Un peu plus tard, le sang commença à sortir à flots de sa bouche haletante. Hélène parvint à l'arrêter comme le médecin lui avait recommandé, puis, tandis qu'il reposait pâle et sans forces, elle courut chercher sa mère. Celle-ci était dans sa salle de bains aux mains de la masseuse; une odeur de crème, d'herbes et de camphre emplissait la pièce. Bella était assise devant la psyché aux trois pans déployés, et une femme, debout à côté d'elle, lui recouvrait le visage d'un enduit liquide. Hélène, haletante, cria :

— Viens vite, vite, il a encore un crachement de sang...

Bella fit un mouvement en avant, en disant d'une voix bouleversée :

— Oh, mon Dieu, quel malheur!... Va, retourne vite auprès de lui! moi, je ne peux pas bouger...

— Mais je te répète qu'il crache le sang, il faut venir tout de suite!

— Mais moi, je répète que je ne peux pas bouger... C'est une opération très délicate, on m'enlève la peau du visage et ma figure peut être perdue... Qu'est-ce que tu fais là? — cria-

t-elle avec emportement. — Appelle le docteur. Rends-toi utile au lieu de rester là comme une borne. Je viens dans cinq minutes!

Quand enfin elle arriva, l'hémorragie avait complètement cessé; Karol était calme; il fit un signe à Hélène :

— Va-t'en, ma chérie, j'ai à parler à ta mère...

Ils demeurèrent enfermés pendant le reste de l'après-midi. Un lourd silence emplissait l'appartement. Hélène marchait d'une fenêtre à l'autre, et se sentait faible, misérable et perdue devant la tragique horreur de la vie. Enfin, sa mère sortit de la pièce, en larmes :

— Il veut, — dit-elle avec agitation à Hélène, — reprendre l'argent qu'il m'avait donné, mais je n'ai plus rien... A peine une centaine de mille francs... J'avais tout mis à son insu dans l'affaire de sucres où il vient de perdre le reste... C'est sa faute! Il me disait que c'était une excellente affaire... Que veux-tu? C'est le sort... Mais le pauvre homme, de toute façon, n'en aurait pas profité longtemps...

— Comme elle ment, — songea Hélène : — elle garde l'argent pour son amant.

Bella continua :

— D'ailleurs, je ne comprends pas ce que dit ton père. Il est impossible qu'il ne lui reste plus rien, voyons...

— Pourquoi impossible? — demanda froidement Hélène.

— Parce qu'il possédait une fortune considérable...

— Eh bien, elle est vite partie, voilà tout...

— Que veux-tu? — répéta Bella en haussant les épaules, — c'est affreux...

Elle recommença à pleurer. Autrefois, elle prenait tout ce qu'elle voulait d'une manière âpre, impérieuse, dominatrice, mais l'âge l'avait, malgré tout, brisée. Les hommes ne l'aimaient plus, ne lui obéissaient plus comme avant. Elle revenait à des habitudes d'enfance qui remontaient vers elle du fond du passé, lorsqu'elle était une grosse fille gâtée par l'admiration de sa faible mère, à des pleurnicheries, à des caprices, des crises de nerfs, des larmes abondantes et faciles, des exclamations gémissantes : « Je suis trop malheureuse! Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour être châtiée ainsi? »

Boris Karol l'avait entendue; il entra dans la chambre, se

traînant avec peine; il lui passa doucement la main sur les cheveux.

— Ne pleure pas, ma chérie... cela s'arrangera... Je guérirai, tout ira bien, c'est la mauvaise passe, c'est un mauvais moment à passer, — répétait-il d'une voix faible et haletante.

Quand elle sortit, il se tourna vers Hélène :

— Pauvre femme, je n'aurais pas dû lui confier cet argent.

— Elle ment, papa, — dit Hélène, les dents serrées. — Mais il se tourna vers elle avec un éclat de colère :

— Tais-toi! Comment oses-tu parler ainsi de ta mère?

Hélène le regardait tristement, sans répondre. Il dit plus bas :

— Même si c'est vrai... elle a raison... Je perdrais tout... Ma chance m'a quitté...

Il hésita et répéta machinalment :

— Même si c'est vrai...

Il se tut, mais Hélène comprit qu'il songeait : « Même si c'est vrai, j'aime mieux ne pas le savoir... »

Car l'homme, pour vivre, a besoin d'un minimum d'air respirable, d'une certaine dose d'oxygène et d'illusion. Il voyait encore en sa femme la fière jeune fille qui l'avait séduit autrefois, la fille de Safronov, la jeune fille en robe de bal, la femme qui portait des peignoirs de dentelle, parfumait ses longs cheveux et qui était pour lui l'image du raffinement et d'une vie large et luxueuse. Il avait connu ensuite des femmes plus jeunes et plus belles, mais il continuait à garder à la sienne la même admiration, la même tendresse. Et peut-être était-il trop orgueilleux pour s'avouer vaincu, même dans sa vie de famille... Comme il avait toujours repoussé la vérité... Hélène se rappela la scène de Pétersbourg, lorsqu'elle était enfant encore et qu'elle écrivait à la dérobée sur ses livres de classe de trop évidentes, de trop sincères paroles. Il passa lentement sa main sur ses yeux :

— Viens avec moi... Je voudrais mettre des papiers en ordre...

Elle le suivit dans son bureau. Il lui fit signe; il parlait d'une voix faible et essoufflée :

— Prends cette clef. Ouvre le coffre-fort.

Il contenait une boîte de cigares, une bouteille de vieille

fine et quelques plaques de cent francs dans une bourse usée, souvenir du premier voyage à Monte-Carlo... Il les prit, les caressa, les fit sauter dans sa main :

— Prends, chérie, la feuille qui se trouve dans une enveloppe jaune et lis, mais doucement, d'une voix bien distincte...

Hélène lut :

— Dix-sept mille actions de la Brasilian Match Corporation...

Il avait caché son visage dans ses mains et répondait d'une voix basse, monotone et étouffée :

— En faillite...

— Les Aciéries de Belgique... vingt-deux mille actions...

— Liquidation judicière...

— Les Thermes de Sancta Barbara... douze mille actions...

— Faillite...

— Le Casino de Bellevue... cinq mille actions...

Là, il ne répondit même pas, mais haussa les épaules avec un petit sourire las; elle continua à lire, et à chaque nom, il répondait de la même voix morne :

— Pour le moment, rien à faire...

Hélène replia lentement la liste :

— C'est tout, papa...

— Bon, — dit-il, — merci, ma petite fille... Va dormir maintenant, il est tard... Qu'est-ce que tu veux?... Ce n'est pas ma faute, je n'ai jamais cru que je finirais aussi vite... La vie passe si vite...

Hélène le quitta; il couchait seul depuis sa maladie, dans une autre aile de la maison, et jamais, quand la nuit venait, ne traversait le salon, où l'on laissait sur l'ordre du docteur, nuit et jour, les fenêtres ouvertes, afin de purifier l'air. Hélène rentra chez elle. La chambre de sa mère était éclairée, et, en traversant le cabinet de toilette qui séparait les deux pièces du fond, elle jeta un coup d'œil à travers la porte vitrée, car elle avait entendu un bruit singulier de liasses de papier épais dans lequel couraient des ciseaux. Bella était assise sur son lit, demi-nue, le visage préparé pour la nuit, recouvert d'un masque de crème et le menton serré dans une bande de caoutchouc. Elle tenait sur les genoux une pile de papiers bien pliés, sur lesquels Hélène put lire : « Crédit National... » et elle

détachait avec ses ciseaux des coupons qu'elle enfermait dans une enveloppe.

— Un petit cadeau pour son amant, — songea Hélène.

Le visage collé à la vitre, retenant son souffle, elle la regardait avidement. Il lui semblait que jamais elle ne l'avait si bien vue, d'un aussi froid et tranquille regard. Elle était bien faite encore, les épaules et les bras admirables, « un port de reine », entretenu par les soins, les massages, la culture physique, mais, comme si sur un corps décapité on eût collé la tête d'une autre femme, sur ses belles épaules grasses et blanches, s'élevait un cou de sorcière. C'était là-dessus que l'amaigrissement forcé avait porté; il formait une succession de bourrelets, de ravins, où coulait le fil du collier de perles. Le visage portait la marque de tous les soins de beauté qui auraient dû le rendre plus lisse et plus jeune, mais qui n'avaient réussi qu'à le transformer en un laboratoire, en un champ d'expériences. Et, surtout, ce qu'aucun fard ne pouvait cacher, c'était l'âme de cette femme qu'Hélène avait connue égoïste, dure, imparfaite, mais humaine, capable de tendresse, ne fût-ce qu'envers Max, et que la vieillesse avait pétrifiée, transformée en monstre. La dureté et l'impatience se lisaient dans l'œil froid, écarquillé entre les petites lances raidies des cils peints, le vice dans la bouche flétrie, le mensonge, la duplicité, la cruauté et la ruse sur toute la face blême, tendue, immobile sous son masque de fard.

A pas de loup, Hélène la quitta.

— Il faut que papa la voie, — songea-t-elle; — il faut qu'il reprenne son argent...

Mais lorsque, retournant au salon, elle vit son père endormi, ce pâle visage aux yeux clos, le petit pli harassé des lèvres, elle comprit que bientôt il serait délivré et qu'il y avait très peu de temps à attendre. Elle se pencha vers lui, effleura son front d'un baiser. Il murmura :

— C'est toi, Bella? — et, sans ouvrir les yeux, il poussa un léger soupir de contentement et continua à dormir.

Il mourut quelque temps après. Il était calme et sommeillait constamment. Il était couché sur le lit; sa tête était tombée dans la ruelle; il n'avait plus le courage de la soulever; elle semblait entraînée vers la terre par un poids invisible. Ses

longs cheveux d'argent pendaient dans son cou. C'était un jour de juin, mais froid et humide; il repoussait impatiemment les couvertures et ses pieds nus, livides et glacés, étaient posés sur le lit. Hélène prit entre ses mains ce pied fragile et froid, essaya en vain de le réchauffer. Il agita la main et montra à Hélène son portefeuille qui était resté sur la table, lui fit signe de l'ouvrir. Il contenait cinq billets de mille francs; il murmura :

— Pour toi... toi seule... tout ce que j'ai...

Puis il gémit et montra la fenêtre. L'infirmière baissa les rideaux.

— Tu vas dormir, papa? — dit Hélène.

Il soupira et répéta sourdement :

— Dormir...

Il mit sa tête dans sa main, retrouvant, à l'heure de la mort, un sourire doux et confiant d'enfant, ferma ses yeux fatigués, raidit son corps et ne se réveilla plus sur cette terre.

XI

On enterra Karol par un froid matin d'été pluvieux. Il était de bonne heure et peu de gens eurent le courage de se lever assez tôt pour lui faire escorte, mais les fleurs étaient belles.

Hélène sentait que pas une larme ne réussirait à s'échapper de son cœur que la douleur pétrifiait.

Bella avait hésité à se farder, et son visage, sous ses voiles de crêpe, était d'une pâleur livide et bouffie. Elle pleurait et répétait avec désolation, tendant ses joues mouillées au baiser de vieilles sorcières plâtrées qui lui ressemblaient :

— Je suis seule, maintenant... Ah, on a beau dire, on ne remplace pas un mari... Mais, ma chère amie, je n'ai pas le courage de le pleurer. Il a tant souffert. Il aspirait au repos...

Dans l'auto qui les ramenait à la maison, elle ne cessa pas de sangloter, mais, aussitôt rentrée, elle fit venir son amant, et ils commencèrent à essayer à la serrure du coffre-fort toutes les clefs du mort.

— Allez-y, allez-y, — pensait Hélène avec une joie froide et

vengeresse, se souvenant de cette armoire béante, de cette cassette vide qu'elle avait vue quelques semaines auparavant. Je voudrais voir leurs têtes...

Elle regarda autour d'elle, passa lentement ses mains sur son visage :

— Qu'est-ce que je fais ici?

Elle eut un rauque sanglot, mais elle ne pouvait toujours pas pleurer; elle sentait sa poitrine se serrer sous l'afflux des larmes qui remplissaient son cœur et ne coulaient pas. Elle porta ses deux mains à sa poitrine, comme si elle eût voulu ôter un poids qui l'étouffait. En vain. Son cœur était lourd et dur comme une pierre.

Elle murmura :

— Mais pourquoi rester ici? Qu'est-ce que je fais ici? Qu'est-ce qui me retient maintenant que le pauvre homme est mort? J'ai vingt et un ans. Mon père était bien plus jeune que moi quand il est parti. Il a bien su gagner sa vie, lui. Il avait quinze ans. Il me l'a souvent raconté. Je ne suis qu'une fille, mais j'ai du courage, — songea-t-elle, en serrant douloureusement ses poings.

Au-dessus de sa tête, elle entendait le pas de sa mère, et un bruit de portes ouvertes et refermées. Ils visitaient sans doute tout l'appartement que le mort avait occupé, fouillaient ses tiroirs et ses poches...

Hélène prit l'argent que son père lui avait donné, le mit dans son sac. Elle avait jeté sur son lit le chapeau et le voile de crêpe. Elle les reprit; ses mains tremblaient, mais une seule chose la préoccupait en ce moment : comment elle emporterait le chat, Tintabel. Heureusement, il était petit encore, et léger. Elle le mit dans un panier et prit une petite valise qu'elle emplit de linge. Avant de partir, elle s'approcha de la glace et sourit tristement en regardant son image. En vêtements noirs, pâle et frêle, le voile de crêpe enroulé à son cou, tenant dans une main la valise et dans l'autre le chat, elle ressemblait à une enfant d'émigrants, telle qu'elle en avait vus autrefois, dans sa ville natale. Mais en même temps le souffle de la liberté lui dilatait le cœur. Elle respira plus légèrement, hocha la tête :

— Oui, il n'y a que cela à faire. Elle n'ira pas me chercher.

D'abord, je suis majeure. Et elle sera bien trop contente d'être débarrassée de moi.

Elle sonna la femme de chambre :

— Juliette, — dit-elle, — écoutez-moi bien. Je m'en vais. Je quitte la maison pour toujours. Vous attendrez jusqu'à ce soir et vous direz à ma mère que je suis partie et qu'il est inutile de me chercher, parce que je ne reviendrai jamais.

La femme de chambre dit doucement :

— Pauvre mademoiselle...

Hélène, le cœur un peu réchauffé, l'embrassa. La jeune fille demanda :

— Je pourrais appeler un taxi et aider à transporter la valise et le chat. Ou si mademoiselle veut le laisser jusqu'à demain, et me donner son adresse, je le lui porterai?...

— Non, non, — dit vivement Hélène en serrant Tintabel sur son cœur.

— J'appelle un taxi?

Mais Hélène, qui n'avait pas la moindre idée du côté vers lequel elle dirigerait ses pas, refusa encore. Elle ouvrit la porte :

— Retournez là-haut, ne faites pas de bruit et surtout ne lui dites rien avant ce soir.

Elle se glissa dehors, tourna rapidement le coin de la rue et se trouva sur les Champs-Élysées. Avec un soupir, elle se laissa tomber sur un banc. Le premier pas était facile. Une auto. Un hôtel. Un lit.

— Je voudrais dormir, — songea-t-elle, mais elle ne bougeait pas, respirait l'air avec délices; il était vif et frais. Elle avait enroulé autour du cou son voile de crêpe que l'humidité mouillait, alourdissait. Mais depuis si longtemps qu'elle vivait confinée dans une chambre de malade elle éprouvait une soif dévorante d'air libre. Elle ôta son gant, glissa sa main sous le couvercle du panier, caressa doucement le chat qui ronronnait.

— Heureusement qu'il n'est pas lourd, — songea-t-elle. — Je crois que j'aurais préféré rester plutôt que de le laisser. Tintabel, mon vieux, je ne sais pas si tu apprécies ces paroles à leur juste valeur. Va, tu verras, nous serons heureux, dit-elle au chat.

Pour la première fois des larmes lourdes et serrées coulèrent sur son visage. Elle était seule. La pluie avait fait le vide aux Champs-Élysées. Peu à peu, elle se réchauffait; le sang se mettait à courir plus vivement, plus allégrement dans ses veines.

Elle releva le visage. Le vent commençait à souffler. Les petites boutiques de la marchande de jouets et de la marchande de sucres d'orge brillaient sous la pluie. Elle tombait à peine maintenant; ce n'étaient plus que des gouttes fines qui volaient obliquement et que le vent séchait aussitôt. Seul, le sable des basses allées était trempé d'une eau rousse et immobile.

— Jamais je n'aurais quitté mon père, — songeait Hélène, — pauvre homme. Mais il est mort, il est tranquille maintenant, et moi, je suis libre, libre, délivrée de ma maison, de mon enfance, de ma mère, de tout ce que je haïssais, de tout ce qui me pesait au cœur. J'ai rejeté cela, je suis libre. Je travaillerai. Je suis jeune et bien portante. Je n'ai pas peur de la vie, songea-t-elle en regardant avec tendresse le ciel pluvieux, et ces arbres lourds, verts, ce feuillage gorgé d'eau et ce rayon de soleil qui paraissait entre deux nuages.

Une enfant passa, mordant dans une pomme; elle regarda la marque de ses dents et rit.

— Allons, — songea Hélène.

Mais aussitôt :

— Mais pourquoi? Rien ne me retient, rien ne m'appelle. Je suis libre. Quel repos...

Elle ferma les yeux, écouta tendrement le vent. C'étaient des rafales d'ouest qui, certainement, venaient des côtes, qui gardaient encore l'odeur et la saveur de la mer. Les nuages tantôt s'écartaient, et laissaient passer un rayon de soleil étonnamment vif et chaud, tantôt se reformaient en une nuée lourde et épaisse. Mais lorsque le soleil un instant brillait, tout étincelait, les feuilles, les troncs d'arbres, les bancs mouillés, et des branches tombait à terre une eau légère et brillante. Les joues plus chaudes, serrant ses mains entre ses genoux, Hélène écoutait le vent, tendant l'oreille comme à la voix d'un ami. Il naissait sous l'Arc de Triomphe, enflait, courait d'abord sur les cimes des arbres qui s'inclinaient, puis il entourait Hélène, sifflait et bondissait joyeusement. Son

souffle sain et fort avait chassé l'odeur de Paris, fade et qui sentait l'essence. Et, tout à coup, il secouait les arbres, comme s'il en eût ébranlé les troncs d'une main lourde et puissante, terrible comme la main de Dieu. Les marronniers s'abaissaient et se relevaient avec un bruissement affolé. Le vent séchait les larmes d'Hélène, brûlait ses yeux; il semblait traverser sa tête, plus calme et légère, réchauffer son sang. Elle enleva brusquement son chapeau, le roula entre ses mains, rejeta son front en arrière et sentit avec un inexprimable étonnement qu'elle souriait, qu'elle avançait doucement les lèvres pour retenir et goûter au passage cette rafale sifflante.

— Je n'ai pas peur de la vie, — songea-t-elle. — Ce ne sont que les années d'apprentissage. Elles ont été exceptionnellement dures, mais elles ont trempé mon courage et mon orgueil. Cela, c'est à moi, ma richesse inaliénable. Je suis seule, mais ma solitude est âpre et enivrante.

Elle écouta le bruit du vent, et il lui sembla sentir dans ce souffle de tempête une sorte de rythme profond, solennel et joyeux, comme celui de la mer. Les sons, d'abord aigus, rauques et criards, se fondaient en une sorte d'harmonie puissante. Elle y percevait une ordonnance confuse encore, comme au début d'une symphonie, lorsque l'oreille étonnée entend le dessin d'un thème, mais le perd aussitôt, déçue, le cherche, et soudain le retrouve, et cette fois-ci comprend qu'il ne lui échappera plus, qu'il fait partie d'un ordre différent, plus puissant et plus beau, et écoute, rassurée et confiante, la tempête bienfaisante des sons s'abattre sur elle.

Elle se leva, et, à ce moment, les nuages s'écartèrent; entre les piliers de l'Arc de Triomphe le ciel bleu parut et éclaira son chemin.

IRÈNE NEMIROVSKY

BUSSY ET LALLY AUX INDES

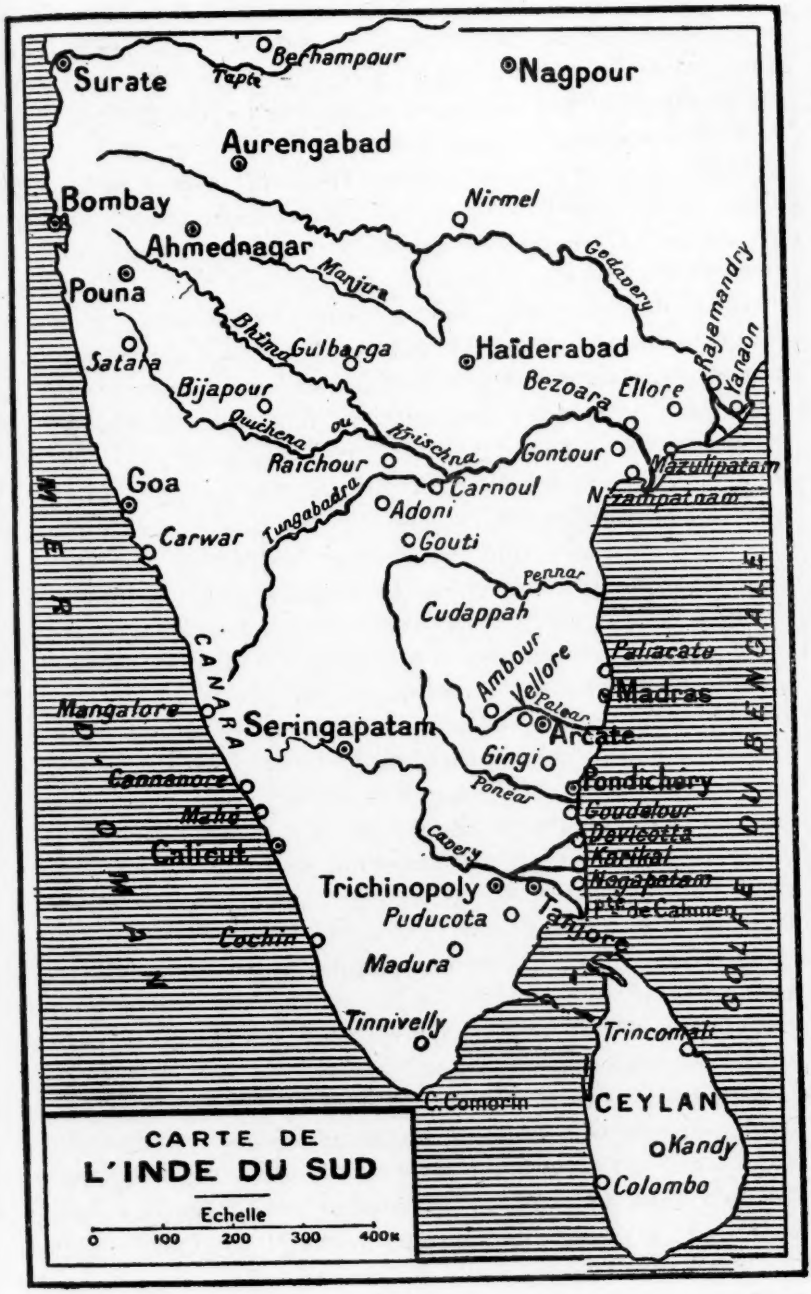
Nous nous proposons d'étudier ici un chapitre particulièrement dramatique de notre histoire coloniale; c'est le conflit qui, au cours des années 1758 à 1760, opposa Bussy et Lally dans nos établissements de l'Inde et ne fut pas sans exercer la plus funeste influence sur l'issue de la guerre que nous soutenions alors contre les Anglais, à la côte de Coromandel et à la côte d'Orissa.

Pour que le lecteur puisse mieux saisir l'origine et le développement de ce conflit, il n'est pas inutile de rappeler qu'au moment où Dupleix, le gouverneur de Pondichéry qui avait eu l'idée de fonder un empire français dans l'Inde et l'avait en partie réalisée, fut, à la suite de divers échecs, rappelé en 1754 par le gouvernement de la métropole, tout le pays autour de Pondichéry et assez loin dans l'intérieur des terres qui forme le Carnatic tomba dans une anarchie profonde. Ce pays appartenait en principe à un prince ayant le titre de nabab et qui était pour lors Mahamet Ali; mais l'autorité de ce prince était plus nominale que réelle, les Anglais occupaient une partie de son territoire et nous en occupions une autre, sans que les limites respectives fussent établies. A 200 lieues au nord, en cette partie de l'Inde qui s'appelle encore aujourd'hui le Décan, régnait au contraire, en maître véritable, un simple capitaine de notre armée, M. de Bussy. Envoyé en 1751 par Dupleix, comme chef d'une escorte qui devait aider Salabet Jing, soubab ou souverain de cette vaste principauté, à s'établir en ses états, il fut assez heureux non

seulement pour asseoir ce prince sur le trône, mais encore pour assurer son indépendance vis-à-vis de ses voisins les Marates par une série d'opérations plus diplomatiques que militaires, qui se traduisirent en fin de compte par l'établissement d'une sorte de protectorat français sur le Décan. Pour prix de ce concours, Bussy reçut de Salabet Jing, en dehors de la solde régulière de ses troupes, des gratifications personnelles considérables, qui lui créèrent aussitôt des envieux, dont la défiance ne devait l'abandonner que fort tard. Bussy consolida en 1753 sa situation et la nôtre en obtenant du soubab, sous forme de fermage, la cession des quatre *circars* ou provinces de la côte d'Orissa, qui prolongeaient vers le nord les provinces que nous avions déjà en cette partie de l'Inde avec Masulipatam comme chef-lieu.

Le départ précipité de Dupleix fut suivi d'une période de grande confusion; les Anglais et les Français, indécis sur l'étendue de leurs propres domaines, ne savaient même pas s'ils avaient le droit de posséder quoi que ce soit à la côte de Coromandel, en dehors de leurs établissements déjà anciens, Madras et Goudelour pour les Anglais, Pondichéry et Karikal pour les Français. Le règlement de cette question fut l'objet de laborieuses négociations entre les cours de Londres et de Paris et rien n'était encore résolu lorsque, pour des motifs plus particuliers à nos colonies d'Amérique, la guerre éclata entre les deux pays, devint aussitôt très active au Canada et fut peu de temps après transportée dans l'Inde, où l'enjeu de la lutte paraissait moins important.

On se demanda alors à Versailles s'il ne conviendrait pas de confier la direction de nos opérations en Asie à l'homme qui, avec des forces réduites à 800 blancs et 3 000 cipayes, maintenait depuis quatre ans notre autorité dans le Décan; personne ne contestait l'habileté et le tact de Bussy; mais il n'était que capitaine; on désirait envoyer dans l'Inde pour y acquérir de la gloire et peut-être aussi pour y refaire leur fortune, des officiers d'un grade plus élevé. Pour les dominer tous, il fallait un chef ayant pour lui l'âge, une longue expérience et, tout compte fait, plus de titres acquis. C'est pourquoi l'on fit choix du comte de Lally, alors âgé de soixante-quatre ans, qui avait servi d'une façon fort utile


Surate
Berhampour
Tapti
Nagpour
Aurengabad
Bombay
Nirmel
Ahmednagar
Manjira
Gedavery
Rajamandry
Yanaon
Pouna
Bhima
Gulbarga
Haïderabad
Satara
Bijapour
Bezoara
Ellore
Quichena ou Krischna
Gontour
Mazulipatam
Raichour
Carnoul
Nizampatnam
Goa
Tungabadra
Adoni
Carwar
Gouti
Pennar
Cudappah
Palacate
Ambour
Vellore
Madras
Mangalore
Seringapatam
Veloar
Arcate
Gingi
Cannanore
Pondichéry
Ponéar
Mahé
Goudelour
Calicut
Cavery
Devicotta
Karikal
Trichinopoly
Nagapatam
Puducota
Pte de Calimere
Tanjore
Cochin
Madura
Tinnivelly
Trincomali
C. Comorin
CEYLAN
Kandy
Colombo
CARTE DE
L'INDE DU SUD
Echelle
0 100 200 300 400K

en Russie et en Écosse et qui, pendant la guerre de Succession d'Autriche, s'était distingué à la bataille de Fontenoy, à Berg op Zoom et au siège de Maëstricht. Le choix qu'on fit de lui eût été fort convenable sans certains défauts de caractère bien connus, et le ministre comte d'Argenson, qui le nomma sous des influences de cour, ne cachait pas ses inquiétudes pour l'avenir. Bussy n'avait que trente-six ans, la partie n'était pas égale et il est naturel que Lally lui ait été préféré.

Il n'y eut donc pas, alors, de contestation entre les deux hommes pour le commandement; si le nom de Bussy fut prononcé, ce ne furent que des propos en l'air, sans portée effective. Mais il y avait alors à Paris, un homme, un seul, qui connaissait fort bien tout à la fois Lally et Bussy et était attaché à l'un et à l'autre par des liens très étroits, quoique fort différents; c'était le marquis Eustache de Conflans, qui avait déjà servi dans l'Inde avec Dupleix et avec Bussy. Il semble que Conflans se soit entremis auprès de Lally pour dissiper en son esprit les préventions qu'avaient pu y faire naître les bruits répandus autour de la fortune ou de l'ambition de Bussy; il lui représenta sans aucun doute qu'il avait tout intérêt à marcher d'accord aussi bien avec Bussy qu'avec Leyrit, le gouverneur titulaire de Pondichéry, qui devait rester en fonctions. Et peu avant son embarquement, Lally, paraissant convaincu, disait : « Il ne faut pas que MM. de Leyrit et de Bussy croient qu'en m'envoyant on leur donne un maître; c'est de l'accord parfait entre eux et moi que peut dépendre le succès ou la perte de la Compagnie. » Comme gage de ses bonnes dispositions, il demanda que Bussy fût nommé brigadier. Cette nomination lui fut promise, mais elle n'était pas encore officielle, lorsqu'il s'embarqua le 2 mai 1757; elle ne fut effective que le 12 mars suivant.

Arrivé dans l'Inde où l'avait précédé depuis quelques mois un petit corps expéditionnaire commandé par M. de Soupire, il y trouva une situation à peine modifiée depuis le départ de Dupleix; dans le Carnatic les possessions françaises et anglaises restaient l'objet de contestations devant lesquelles Mahamet Ali démontrait chaque jour son impuissance, et Soupire retenu par des ordres trop stricts n'osait rien entreprendre.

Nous jouissions d'une possession d'état plus tranquille à Masulipatam, et dans les circars; quant au Décan, à la suite d'une épreuve des plus dures mais des plus décisives en 1756, Bussy y était plus puissant que jamais; non seulement le soubab avait pour ainsi dire abdiqué toute autorité entre ses mains, mais, entraîné par son heureux destin comme par une force invisible et toujours présente, Bussy avait reçu des propositions du Grand Mogol, souverain nominal de toute l'Inde, pour venir jusqu'à Delhi, où il serait le protecteur de l'Empire contre les Marates[1] qui tendaient à briser son unité.

Le premier soin de Lally fut de s'emparer de Goudelour, une place forte appartenant aux Anglais et située aux bords de la mer à une vingtaine de kilomètres au sud de Pondichéry; il la prit au bout de six semaines. L'heureux succès de cette entreprise lui donna à penser qu'une attaque contre Madras réussirait avec autant de facilité et, comme pour accroître ses forces et ses moyens d'action, n'ayant aucune instruction contraire de France, il rappela Bussy du Décan par lettre du 13 juin. Ce fut en vain que Leyrit lui représenta et que Conflans, revenu dans l'Inde mais envoyé à Masulipatam, lui écrivit qu'abandonner Salabet Jing, c'était courir le risque de tout perdre, influence politique et argent, puisque les circars ne nous étaient concédés qu'à condition que nous fussions toujours prêts à répondre à toute réquisition du soubab. Lally fut insensible à ces arguments; ses préventions initiales avaient reparu, fortifiées par les rapports journaliers de personnes dont les unes pouvaient contester de bonne foi l'utilité de notre action dans le Décan, mais dont la plupart étaient simplement envieuses de la fortune et des richesses de Bussy, richesses accrues encore par leur imagination. Cédant à son tempérament impulsif, Lally s'était laissé convaincre et il avait fini par s'imaginer que l'homme que d'aucuns lui représentaient comme un héros n'était qu'un concussionnaire, digne d'être enfermé aux Petites Maisons. Et comme tout ce qu'il pensait, il le disait et l'écrivait, ses paroles et ses écrits pouvaient avoir de graves conséquences.

Bussy reçut la lettre le rappelant à Pondichéry le 14 juillet à neuf heures du soir. Il répondit dès le lendemain :

1. Peuplade indépendante de l'ouest de l'Inde.

« Ce que j'ai toujours de mieux, Monsieur, c'est d'obéir et quoique vos ordres me jettent dans une perplexité des plus grandes, vu la situation affreuse où je me trouve, je vais les exécuter le plus promptement qu'il me sera possible... Tout notre pays révolté, nos revenus perdus, une troupe exténuée, quatre-vingt-dix malades sur les cadres qu'il faut remettre à Masulipatam, je frémis, mais j'obéis et supprime une foule d'obstacles que j'aurai à vaincre, dans la crainte que vous n'imaginiez que je voudrais apporter quelque retardement à l'exécution de vos ordres... »

Et le 18 juillet, il quitta Haïderabad avec la majeure partie de ses troupes. Comme Lally lui avait aussi fait connaître par sa lettre du 13 juin, qu'il avait besoin d'argent, de beaucoup d'argent, vingt laks, disait-il, soit environ cinq millions, Bussy se fit précéder par un courrier plus rapide qui emporta tout de suite une lettre de change de 100 000 roupies, environ 250 000 francs, tirée sur les fonds personnels de Bussy. Les deux hommes se rencontrèrent comme par hasard à Vandavachi le 26 septembre. Lally était dans sa calèche; il y fit monter Bussy et la conversation s'engagea. Nul témoin de cet entretien, et deux versions différentes.

D'après Bussy, Lally lui aurait fait l'accueil le plus gracieux, aurait paru aussi surpris que charmé de ce qu'il lui apportait, la soumission de tous les paliagars — ou chefs indiens — de la région de Masulipatam et lui aurait déclaré qu'il voulait lui accorder toute sa confiance. C'est peu et ce n'est pas assez : on aimerait plus d'explications.

Lally nous les donne, ou plutôt nous en donne. « Après plusieurs discours vagues et de nécessité », Bussy, se tournant vers lui, lui aurait tout d'un coup demandé : « Monsieur, puis-je vous parler à cœur ouvert? — Vous le devez assurément et je vous attendais avec impatience pour vous ouvrir le mien. — Eh bien, Monsieur, je ne vous demande que huit à dix jours pour me reposer à Pondichéry. Je vous ai amené 300 hommes du Décan; ajoutez-en 700 et renvoyez-moi à Salabet Jing; je vous ferai compter 150 000 rs. (environs 360 000 liv.) et un diamant de 100 000 francs trois jours après mon arrivée à Pondichéry. »

« La conversation me surprit, ajoute Lally, mais en coquette

vertueuse, je me contentai de refuser et de lui dire : « Monsieur, je n'en veux en ce moment qu'aux Anglais : j'ai un projet sur Madras. Aidez-moi de votre crédit parmi les noirs et de votre bourse pour prendre cette ville et je ferai après tout ce que vous demanderez sans qu'il vous en coûte un sol. » Ma réponse parut le consterner; mais, après un quart d'heure de discours en l'air, il revint à la charge. « Monsieur, me dit-il, je n'ai ni ne veux avoir affaire à la Compagnie[1]. Ce n'est point à elle que je dois d'être brigadier. Tenez, lisez. »

Il tira de sa poche une lettre de Marion, son homme d'affaires en France, qui lui marquait qu'à la suite d'une visite qu'il venait de faire au maréchal de Belle-Isle, en compagnie de Madame de Châteaumorand, belle-mère de M. d'Estaing, le maréchal leur aurait dit que Bussy recevrait bientôt satisfaction. C'était sans doute une allusion au titre de brigadier. En montrant cette lettre à Lally, Bussy lui aurait dit : « Vous êtes ici le maître et représentez le roi. On ne voit pas sur mon visage que je suis brigadier, donnez-moi le cordon rouge, il dépend de vous, vous serez avoué; renvoyez-moi après à Haïderabad, je vous y servirai et je vous fais donner à compter d'aujourd'hui 100 000 écus par Salabet. » Je tombai de mon haut, conclut Lally, comme vous en tomberez en me lisant. »

Récit sans doute arrangé après coup, mais vraisemblablement plus inexact dans les nuances que dans le fond. La nouvelle de la nomination de Bussy venait seulement de parvenir dans la colonie et Lally n'avait encore eu ni le temps ni les moyens de la porter à la connaissance du bénéficiaire, dont il attendait chaque jour l'arrivée. Quant aux offres d'argent, elles paraissent vraisemblables, la question de forme réservée. Mais doit-on y voir une tentative de corruption, pour employer la phraséologie moderne? Nous ne le pensons pas. C'est sur une demande expresse de Lally, en date du 13 juin, que Bussy lui avait envoyé 100 000 roupies dès le 20 juillet et en les lui envoyant, il en avait promis 200 000 autres. La conversation sans témoin du 25 octobre cesse alors d'être un mystère. Ce fut, en tout cas, en cette première entrevue que les deux hommes furent mis l'un et l'autre en

1. La Compagnie des Indes dont Bussy était le représentant non moins que de l'autorité royale.

défiance. Nous y voyons l'origine du conflit qui allait les opposer l'un à l'autre si tragiquement.

Dans les jours qui suivirent, Bussy put difficilement entretenir Lally, qui n'était jamais disposé à l'écouter et cependant il lui revenait de divers côtés que Lally se plaignait de ce qu'il ne lui donnait aucune lumière et demandait même pourquoi il était venu. Bussy se décida alors à lui présenter un mémoire et à lui écrire une lettre sur la nécessité de rester en rapports étroits avec Salabet Jing, dont le pays nous fournissait la majeure partie de nos ressources financières. Mémoire et lettres restèrent sans observation et sans réponse.

Bussy comprit dès lors que l'œuvre qu'il avait poursuivie dans le Décan était à jamais compromise et comme il n'avait aucune charge dans l'armée, il adressa une requête au Conseil supérieur de Pondichéry pour repasser en France. A cette nouvelle, les cinq brigadiers nommés avant Bussy, adressèrent à Lally une lettre collective pour lui demander, avec une abnégation peut-être unique dans l'histoire, que Bussy fît dans l'armée le service de premier brigadier. On a fait honneur ou reproché à d'Estaing d'avoir été l'instigateur de cette démarche. Lally le laisse entendre; d'après lui, Bussy et d'Estaing se seraient enfermés ensemble toute la matinée du 28 octobre et c'est au cours de ce conciliabule que la lettre aurait été rédigée. Par sa belle-mère, d'Estaing devait être au courant des actes, projets ou simples intentions de ministres; il apprit ainsi ou confirma à Bussy que non seulement il était nommé brigadier, mais qu'il pouvait légitimement espérer remplacer Lally, dont l'incapacité pourtant ne s'était pas encore révélée.

On ne saurait dire si Lally discerna tout de suite les mobiles de la manifestation des brigadiers, mais la simple observance des règlements suffisait pour lui dicter sa réponse : Bussy avait été nommé brigadier le dernier; il prendrait donc le dernier rang : rien n'était plus régulier ni plus légitime.

Lally revint à Pondichéry vers le 15 octobre et Bussy l'y suivit. Il y avait alors près de huit ans que Bussy avait quitté cette ville; il y revint précédé de la magnifique réputation que lui avaient créée sa politique et ses succès, et comme depuis son arrivée dans l'Inde, Lally s'était aliéné les sentiments de

la population par ses actes et surtout par ses propos inconsidérés, Bussy fut accueilli par tout le peuple, blanc ou indigène, avec de telles démonstrations de sympathie qu'elles semblaient autant un hommage rendu à ses services qu'un blâme indirect à son supérieur immédiat. A moins d'affecter une indifférence qui n'était pas dans son caractère, il était impossible que Lally n'éprouvât pas un certain sentiment de jalousie, qui, s'ajoutant au dépit de n'avoir pas reçu le concours financier qu'il espérait, devait, après quelque gêne dans les relations, se traduire en une aversion grandissante, aboutissant à une haine véritable.

C'est peu de jours après que se posa enfin la question de la marche sur Madras, qui avait servi de prétexte au rappel de Bussy. L'idée souriait déjà beaucoup moins à Lally; l'argent manquait et c'était la saison des pluies où les chemins sont impraticables. Mais le pays ruiné par des marches et des contremarches militaires accomplies sans résultat ne pouvait nourrir plus longtemps l'armée; n'était-il pas plus avantageux de courir les risques d'une expédition dont le territoire anglais serait le théâtre et ferait une partie des frais? Invité à donner son avis dans un Conseil qui se tint le 4 novembre, Bussy opina pour l'expédition. Deux membres seulement firent des réserves : Durre, chef de l'artillerie et l'intendant Desboys; l'un aurait voulu plus de temps et l'autre plus d'argent.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter cette campagne contre Madras, dont tous les détails sont connus et ont été maintes fois exposés dans les histoires. Bussy suivit les opérations en qualité de simple brigadier, sans jouer un rôle actif. Il ne voyait point Lally, chez qui il envoyait tous les jours prendre le mot d'ordre par l'un de ses aides de camp; s'ils correspondirent par lettres, ces lettres n'ont pas été conservées. Nous savons seulement que Bussy, qui avait des fonds personnels, les employa à l'entretien de son régiment, auprès duquel il jouissait d'une grande popularité; ses hommes étaient ceux qui rechignaient le moins au travail. On resta devant la place anglaise pendant deux mois, du 14 décembre au 17 février, sans tenter un effort sérieux; les fonds manquaient et les hommes désertaient en grand nombre. Enfin la levée du siège paraissant inévitable, excédé par une fièvre qui le

minait depuis quelque temps, Bussy demanda la permission d'aller chercher sa guérison à Pondichéry, où il arriva le 15 ou 16 février.

Toutefois, avant de partir, il eut une conversation avec Lally, qui était venu le voir et le trouva alité. Au cours de cette entrevue Bussy donna le conseil à Lally, dans le cas où il croirait devoir renoncer au siège, de ne pas dépasser le Grand Mont, qui n'est qu'à quelques kilomètres au sud-ouest de Madras. Là notre armée pourrait tirer quelques redevances et approvisionnements des chefs indigènes du voisinage et l'on était même en droit d'espérer que, de ce poste où nous n'avions rien à craindre, nous pourrions quelque jour reprendre l'expédition de Madras dans de meilleures conditions. Ces suggestions furent bien accueillies, mais peut-être les trouva-t-on un peu hasardeuses. Ce ne fut pas au Grand Mont, mais sensiblement plus au sud, à la ligne de la rivière Paléar que Lally devait rechercher la sécurité.

Après la retraite de Madras, les fâcheuses dispositions de Lally à l'égard de Bussy qui ne s'étaient encore manifestées par aucune lettre blessante mais plutôt par une attitude générale affectant l'indifférence, se donnèrent à peu près libre cours. Sans rendre Bussy directement responsable de l'échec de nos armes, il eût bien voulu qu'à défaut de toute preuve apparente, on crût que Bussy n'avait pas employé toute son autorité auprès des indigènes pour le succès de l'expédition. Le malheur le rendit agressif et injuste. Dans l'effondrement de son prestige personnel, il vit avec peine que celui de Bussy n'avait pas été affaibli; aussi, commençant à formuler contre lui de véritables griefs, laissa-t-il dire et propagea-t-il lui-même la croyance que Bussy n'avait jamais eu qu'une politique qu'il continuait à poursuivre : se créer pour lui-même une souveraineté dans le pays, en mettant en seconde ligne les intérêts nationaux. Leyrit, au courant de ces fâcheuses préventions, s'attachait dans les rares entretiens qu'il eut avec Lally, à lui en démontrer l'inanité; quatre années de relations, lui disait-il, lui avaient fait assez connaître Bussy pour qu'il ne lui attribuât aucun dessein criminel; il lui faudrait des preuves bien convaincantes pour lui faire changer de sentiment.

Mais la suspicion n'est pas un régime où l'on puisse commodément et impunément s'installer; les Anglais, maîtres de leurs mouvements depuis notre retraite, pouvaient venir nous attaquer sur le Paléar et l'on savait d'autre part que, depuis quatre mois, une armée ennemie venant du Bengale avait débarqué à la côte d'Orissa, que Conflans avait été battu et que Masulipatam était menacé. Avec quelles armes combattrait-on les Anglais? par quels moyens parerait-on à cette double attaque?

Jusqu'alors Lally n'avait considéré une guerre dans l'Inde que comme une réplique de celles d'Europe, avec toutes les méthodes de ravitaillement et de financement de la métropole; il avait négligé le concours militaire ou financier que pouvaient lui apporter les princes indigènes. C'était bon pour Bussy d'avoir ces conceptions attardées. Il lui faut enfin se rendre compte de la réalité et composer avec elle.

Les affaires ne pouvant souffrir de retardement, le Conseil de Pondichéry proposa de tenir un comité secret auquel Bussy serait prié d'assister. Ce comité fut en effet convoqué le 12 mars, mais il ne s'assembla qu'une fois. On y discuta les questions d'une entente ou alliance avec divers peuples ou princes de l'Inde, notamment avec les Marates, un nabab du Carnatic[1] ou un prince du Décan. Un membre du Conseil ayant voulu parler des revenus du Canada et ayant mis en cause un protégé de Lally, celui-ci l'apostropha en des termes qui ne se répètent pas. Le résultat fut que des négociateurs marates, venus à Pondichéry, découragés par nos tergiversations, reprirent le chemin de leur pays, sans même prendre congé.

Sur ces entrefaites on apprit que Masulipatam, où Conflans était venu s'enfermer, assiégé depuis plusieurs semaines par l'ennemi, risquait de succomber. Des renforts étaient nécessaires et urgents, qui les mènerait?

Chacun pensait que Bussy serait désigné et lui-même y comptait. Lally hésita : renvoyer Bussy dans les circars, n'était-ce pas lui donner les moyens d'accroître encore sa fortune en dehors de tout contrôle, sans que lui-même, Lally, en bénéficiât? Cependant il lui fit la proposition de partir,

1. Mohamet Ali, nabab du Carnatic, devait une redevance au soubab du Decan, notre protégé.

mais Bussy devrait prendre à sa charge la moitié des frais de l'expédition, soit 240 000 livres, la colonie fournissant l'autre moitié. Bussy accepta sous réserve que les membres du Conseil s'engageraient solidairement pour leur part. Mais Lally n'avait nullement l'intention de leur demander cette garantie; ce qu'il voulait, c'était que Bussy prît à son compte la somme entière et que l'affaire restât secrète entre eux deux. La proposition parut suspecte à Bussy, qui cependant l'accepta y mettant comme seule condition que toutes les négociations passeraient par ses mains et qu'il aurait pendant toute la durée de la guerre, le commandement général de toutes les provinces que nous possédions et de toutes celles que nous pourrions recouvrer.

Le départ de Bussy fut toutefois différé assez de temps pour que Lally changeât ou plutôt parût changer d'avis; car, suivant une opinion émise par Leyrit dans son *mémoire* de 1766, « il (Lally) se félicita publiquement d'avoir tenu M. de Bussy le bec dans l'eau », en ajoutant comme un surcroît à son triomphe « qu'il lui faisait perdre par là dix millions et qu'il lui préparait bien d'autres tours ». Au moment du départ, Lally, qui suivait son idée, lui substitua Moracin et celui-ci allait quitter Pondichéry, quand, par un troisième arrangement, Bussy reçut l'ordre de partir pour Masulipatam, et Moracin celui de rester. Son départ arrêté, révoqué, différé de jour en jour par un flux et reflux d'ordres contradictoires, fut enfin fixé au 12 avril. Quelle ne fut pas sa surprise en apprenant le 11 au soir, peu de temps après avoir quitté Lally, que Moracin s'embarquait le lendemain matin. C'est ainsi, pour reprendre l'expression de Lally, qu'on tenait un homme « le bec dans l'eau ».

Moracin s'embarqua en effet le lendemain avec 300 hommes de troupes; mais quand il arriva devant Masulipatam trois jours plus tard, il y avait exactement une semaine (7 avril) que la ville était tombée au pouvoir de l'ennemi.

Qu'allait devenir Bussy? Cinq jours après, le 17 avril, Lally qui avait rejoint l'armée à Vandavachi lui écrivait une lettre assez singulière; il lui disait :

« Voulez-vous m'en croire, M. de Bussy; vous vous rendrez ici. Vous n'êtes point fait pour rester bourgeois à Pon-

dichéry. — Le Conseil, par délibération, vous a demandé à Arcate... Je vous donne ma parole d'avance que tout ce que vous pouvez avoir dit, fait ou écrit contre moi, n'altère en aucune façon mes sentiments à votre égard... Croyez-moi, venez me joindre et vous serez plus que content de moi. Ne vous dites pas à vous-même que je ne peux me passer de vous, vous ne pouvez pas deviner ce que je veux faire si je ne vous le dis. Il n'est pas si dangereux de s'ouvrir à moi que vous l'annoncez. Consultez le père Lavaur[1] et vous finirez ensemble par conclure qu'il ne tient qu'à vous que je sois votre serviteur. »

Le dernier paragraphe de cette lettre, en sa forme énigmatique, acheva d'indisposer Bussy; quel marchandage avait-on l'intention de lui proposer? Aussi, à l'ordre qui lui était transmis, répondit-il, dès le lendemain 28, par la formule habituelle du refus de service, lorsqu'on ne veut pas provoquer un esclandre; il envoya à sa place un certificat médical, dans lequel le chirurgien-major de l'hôpital disait qu'il avait eu la veille « une indigestion considérable » qui le mettait hors d'état de partir pour l'armée et qu'il fallait attendre de voir quelles en seraient les suites. Le certificat, il faut le reconnaître, était assez mal conçu; il fut aisé à Lally d'exercer à son sujet les plaisanteries les plus diverses et, en le transmettant plus tard au ministre, ce sera la meilleure pièce de son dossier.

Comme s'il eût pressenti qu'un danger pouvait venir de ce côté, Bussy écrivit au maréchal de Belle-Isle une lettre où, prenant l'offensive, il représentait sous des couleurs peu chatoyantes l'état dans lequel Lally avait réduit notre armée. « Sous couleur de me faire honneur, disait-il, mais en effet pour me perdre plus sûrement, il (Lally) vient de m'offrir le commandement de son armée[2] entièrement délabrée, mourant de faim, sans paye depuis six mois, mécontente à l'excès et en face de l'ennemi... Le mauvais état de ma santé m'a heureusement dispensé d'accepter cette offre et m'a fait éluder un panneau aussi adroitement tendu qu'il eût été funeste pour moi si j'y eusse donné. La grandeur du péril que j'ai couru m'effraie. »

1. Supérieur des Jésuites de Pondichéry.
2. Exagération : il faut lire commandement dans l'armée.

Cependant M. de la Périgne, l'officier resté à Haïderabad après le départ de Bussy avec 250 blancs, venait d'écrire à Lally qu'il disposait de 4 000 cipayes et que rien n'était encore perdu dans le Décan si Bussy revenait. Lally, dissimulant sa véritable pensée, lui avait répondu que celui-ci partirait sans tarder avec un détachement et des canons et il fit part de ces intentions à Bussy plutôt qu'il ne lui donna des ordres réels.

Bussy répondit à son tour dès le 30 avril; il représentait que, dans les circonstances présentes, il n'y avait plus lieu pour lui de retourner dans le Décan, où nous ne pouvions plus servir les intérêts de Salabet Jing, sans courir le risque d'être entraînés fort loin dans une expédition des plus chanceuses contre son frère Nizam Ali qui faisait campagne contre lui; avant de prendre un parti, mieux valait attendre l'arrivée de l'escadre française, qui comme chaque année devait bientôt arriver de Lorient. Et pour couvrir encore une fois son refus de service d'une excuse valable, il lui envoya un nouveau certificat médical. Lally comptait sans doute que Bussy accepterait de retourner dans le Décan; quelle merveilleuse occasion de proclamer et de laisser dire que l'argent était son seul attrait! Déconcerté par ce refus, il songea, dit-on, à le faire arrêter et, revenu sur ces entrefaites à Pondichéry, il lui fit signifier le 25 juin de ne plus reparaître devant lui.

On échangea à ce sujet deux ou trois lettres plus ou moins désobligeantes ou ironiquement déférentes, suivant l'auteur, et le silence se fit pour un temps sur leurs griefs respectifs. Les langues allaient leur train en ville.

On resta dans cette singulière situation jusqu'au 15 août, sans que Bussy, qui n'avait aucun commandement précis dans l'armée, eût obtenu la permission de retourner en Europe. Ce jour-là, on apprit par un navire arrivé de France que le roi rappelait tous les brigadiers ou officiers supérieurs et que, par ordre daté de Versailles du 28 mars, il donnait le commandement en second à Bussy.

Lally, on le croira aisément, ne fut nullement satisfait de cette nouvelle; il écrivit à Silhouette le 18 octobre : « Il me paraît que M. de Belle-Isle le croit un Turenne; je fais comme si je le croyais aussi. »

Informé de la mesure flatteuse prise à son égard et invité par le père Lavaur à se rendre chez le général, Bussy s'y présenta sans tarder. Lally préluda par les reproches les plus vifs, et, après une assez longue conversation dont nous n'avons pas les termes, il finit par demander à Bussy son sentiment par écrit sur la situation actuelle des affaires et sur les moyens de la redresser.

La réponse était délicate; Bussy s'en tira avec l'habileté qui lui était coutumière. Après avoir exposé que la nouvelle face des affaires lui était étrangère à bien des égards et que les besoins pressants de l'armée étaient un malheur auquel il ne pourrait remédier, il concluait en disant qu'il ne saurait utilement soulager Lally que par les voies que celui-ci voudrait bien lui-même lui tracer.

Ce n'était pas la réponse qu'attendait Lally; il en demanda tout aussitôt une plus précise par oui ou par non. Bussy s'en tira encore avec adresse : « C'est à vous, monsieur, lui dit-il simplement, à me prescrire ce dont vous croirez devoir me charger. » Et il resta à Pondichéry.

Mais à quelles attaques sournoises ou déclarées ne devait-il pas s'attendre désormais! De l'indifférence à l'égard de Bussy, Lally était passé à l'animosité et de l'animosité à la haine. De la haine à la violence il n'y a qu'un pas : le vieux maréchal de Belle-Isle, protecteur de Bussy, paraissait près de sa fin, et Lally n'hésitait plus à dire qu'il accuserait son rival d'avoir fait tout le mal par des intelligences dans le pays et qu'il saurait bien lui faire perdre les trois quarts de son bien. « Je lui ferai, disait-il, essuyer tant de mortifications qu'il n'aura pas le sujet de s'en applaudir. »

Ces propos et d'autres rapportés à Bussy ne pouvaient que fortifier sa défiance, en lui faisant voir que ce n'était plus l'envie de sa fortune ni la jalousie de son influence qui inspiraient les actes de Lally, mais une haine implacable et croissante, contre laquelle il ne pouvait avoir d'autre arme qu'une prudence extrême.

Lally insistant pour avoir une explication par écrit sur la situation de nos affaires et sur les moyens d'en réparer le délabrement, Bussy s'exécuta enfin par une lettre-rapport du 7 septembre. Il exposa qu'on ne pouvait plus compter sur l'appui du

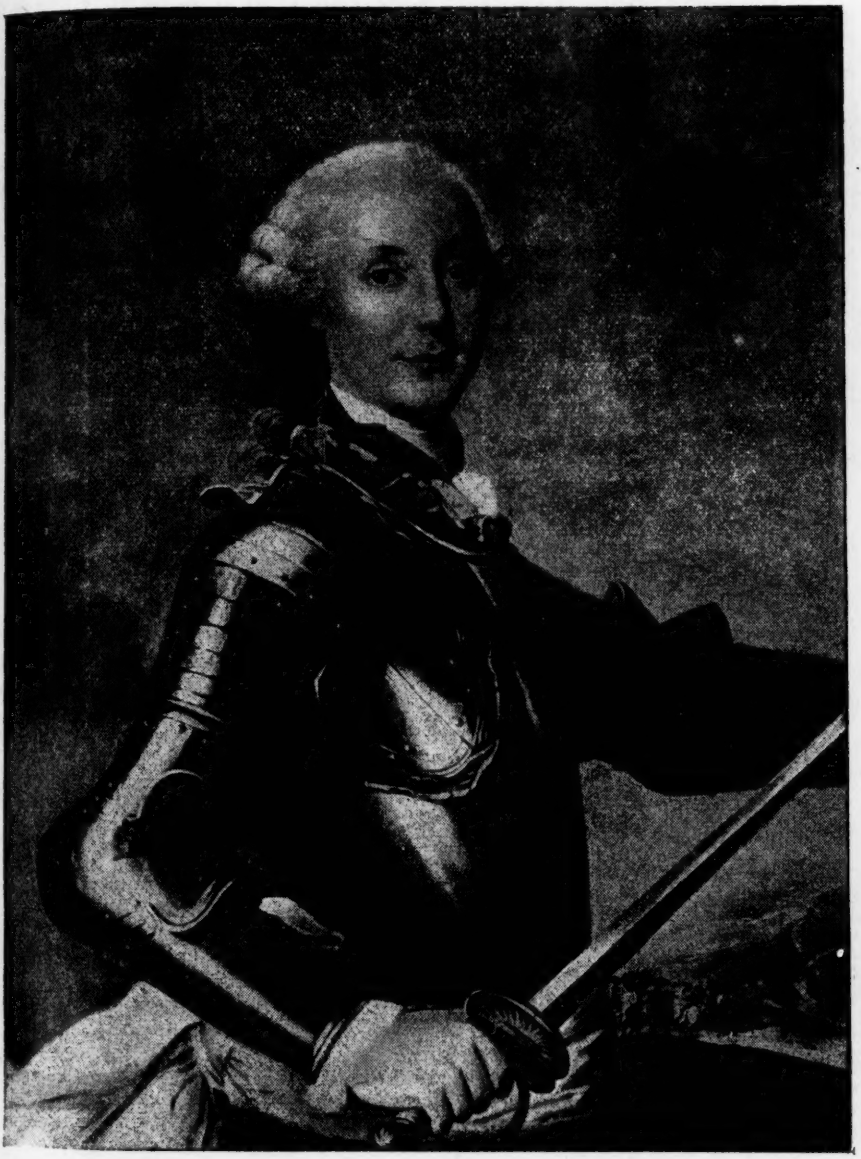
soubab du Décan, qui vivait sous la menace constante de son frère Nizam Ali, ni sur celui des Marates, dont on avait laissé partir récemment les envoyés, sans chercher à les retenir. Bussy ne voyait d'autre voie de salut qu'en une alliance avec Bessalet Jing, frère puîné de Salabet Jing, qui jouissait d'une sorte de vice-royauté dans un territoire presque contigu à nos possessions. On savait qu'il disposait d'un corps de 8 à 10 000 hommes et qu'il n'était plus qu'à huit ou dix jours d'Arcate. Si peu entraîné que pût être ce corps de troupes, il suffisait pourtant pour rendre la campagne intenable aux Anglais et les obliger à se confiner sous les murs de Madras.

Lally adopta ce plan et chargea Bussy de l'exécuter; autrement dit, il l'invita à se rendre d'urgence auprès de Bassalet Jing, pour déterminer ce prince à joindre ses forces aux nôtres (3 octobre).

On ne saurait dire, faute de documents, si Bussy comptait beaucoup sur le succès de sa mission, mais un événement d'une extrême gravité, qui survint alors, devait d'avance tout compromettre. Nos troupes blanches campées près de Vandavachi, mal payées ou plutôt ne l'étant plus depuis plusieurs mois, se mutinèrent, abandonnant en partie leur campement et vinrent se placer près de l'ennemi, comme pour une désertion, tendant le dos d'un côté et la main de l'autre. Il fallut composer avec elles et Lally n'obtint leur retour qu'en avançant de ses deniers personnels la moitié de leur solde et leur promettant l'autre moitié avant le 10 novembre. Chacun rentra dans le devoir; mais la confiance et le sentiment de la discipline avaient disparu.

Cette nouvelle surprit Bussy au cours de sa mission et contribua à la faire échouer. Malgré le sympathique accueil que lui fit Bassalet Jing, ce prince ne put lui dissimuler qu'il lui était difficile de prendre des engagements et de conclure un accord avec un chef comme Lally qui avait perdu toute autorité. Il avait d'ailleurs reçu, peu de jours avant l'arrivée de Bussy, une lettre non signée, dont la lecture fut faite publiquement et dont voici les principaux traits :

« N'ayez aucune confiance en ce que vous dira M. de Bussy. M. de Lally n'a consenti qu'il allât auprès de vous que pour l'éloigner. Gardez-vous de vous laisser séduire par les



LE MARQUIS DE BUSSY
(D'après un tableau appartenant au duc de Rohan.)

promesses qu'il pourrait vous faire pour vous engager à venir dans cette province, où vous perdriez l'honneur et peut-être la vie. »

Si Lally n'est pas l'auteur de cette lettre, il en fut certainement l'inspirateur. Quoi qu'il en soit, Bussy, arrivé le 10 novembre, repartit cinq jours après, n'ayant rien obtenu, même pas la promesse d'un concours éventuel. Avant de s'engager, Bassalet Sing préférait voir comment évolueraient les événements. Bussy était de retour à Arcate le 10 décembre.

Il y trouva une lettre que Landivisiau, l'un des brigadiers, lui écrivait pour relever son moral un peu affaibli par de si affligeantes épreuves.

Landivisiau lui disait que si acharné que fût Lally contre lui, la tempête finirait bien par se calmer, et, dût-elle continuer, qui croyait aux calomnies répandues sur son compte? Où en était la preuve, même la plus légère? Ne connaissait-on pas la cause de toutes ces animosités? Elles avaient commencé par une jalousie déplacée. Mais l'envie n'a qu'un temps et l'adversité est la pierre de touche du grand homme. Que Bussy continuât à mépriser toutes ces basses manœuvres.

Bussy ne resta pas longtemps à Arcate et vint presque aussitôt à Pondichéry pour prendre langue avec Lally. Les circonstances n'étaient guère favorables à une entrevue. Les prétentions de Lally croissaient tous les jours avec les difficultés. Les lettres qu'il écrit alors en France à Silhouette, à Godeheu[1] et à d'autres sont pleines du plus grand désir de nuire à son ennemi et de réduire son crédit à néant. Pour les correspondants du gouverneur, Bussy est l'homme le plus faux, le plus menteur, le plus avare et le plus pillard dont on ait jamais entendu parler. Il a l'astuce maure et, comme Médée, il est versé dans l'art de toutes les trahisons. La perte de la colonie est certaine s'il n'est pas rappelé avant un an. « Des plus grands malfaiteurs condamnés au supplice depuis cent ans, il n'en est pas un dont les crimes approchent de ceux de Bussy. »

Lally ne prévoyait assurément pas, en écrivant ces deux dernières lignes qu'il se désignait lui-même aux dieux infer-

1. Godeheu avait succédé à Dupleix en 1754; il était rentré en France en 1755.

naux qui devaient le conduire au supplice sept ans plus tard.

Si de tels propos étaient également colportés dans le public, comme semble l'indiquer la lettre de Landivisiau, on comprend qu'ils n'aient pas rehaussé le prestige de Lally, ni, dans les circonstances graves qui allaient se dérouler, inspiré confiance en son sang-froid et en ses qualités militaires; en tout cas, ils n'étaient pas de nature à favoriser les conversations que Lally devait avoir avec Bussy. Dans la première qui eut lieu en présence de Leyrit, Bussy crut devoir représenter que la première mesure à prendre était de réunir toutes nos forces éparpillées depuis Sriringam jusqu'à Vandavachi : Lally lui répondit qu'il avait l'intention de lui confier toutes les opérations de la campagne.

— Comment l'entendez-vous? — demanda Bussy. — Me croyez-vous assez simple — répondit l'autre — pour vous confier une armée, tandis que je me chargerai du blâme? Car enfin, si vous battez les Anglais, vous en aurez toute la gloire, sauf à moi de rester responsable si votre ambition vous fait battre.

Et comme Bussy insistait sur la réunion de nos forces : « Je vous suis bien obligé, lui dit Lally, de tous vos beaux raisonnements, mais je m'embarrasse fort peu des Français de l'Inde. »

Cette déclaration extravagante rendit à Bussy tout le sang-froid qu'il commençait à perdre : « A supposer, répondit-il, que la ruine des Français dans l'Inde vous touche peu, je pense, je suis même garant qu'il ne vous serait pas égal de ruiner un nombre considérable de familles en Europe, et elles le seraient certainement par la perte de Pondichéry et de la Compagnie. Pour moi, je serais au désespoir de m'exposer à mériter de tels reproches et de rentrer dans ma patrie, après vingt-trois ans d'absence, par une porte aussi désagréable. »

On se sépara et Leyrit, en quittant Bussy, lui dit : « Vous ne pourrez rien faire, M. de Lally ne vous laissera pas le commandement de l'armée; il craint plus vos succès que ceux de l'ennemi. »

Une réunion du Conseil supérieur eut lieu le 14 décembre; on y lut une lettre où Lally disait en propres termes qu'il

avait levé une armée, dont il donnait le commandement à Bussy; chacun le crut et ce fut dans la ville une joie générale; personne dès lors ne douta plus du succès. Les religieux se déclarèrent prêts à faire fondre l'argenterie de leurs églises et les femmes à sacrifier leurs bijoux. Ce n'était qu'un leurre; la lettre n'était qu'une amorce pour tâter l'opinion; elle n'était pas signée et, devant les manifestations du public, Lally ne donna pas sa signature. Bussy était inquiet aussi bien pour la colonie que pour lui-même; Landivisiau chercha encore une fois à lui faire prendre patience, tout en l'invitant à la défiance: « Je conviens avec vous que la haine est extrême, qu'elle va en augmentant, qu'elle dégénère en rage... Quoi qu'il en soit, vous connaissez trop bien le terrain pour vous y méprendre; prenez garde aux pièges qu'on voudrait vous tendre; déclarez que vous n'agirez que sur des ordres par écrit; gardez-les; ce sera votre justification en cas d'événement. »

Si l'on admet qu'en guerre la confiance dans le chef de l'armée est la moitié du succès, il faut convenir que dès ce moment la partie suprême était à moitié perdue. Pour la préparer, Lally se rendit à Arcate qui était le dernier point que nous tenions encore sur la ligne du Paléar et Bussy l'y suivit. Sur un prétexte futile, Lally le traita un jour publiquement d'empoisonneur, de traître à son pays, et qualifia d'assassins à sa solde les 200 cipayes qu'il avait ramenés du Décan. Bussy voulut revenir à Pondichéry; Lally le lui interdit expressément, en se déchargeant par avance aux yeux de la colonie des suites funestes qui pourraient résulter de leur défaut d'entente.

C'est alors que s'accomplit le drame qui devait décider du sort de la campagne.

Le 10 janvier et les jours qui suivirent, nos troupes étaient massées devant Vandavachi, occupée par les Anglais, qui attendaient des renforts venant du nord. Bussy était d'avis qu'on allât au-devant d'eux pour livrer bataille en plaine, il croyait que nous y aurions la supériorité numérique; Lally préféra continuer le siège, et ainsi l'armée de renfort arriva devant la place sans être inquiétée. La bataille s'engagea le 22 janvier vers midi, les deux armées ayant sensiblement des forces équivalentes. Une heure après, tout était terminé. Lally

avait pris la fuite et Bussy, tombé de cheval, était fait prisonnier.

Lally accueillant sans réserve un bruit répandu par quelques-uns de ses familiers, notamment par Gadeville, a écrit que Bussy s'était fait prendre exprès; on pourrait soutenir avec autant de raison que Lally a perdu la bataille exprès pour ruiner la réputation de Bussy, qui commandait en second. Celui-ci, désormais libéré... par sa captivité, écrivit à son ancien chef le 27 janvier : « Est-il possible, Monsieur, qu'on voie encore de la trahison dans tout ce que j'ai fait pour rétablir les mauvais commencements de la journée malheureuse que nous avons eue; que les dangers évidents où je me suis trouvé ne paraissent qu'une feinte et ma prise une intelligence avec l'ennemi? Si j'avais été tué, comme je l'ai risqué, on dirait peut-être encore que je l'ai fait par malice. »

Lally répondit le même jour et, sur ce point, sa réponse est des plus courtes : « Ce ne peut être, Monsieur, que l'empressement que vous avez témoigné de retourner à Pondichéry huit jours après votre arrivée à l'armée, qui a donné lieu au public de croire que vous vous étiez constitué prisonnier de bonne volonté, pouvant vous y soustraire. » Par ces derniers mots, Lally confirmait les bruits qu'il avait lui-même provoqués et la médisance continua.

Pendant des semaines, le sort de Bussy qui, n'étant prisonnier que sur parole, avait regagné Pondichéry, demeura en suspens. D'après les termes du cartel signé avec les Anglais, il devait se constituer prisonnier si sa rançon n'était pas payée dans un très bref délai. Aussi son premier soin fut-il d'en faire parvenir à Leyrit le montant, qui était de 730 roupies. Lord Pigot, gouverneur de Madras, les retourna en disant qu'il ne pouvait traiter de la rançon de Bussy avant que l'échange de tous les autres prisonniers ne fût également réglé, un certain nombre d'entre eux, mis en liberté sur parole, ayant continué de servir sans avoir été échangés.

Coote, le général anglais qui commandait à Vandavachi, écrivit en conséquence à Bussy de se constituer prisonnier; c'était le 27 janvier, cinq jours seulement après la bataille; les courriers allaient vite. Lally, qui reçut la lettre, la garda sans prévenir l'intéressé, sous prétexte, dit-il plus tard, que la

condition imposée à Bussy était nulle et de nulle valeur; aussi à Madras celui-ci fut-il considéré comme déserteur. Il ne connut cette singulière situation que le 28 février par une conversation avec un autre prisonnier, M. de Sombreuil, momentanément autorisé à venir à Pondichéry. Il demanda aussitôt des explications à Lally, qui les donna sur le ton qui lui était habituel, où le sérieux se mêlait au persiflage, mais où la méchanceté dominait. Évidemment il cherchait à mortifier Bussy de toutes manières, mais le plus grave était que celui-ci était ou paraissait perdu d'honneur pour avoir manqué à sa parole. Afin de trancher la question autant que pour dégager sa responsabilité, Lally réunit un conseil... qui ne décida rien. Le but de Lally était d'indisposer les Français contre Bussy s'il ne continuait pas à servir et de le déshonorer auprès des Anglais s'il y consentait.

Bussy écrivit à Coote que, n'ayant pas eu connaissance de sa lettre du 27 janvier, il n'avait pu y répondre et il se rendit aussitôt auprès de lui pour que l'Anglais décidât de son sort. Coote faisait alors le siège d'Alamparvé, une petite place de la côte entre Pondichéry et Madras; la première nuit qu'il y passa, Bussy ne fut pas peu surpris de voir entrer dans son logement quelques soldats déserteurs français qui, parlant au nom de 700 de leurs camarades, offraient de retourner à leurs corps, moyennant leur pardon. Ce petit fait mérite d'être retenu; car il en dit, hélas! trop long sur notre désastre de l'Inde et sur ses causes. Le plus grand attrait de la désertion pour ces malheureux avait été l'espérance d'être au moins nourris. Ils l'étaient chez les Anglais; mais on ne les ménageait guère. Les postes les plus dangereux étaient toujours ceux qu'on leur donnait, et il est exactement vrai que ce sont ces déserteurs français, que les Anglais mettaient en avant sur le champ de bataille, qui ont, en grande partie, assuré la victoire anglaise. Bussy, avec infiniment de précaution, fit passer leur requête à Pondichéry, par l'intermédiaire de Landivisiau, et celui-ci eut une entrevue des plus orageuses avec le général qui, selon son habitude, s'emporta en invectives. Au seul nom de Bussy, il s'écria : « Si vous voulez avoir mes sentiments au sujet de Bussy, les voici. Si Bussy me faisait dire que les ennemis vont attaquer telle

porte, je la ferais ouvrir et j'irais les attendre du côté opposé... » Landivisiau n'eut plus rien à dire après une telle profession de foi.

Arrivé à Madras, Bussy protesta auprès de lord Pigot contre ce qu'il considérait comme une infraction au cartel : si justes que pussent être les griefs contre d'autres prisonniers français, ils ne pouvaient, à son sens, prévaloir contre la parole qui lui avait été personnellement donnée. N'avait-il pas lui-même exécuté les conditions concernant sa rançon. Si cependant lord Pigot s'obstinait à ne pas vouloir lui rendre la liberté avant que l'affaire des autres prisonniers ne fût terminée, Bussy lui demandait l'autorisation de retourner à Pondichéry, où il s'engageait à ne servir ni directement ni indirectement. Lord Pigot refusa, mais comme preuve de la haute opinion qu'il avait conçue de la delicatesse de Bussy sur le point d'honneur, il l'autorisa pourtant à retourner à Pondichéry pour régler les difficultés relatives au cartel, mais à condition que, si les négociations échouaient, il se représenterait à Madras le 20 mai.

Le premier soin de Bussy, à son retour à Pondichéry, fut de travailler à la libération des prisonniers et notamment à la sienne. Lally promit d'intervenir et envoya en effet avec beaucoup d'éclat un commissaire à Madras, pour y traiter de l'échange. Pendant que l'on discutait, la date du 20 mai arriva et Bussy demanda une prolongation qui lui fut accordée. Dans cet intervalle le commissaire revint, rapportant la seule libération du sieur Gadeville, un ami de Lally. Bussy n'en fut pas surpris.

Quelqu'assuré qu'il fût du peu de dispositions de Lally à l'échanger, il ne se pressa cependant pas de se rendre à Madras. C'était l'époque où les courriers d'Europe commençaient à arriver et, sans rien préciser, il attendait quelque nouvelle qui influerait sur son état. C'est ce qui l'engagea à demander un nouveau délai au gouverneur qui le lui accorda. Ce délai était à peine écoulé qu'il tomba malade et cette indisposition le retint au lit pendant un mois. Notre escadre n'arrivant pas et toute espérance de voir Lally s'occuper de la liberté des prisonniers s'étant évanouie, il ne lui resta plus de prétexte pour échapper à la nécessité de retourner à Madras.

C'était dans les premiers jours d'août. Quel ne fut pas son étonnement, en arrivant, d'apprendre qu'on était déterminé à l'embarquer pour l'Angleterre par un navire prêt à mettre à la voile. Il crut comprendre que sa réputation, son crédit et la crainte qu'avaient les Anglais qu'il n'en tirât de quoi balancer leurs succès ne fussent les vraies raisons du parti qu'on prenait contre lui; mais que pouvait-il faire, sinon protester? C'est ce qu'il fit par une représentation adressée le 12 août au Conseil de Madras et à laquelle le Conseil répondit dès le lendemain; mais il lui fallut subir la loi du plus fort, lord Pigot était maître, et le 17, Bussy faisait voile sur l'Europe, — l'Europe qu'il n'avait pas vue depuis vingt-trois ans. On sait que l'*Ajax*, le bateau anglais qui l'emmenait en Angleterre, fut pris en mer par un navire français, le *Protée*, qui le ramena à Brest le 9 mars 1761.

***

Retournons maintenant en France, pour savoir comment les événements avaient été jugés de Versailles. On y savait, au moins depuis un an, que l'accord ne régnait pas entre Lally et Bussy, et que le général y avait déjà compromis la réputation qu'il s'était acquise en Europe. Les prévisions de d'Argenson commençaient à se réaliser; cet homme serait la cause de la perte de l'Inde. Mais l'opinion n'était pas encore bien établie. Un doute subsistait et, à la faveur de ce doute, les intrigues allaient leur train. A défaut des lettres privées qui ont disparu ou sont conservées dans des familles qui en ignorent peut-être l'existence, les archives officielles, sans être très explicites, nous donnent cependant quelques renseignements d'une réelle importance. Voici notamment cet ordre que Bussy avait si impatiemment attendu et qui aurait dû, pensait-il, influer sur son état. Il se trouve en plusieurs expéditions au Ministère de la Guerre, c'est exactement un projet d'instructions du roi envoyé par le maréchal de Belle-Isle au contrôleur général Bertin. Il y est dit :

Sa Majesté a jugé qu'il était du bien de son service de rappeler M. de Lally et de lui substituer un officier qui, étant agréable à

la Compagnie et instruit de longue main de la nature du pays et des différents intérêts de ses alliés, fût en état de concourir avec le gouvernement général de la dite Compagnie au succès des vues qu'elle peut avoir pour l'avantage de son commerce et protéger ses établissements.

Suivait une lettre adressée à Lally lui-même et qui fut signée par le roi le 9 mars 1760 :

M. de Lally, les circonstances présentes ne permettent pas de vous continuer plus longtemps le commandement que je vous avais donné sur mes troupes dans l'Inde, etc...

C'était la disgrâce complète, on était sous le coup de l'échec de Madras et des premiers heurts de Lally et de Bussy. Le même jour, un brevet éleva celui-ci au grade de maréchal de camp et lui donna le commandement de l'armée, non sans lui recommander expressément « l'esprit d'union, de conciliation et de concorde; il a vu par l'expérience malheureuse de tout ce qui s'est passé dans l'Inde combien la division qui a régné entre les chefs a été funeste. Les talents militaires ne suffisent pas, l'union et la concorde intime des personnes principales est pour le moins aussi nécessaire ».

La fortune n'est pas trompeuse, mais elle est changeante; huit jours après, tout était modifié ou allait l'être. Le 16 mars, arriva à Lorient la *Subtile*, venant de l'Ile de France. Elle avait rencontré en mer la *Gracieuse*, qui venait de Pondichéry, et elle en rapportait un paquet de lettres de Lally. Les jours suivants, ce fut le *Comte d'Argenson*, qui revenait directement de Pondichéry et ramenait un certain nombre d'officiers, parmi lesquels Soupire et quelques civils. Lettres et témoins des événements pouvaient s'affronter. Les uns et les autres jetèrent l'administration et la Compagnie dans le doute et l'incertitude, et l'on en vint à examiner de plus près les torts ou mérites respectifs de Lally et de Bussy. On reconnut sans peine que Lally avait commis des fautes capitales, mais il devait pourtant avoir des connaissances militaires supérieures à celles de Bussy, qui n'avait jamais fait la guerre en Europe et dont les succès dans l'Inde étaient plutôt dus à des négociations et à des intrigues. Quant à la Compagnie, que le souci

d'équilibrer ses finances préoccupait beaucoup plus que l'acquisition de territoires, elle estimait qu'il n'y avait réellement rien de grave à reprocher à Lally; il avait fait preuve de sagesse en rappelant Moracin et Bussy du Décan et avait fort bien administré les revenus de la Compagnie.

C'était une opinion que le procès de Lally devait modifier, en 1760; pour justifier la défaveur de Bussy, on ne relevait contre lui que sa trop grande fortune due, pensait-on, moins à des gratifications librement consenties qu'à des procédés financiers habilement dissimulés par une comptabilité régulière. Le règlement de comptes qui eut lieu ultérieurement en France entre Bussy et la Compagnie et où toutes explications contradictoires furent longuement exposées, fit justice de ces insinuations auxquelles, il faut en convenir, les apparences donnaient alors quelque air de vérité.

Le choix du ministre ne s'imposait donc pas d'une façon absolue et la Compagnie inclinait manifestement en faveur de Lally. Ce fut Bertin qui fit pencher la balance. Il avait connu jadis Lally comme un des courtisans de la marquise de Pompadour, et dans le flottement produit par les impressions ou les renseignements venant de l'Inde, il pensa être agréable à cette grande dame en prenant la défense de son protégé, contre d'autres influences qui se manifestaient sans doute dans un sens opposé. Il proposa donc au maréchal de Belle-Isle le 27 avril, de « donner l'exclusion » à Bussy qui, à ses yeux, avait le tort de n'avoir jamais rendu aucun compte des revenus qu'il avait touchés pour la Compagnie et de lui donner l'ordre de passer à l'Ile de France où il resterait jusqu'à ce que ses comptes eussent été arrêtés.

Du moment où l'on voulait rappeler Bussy, cette précaution n'était pas inutile; faute de l'avoir prise, on avait dans le même temps les ennuis les plus sérieux avec Dupleix dont les comptes n'avaient pas été établis avant son départ de Pondichéry; cette expérience suffisait.

Si nous connaissions mieux les intrigues de cour à cette époque, nous comprendrions probablement pourquoi Belle-Isle, si bien disposé pour Bussy quelques jours auparavant, se laissa convaincre par les arguments de Bertin; bornons-nous à constater qu'il ne le soutint pas et que c'est lui-même

qui, le 4 mai, informa Lally que le roi lui continuait le commandement de ses troupes, non toutefois sans ajouter que Sa Majesté n'avait appris qu'avec peine ce qui lui était revenu du peu de ménagement qu'il avait eu pour ceux qui devaient concourir avec lui à l'administration de nos affaires, ni sans lui recommander de mettre à l'avenir le plus de dignité qu'il pourrait dans toutes ses actions : « Elle est partout d'un grand secours et dans l'Inde plus que partout ailleurs. »

Quand cette lettre parvint dans l'Inde, au mois de novembre, il y avait déjà trois mois que Bussy, embarqué sur l'*Ajax*, voguait vers la France, sans se douter du danger qu'il eût couru en restant à l'Ile de France. Lord Pigot avait contribué sans le vouloir à le tirer d'inextricables difficultés. A cette époque Lally, entouré de faibles troupes, se trouvait assiégé dans Pondichéry par des forces vingt fois plus importantes en nombre que les siennes. Après plusieurs mois de lutte, il dut signer une capitulation : c'en était fini de l'Inde française.

***

Ainsi se termina dans l'Inde ce douloureux et lamentable conflit qui devait, deux ans plus tard, reprendre et se terminer en France par un procès retentissant.

Il n'est pas dans nos intentions d'exposer ici ce procès qui appartient à une autre histoire. Il a fait couler beaucoup d'encre et Bussy y joua comme témoin un rôle des plus importants; mis en cause par Lally pour l'ensemble de ses actes et pour sa gestion financière, il se défendit avec infiniment de mesure et, par sa modération même, ce fut lui qui porta à son adversaire les coups les plus dangereux. Lally fut, comme on le sait, condamné à mort et son exécution fut particulièrement impressionnante. Lui-même avait en quelque sorte provoqué contre lui cette sentence capitale en menaçant sans retenue ses adversaires et en demandant pour eux les sanctions les plus sévères; les motifs d'ordre psychologique plutôt que rigoureusement judiciaires qui ont déterminé sa propre condamnation sont moins connus; aucune histoire ne les a mis en lumière et il nous paraît utile de les reproduire

comme complément et même, si l'on veut, comme morale de cette étude.

Le rapport de l'affaire devant le Parlement avait été confié au conseiller Pasquier. Ce rapport dont la lecture commença le 14 avril et se prolongea jusqu'au samedi 3 mai, ne nous a pas été conservé, mais on en possède un résumé fait par Pasquier lui-même et qui fut remis aux magistrats avant leur délibération. Pasquier ne relevait contre Lally aucun fait précis de prévarication et il abandonnait l'imputation d'intelligence avec l'ennemi. Mais il était loin de conclure à l'acquittement : de l'examen de toute sa conduite à Pondichéry, il résultait que Lally avait constamment abusé de ses pouvoirs et que c'étaient ces abus qui avaient déterminé la catastrophe. Chacun d'eux pouvait n'être qu'une faute vénielle, mais répétés et continus, ils constituaient un délit et, dans certains cas, un crime. Or, un homme doit être jugé sur l'ensemble de ses actes et là Lally était manifestement coupable.

Mais coupable de quoi? Pasquier reconnaissait volontiers que le crime de trahison, dans le sens de « tradition lâche ou frauduleuse d'une place » ne s'appliquait pas dans le cas présent, mais, ajoutait-il, il est plus d'une espèce de trahison. Détourner les sources de défense et de secours, dissiper les vivres au lieu de les ménager et de les renouveler, semer la division entre les coopérateurs, rendre par un abus d'autorité leur concours impossible, exhaler sa haine contre ceux qu'on doit défendre, solliciter le découragement et le soulèvement des soldats et des habitants, si les lois n'ont pas fixé à ces caractères la reconnaissance évidente de la trahison, elles y reconnaissent du moins une conduite digne de punition.

Après ces considérations de haute morale, Pasquier arrivait à l'application de la peine que cet ensemble de griefs lui paraissait nécessiter :

« La perte de l'honneur, l'opprobre, l'infamie, les peines pécuniaires les plus étendues ne seraient pas suffisantes pour expier un crime qui blesse à tant d'égards la fidélité qu'un sujet doit à son souverain, d'un sujet qui, loin de répondre à la confiance dont il l'avait honoré, loin de reconnaître les grâces et les honneurs dont on l'avait comblé, a préféré se livrer aux dérèglements de son cœur et de son esprit pour

n'écouter que ce que lui inspiraient les noires passions de la haine et de la jalousie et peut-être une basse cupidité. Il faut un exemple à la nation indignée, une vengeance à l'Europe attentive, et quoique nous ne portions pas nos rigueurs contre nos voisins jusqu'à imputer à crime de n'avoir pas fait pour le service de la Patrie tout ce qui était possible, nous ne pouvons passer sans une punition effrayante la conduite d'un homme *qui n'a réuni l'autorité la plus étendue que pour en abuser*, qui a fait servir l'éloignement où il était des regards du souverain pour détourner s'il le pouvait sur des innocents malheureux la conviction et la vengeance de sa mauvaise conduite; qui, enfin, ayant été assez mauvais chef pour préférer ses idées, ses vues tortueuses, ses volontés atroces au bien réel de la colonie qui lui était confiée, *ne mérite pas d'être conservé au nombre des citoyens*, et dont au contraire la punition doit essuyer les larmes de ceux qu'il a réduits à la dernière misère. »

La conclusion de ce réquisitoire était donc la peine de mort. Sans doute aucune loi positive ne punissait expressément de cette peine les faits reprochés à Lally, mais aucune non plus n'interdisait de la prononcer. En 1766, les juges criminels avaient le droit de prononcer en équité une peine non prévue par un texte formel. La condamnation de Lally ne fut donc pas une sorte d'assassinat judiciaire, comme l'ont écrit Voltaire et quelques historiens; ce fut un jugement rendu en moralité et en équité, et de ce point de vue, il est rigoureusement inattaquable.

Quinze ans plus tard, en 1781, Bussy était renvoyé dans l'Inde comme général en chef pour essayer de reprendre aux Anglais les établissements qu'ils venaient de nous enlever. Il ne faut pas voir dans cette nomination tardive une revision du jugement porté en 1760 par les ministres du roi, lorsqu'ils écartèrent la candidature de Bussy au commandement de nos armées dans l'Inde; le temps avait fait son œuvre, les griefs d'antan s'étaient évanouis et du duel engagé plus de vingt ans auparavant, il ne restait qu'un souvenir dont Bussy ne pouvait que se féliciter. Si, en novembre 1760, le roi lui avait donné le commandement suprême de nos forces il eût été déjà trop tard à ce moment pour restaurer une situation compro-

mise. Deux mois après, en janvier, Pondichéry capitulait et au lieu de Lally, c'est Bussy qui aurait été obligé de signer cette capitulation. Il vaut mieux pour sa gloire qu'elle porte le sceau du véritable auteur de ce désastre, d'où est sortie toute la puissance britannique au sud de l'Himalaya. Mais, on doit déplorer que Bussy n'ait pas été nommé commandant des forces françaises en 1758. Tout porte à croire que sa profonde connaissance des affaires indigènes, son habileté et sa popularité lui eussent permis de maintenir la puissance française dans l'Inde.

ALFRED MARTINEAU

LE DRAME EUROPÉEN

Pour comprendre le drame de l'Europe qui se déroule chaque jour sous nos regards, il faut prendre du recul afin de considérer l'intrigue et ses acteurs dans leurs mouvements essentiels. Depuis 1920 l'objet est le même : éviter une nouvelle guerre, mais contraindre cependant l'Allemagne à remplir les obligations du traité de Versailles. C'est le but d'une longue série de conférences, de rencontres, de visites et de démarches. C'est la raison de l'état de paiements de 1921, l'explication de l'entrée de nos troupes à Francfort, sous M. Millerand; de l'occupation de Duisbourg et de Ruhrort, sous M. Aristide Briand; la justification de l'exploitation du bassin de la Ruhr, sous M. Raymond Poincaré. Pour l'opinion française qui commence à s'endormir sur l'apparente étendue de sa victoire, l'on désigne ces contraintes tantôt par les mots de politique d'exécution et tantôt par ceux plus expressifs de politique de la main au collet. Alors, l'Allemagne oppose à la coercition la force de son inertie et la ruine de sa monnaie. Troublée par les conséquences qui semblent devoir peser sur leur commerce, la Grande-Bretagne et les États-Unis s'entremettent pour préserver le crédit de l'Allemagne d'une débâcle totale tandis que l'Italie déçue par les règlements de la paix et occupée à remettre de l'ordre chez elle, se désintéresse de l'application du traité de Versailles. Le règne des experts financiers et économiques succède à celui des militaires; les chiffres de MM. Loucheur, Schacht, Keynes, etc. tiennent la place de l'énumération des prises de gages. Voici que dans l'été 1924,

M. Édouard Herriot, émerveillé par le règlement pacifique, savant et ordonné de la dette des réparations qu'on lui propose, conclut le plan Dawes et ouvre l'ère des épanchements franco-allemands. C'est le moment où il prononce à Londres ces paroles rapportées par Stresemann dans ses mémoires : « Ma situation est celle d'un homme qui descend un escalier, tenant entre les mains un objet précieux, en l'espèce, la paix. Si quelqu'un vient me heurter par derrière, je tombe. Que moi je tombe, cela ne fait rien. Mais si je tombe, alors se brise l'objet précieux que je porte, la paix. » Quinze jours après, afin de réduire l'opposition de ses adversaires, M. Stresemann s'explique ainsi devant le Reichstag : « Mais je suis convaincu que Londres n'est pas définitif, que Londres peut être un commencement, le commencement d'une évolution, dont M. MacDonald a dit qu'elle ferait cesser l'isolement des nations, qu'elle ferait collaborer tous les peuples dans l'égalité des droits. Acceptons cette base d'action, afin de donner aux futurs gouvernements allemands la possibilité de conduire l'Allemagne vers un avenir de prospérité[1]... »

Stresemann a raison. Au plan Dawes succède le plan Young, avec la commercialisation des paiements de réparations. L'article 430 du traité, celui des sanctions est sacrifié, tandis que l'on se repose, pour le cas où un gouvernement de mauvaise foi, c'est-à-dire un gouvernement nazi, viendrait à remplacer le gouvernement démocratique actuel de l'Allemagne (MM. Curtius et Moldenhauer) sur une disposition des accords de La Haye, permettant une action devant la Cour de justice internationale et le recours à des sanctions. Dans l'été de 1931, par la faillite des banques allemandes et par le moratoire Hoover, il n'y a plus de réparations. L'année suivante, M. Herriot légalise, à Lausanne, leur disparition. M. Brüning d'abord, le général von Schleicher ensuite, M. von Papen enfin réclament la *Gleichberechtigung* en matière militaire. En 1933, M. Hitler reçoit normalement le pouvoir des mains du maréchal Président Hindenburg, son ancien rival à la Présidence du Reich. Il n'y a plus de réparations. Il n'y a plus de sanctions possibles. Mais peu de gens aperçoivent encore que le traité de Versailles est réduit désormais aux règlements territoriaux

1. Discours prononcé au Reichstag le 23 août 1924.

et aux dispositions de démilitarisation de la Rhénanie garanties à Locarno, puisque M. Hitler veut bien ne pas étendre aux accords librement discutés de Locarno, l'anathème, qu'au nom de son peuple, il a lancé contre le diktat de Versailles!

Si l'on considère les hommes investis de la mission de gouverner la France qui ont assisté depuis quinze années à la désagrégation du traité dont M. Clemenceau disait avec superbe au comte de Brockdorff le 7 mai 1919 dans la Galerie des Glaces au Château de Versailles : « Nous vous remettons le livre de la paix », on voit qu'ils sont les principaux du régime et qu'ils représentent tous les partis politiques de la France. Tous ont connu les défauts de l'Allemagne. Tous ont dénoncé ses manquements. Si certains ont paru plus fermes que d'autres, aucun n'a voulu cependant recourir au fer et au feu pour imposer le respect de ce droit écrit dont ils se réclamaient sans cesse dans leurs discours. C'est sans doute qu'il y avait dans la rébellion sourde d'abord, avouée ensuite, éclatante et provocante enfin, d'une grande nation vaincue, contre des obligations extraordinaires et trop prolongées dans le temps, quelque chose de fatal. C'est aussi que l'on ne modifie pas aisément, même si l'on en découvre les risques, la politique que l'idéologie et l'intérêt de son régime imposent à un pays. Le 4 décembre 1930, dans le très beau discours qui précéda sa chute devant le Sénat, M. André Tardieu, ayant exposé les déceptions que la France éprouvait du fait de l'Allemagne après la conclusion du plan Young, posait courageusement la question et s'exprimait ainsi : « Renverser sa politique ou la continuer en étant vigilants? C'était l'option. A cette option, nous ne nous sommes pas dérobés. Nous vous apportons la réponse. Nous avons pensé qu'un grand pays ne renverserait pas sa politique comme en une fantaisie. Nous avons pensé que la politique d'un grand pays n'est ni le fait d'un homme, ni le fait d'un parti. Nous avons pensé que, pour que la politique d'un grand pays ait, à l'égard des pays étrangers, toute sa valeur, il faut qu'elle apparaisse, malgré les divergences des partis politiques comme l'expression d'une unanimité ou d'une quasi-unanimité, sur les destinées extérieures et internationales qu'il doit suivre. Nous avons pensé cela. Nous avons eu tort ou nous avons eu raison. Vous le direz tout

à l'heure. La Chambre des députés nous a donné raison. Nous avons dit : pas de renversement. La France garde un grand but, qui est le maintien de la paix dans ce que la victoire lui a donné. Quand les circonstances extérieures changent, elle surveille la route de plus près, elle prend les précautions qui conviennent et elle opère, si besoin est, les rectifications nécessaires. C'est cela que nous avons fait. »

Le jour où il tenait ce langage, M. André Tardieu fut renversé, par trois voix de majorité, sur l'interpellation du très radical-socialiste sénateur Héry qui lui reprochait dans l'ordre intérieur la politique générale de son gouvernement. Mais, comme on doit admettre que le Sénat ne songeait nullement à l'époque, à juger dangereux l'aval qu'un Président du Conseil modéré — et par surcroît l'un des auteurs du traité de paix — donnait à M. Aristide Briand, il faut se demander si, en proclamant cette solidarité des gouvernements républicains et cette loi de la chaîne qu'il devait définir plus tard dans ses articles, M. André Tardieu n'étalait pas en même temps les faiblesses des régimes électifs aux prises avec les problèmes extérieurs. En effet, devant les coups toujours plus rudes et plus audacieux portés par l'Allemagne à l'instrument de leur commune victoire, les démocraties anglaise et française ont dû constamment, pour des considérations électorales, s'interdire les évolutions profitables, en maintenant, en dépit de tout, les lignes idéales de leur politique pacifiste. En raison de la primauté de ses intérêts dans les paiements des réparations et de sa situation géographique, les risques de cet attachement systématique étaient infiniment plus grands pour la France!

Quels changements profonds ont marqué au contraire la conduite des gouvernements qui ne subissent point le contrôle du suffrage universel! Du camp des reviseurs de traités où elle secondait les revendications allemandes, la Russie des Soviets a passé dans celui des conservateurs. M. Litvinoff qui dénonçait jadis les honteuses injustices de Versailles proclame aujourd'hui, pour notre contentement, que la paix est indivisible. Que de discours, prononcés à Genève par les délégués russes à la Conférence du désarmement, pour condamner la mauvaise volonté des nations puissamment armées oublieuses des promesses faites à leurs peuples, sont remplacés aujour-

d'hui, dans la bouche des mêmes hommes, par l'invitation aux alliances militaires et à l'accroissement des armes! Quelques mois après avoir prôné, en faveur de l'Allemagne, un essai de revision territoriale dans le couloir de Dantzig (conversation avec M. Henry de Jouvenel du 8 mars 1933 et suggestions faites à MM. MacDonald et John Simon lors de leur voyage à Rome), quelques semaines après avoir reçu solennellement le Führer à Venise, M. Mussolini cherche à dresser une digue d'États pour se préserver du péril allemand, et propose que les entretiens de Stresa aboutissent à la constitution d'un front anglo-franco-italien capable de s'opposer aux entreprises de Berlin. M. Mussolini a raison, car les événements de Vienne, l'assassinat du chancelier Dollfuss et les agitations intérieures de l'Autriche sont autant de menaces pour la nouvelle Italie. En Pologne, les changements ne sont pas moins profonds. A une longue tension avec l'Allemagne qui fut au point le plus critique aux temps de MM. Stresemann et Brüning, succède après les entretiens Hitler-Lipski l'extraordinaire détente du pacte de non-agression. Elle permet au maréchal Pilsudski d'affirmer à M. Antony Eden que, se félicitant de la conclusion des accords polono-allemands, il n'entend pas signer un pacte général dans lequel M. Hitler refuse d'entrer. Deux années écoulées ont modifié à ce point les données des relations des puissances européennes qu'il ne reste rien des demandes que la France adressait à M. Brüning à la fin de l'année 1931 pour conclure avec l'Allemagne un moratoire politique de dix ans.

Il n'y a plus aujourd'hui à réclamer une garantie des frontières de la Pologne, puisque M. Hitler s'est engagé à la respecter. Il n'est plus question d'obtenir que l'on renonce aux fameux croiseurs de poche depuis longtemps construits. Il est vain de chercher à maintenir la partie V du traité de Versailles, même en cherchant à assurer par une convention la supériorité de l'armée française en effectifs et en matériels, puisque, avant même que l'Allemagne ait proclamé son réarmement clandestin et ses desseins, c'est d'être dépassée en puissance militaire que la France se plaindra désormais. L'avènement du national-socialisme a entraîné ces changements de positions, ces volte-face surprenantes, ces bouleversements invraisemblables.

Qu'est-ce donc que le national-socialisme et quelle révolution porte-t-il dans le monde?

***

Le national-socialisme est avant tout une doctrine d'éducation civique. Pour l'immédiat, son but est de détruire tout ce que le traité de Versailles impose de contrainte humiliante et d'extirper en même temps les idées bolchéviques ou marxistes considérées comme ferments de désagrégation de l'unité nationale. Pour l'avenir, elle prépare le soldat politique tel que le chancelier Hitler l'a défini dans un passage de son livre *Mon Combat*, devenu la bible de l'État : « Par soldat politique, nous entendons un type, le type historique du soldat d'aujourd'hui, l'homme qui se sent le soldat d'une idée concrète, le missionnaire d'une donnée historique. Le système d'éducation soldatesque doit englober tous les Allemands, quels qu'ils soient et quelles que soient leurs fonctions. J'ai caractérisé par là notre système d'éducation, transformation au milieu de laquelle nous vivons précisément. Et nous ne faisons qu'accomplir la loi qui régit notre essence même, en faisant du type du soldat le but de notre éducation. Ainsi, le soldat ne serait plus le résultat d'une instruction purement technique et militaire. C'est plutôt l'inverse qui se produit : l'instruction technique donnée par l'armée vient parachever l'éducation soldatesque du jeune homme. »

Dans un article plein d'intelligence publié par *l'Europe Nouvelle* le 6 avril 1935, madame Blandine Ollivier, qui, connaissant bien l'Allemagne, observe avec lucidité le mouvement de sa jeunesse, a exposé la pédagogie hitlérienne. Elle montre comment l'histoire est mise au service de la notion de race et elle fait cette remarque capable sans doute d'étonner, mais puisée dans les faits, que le régime s'efforce d'établir une curieuse parenté entre la Grèce antique et l'Allemagne d'aujourd'hui. Ce sentiment de fraternité hellénique sauvera peut-être les humanités dans le IIIe Reich, écrit-elle, car c'est le Führer lui-même qui a dit : « L'idéal de la civilisation hellénique doit nous être conservé dans toute sa beauté exemplaire. La diversité des peuples particuliers ne doit pas nous pousser à rompre

la grande communauté de race qui les relie. Le combat qui sévit aujourd'hui est un combat d'importance. C'est toute une culture qui lutte pour son existence, une culture millénaire qui embrasse à la fois la race grecque et la race germanique. » Surprenante proclamation qui déroute nos jugements coutumiers! Mais tous les familiers de M. Hitler affirment l'attraction puissante que l'histoire de la Grèce, ses arts, ses héros, sa lumière ont toujours exercée sur lui. Ne rejette-t-il pas avec horreur les extravagances de la peinture, de la sculpture ou de l'architecture pour recommander la simplicité hellénique? Il semble que le retour à la netteté soit l'un des buts de son combat.

Ce combat, il est, dans l'esprit de M. Hitler et pour ses fidèles, une mission reçue de Dieu. Restituer à la patrie allemande son honneur, sa place et son rôle dans le monde, tel est le but. N'entretenons aucune illusion, il s'agit d'abord d'effacer les marques de la défaite de 1918, c'est-à-dire d'anéantir les contraintes particulières du traité de Versailles. Le Führer chancelier a très catégoriquement signifié à sir John Simon, dans ses entretiens de Berlin, que tant que l'on invoquera les dispositions du diktat pour maintenir l'Allemagne dans le « concert des nations », l'on n'obtiendra rien d'elle. Du règlement de la paix, il ne reconnaît que les clauses territoriales et les dispositions particulières visées par les accords de Locarno, c'est-à-dire la démilitarisation rhénane, dans la mesure seulement où les mesures militaires prises de l'autre côté du fleuve, ne paraîtront pas menacer la sécurité nationale, dont il demeure, au nom du peuple, le juge souverain. Il entend posséder une armée qui soit le signe et le garant de sa force restaurée et parce qu'on lui refusait ce droit, il l'a pris et il le garde. Il se déclare disposé à participer à toutes les négociations internationales destinées à assurer la paix. Si l'on admet que le Covenant de la Société des Nations cesse d'être une partie du traité de Versailles, il reviendra à Genève. Il a dit constamment à son peuple : « Pour la guerre de revanche pas un homme, mais pour la défense de la patrie le peuple tout entier. » Il maintient donc — et nous voudrions tous le croire — qu'il ne veut pas la guerre. Il refuse seulement de s'engager dans le réseau de pactes

hétéroclites et troubles confectionnés dans des cuisines malodorantes, selon l'expression employée avec ses interlocuteurs anglais.

Nous voici là au centre du drame. Incontestablement, M. Hitler croit que sa mission lui commande de défendre une civilisation supérieure en barrant au communisme la route de l'Occident. Entre sa doctrine et le bolchevisme, il y a certes des similitudes. Même croyance que la force de l'État est puisée dans le peuple. Même dégoût du libéralisme. Même mépris de la liberté individuelle. Même exaltation des maîtres du régime. Auprès des louanges adressées à M. Hitler que nous pouvons juger excessives et ridicules, plaçons ce panégyrique de M. Staline déclamé par le délégué de la région de Sverdlovsk au VIIe congrès des Soviets de l'U. R. S. S. : « Oui, nous nous considérons comme les plus heureux des hommes, parce que nous vivons à l'époque de cet homme sans pareil, l'égal de Lénine. Lorsque Staline s'est montré à la tribune, quelque chose d'inimaginable par sa force, par son enthousiasme, par ses cris, par ses sentiments, s'est produit dans la salle. Deux mille délégués bondissaient de leurs fauteuils pour applaudir, pour crier « hourra », pour envoyer un sourire à notre cher Joseph Vissarionovitch... Notre amour, notre dévouement, notre force, notre cœur, notre héroïsme, notre vie, tout est pour toi, Staline. Ton nom sera dans chaque usine, sur chaque morceau de terre, dans chaque cœur humain. Quand la jeune fille aimée de moi me donnera un enfant, le premier mot que je lui apprendrai sera Staline! » Les *Isvestia* du 1er février 1935 qui rapportent ce morceau d'éloquence notent ici des applaudissements prolongés. Ne dirait-on pas un compte rendu du *Volkischer Beobachter*?

Mais les différences des deux régimes sont dans les fondements mêmes des sociétés humaines qu'ils représentent. Tandis que le bolchevisme glorifie la lutte des classes et la prolétarisation des États qui fait des ouvriers et des paysans les seuls maîtres du pays, tandis que M. Boukharine s'écrie, au Congrès pan-unioniste des kolkhosiens de choc : « Camarades, nous vivons à un moment où devant nous sont rangées les forces hostiles du capitalisme! », M. Hitler et ses lieutenants ordonnent la fusion de toutes les forces sociales au service de

la nation et ils convient toutes les classes à l'égalité dans le devoir. C'est ainsi que M. Rudolf Hess proclame que la nouvelle armée allemande est formée à l'image du régime : armée du peuple sans privilèges et sans dispenses, et que le général von Blomberg, chef de la Reichswehr, peut prononcer dans son discours du 17 mars 1935 ces paroles si pleines de sens : « Certes, les dissensions intérieures, la lutte des classes et la présomption des castes ont mille fois empêché l'avènement de la nouvelle Allemagne. Or, c'est dans cet ordre d'idées qu'il faut nommer les forces de défense nationale restées à l'écart des troupes politiques auxquelles il fut permis de déployer une activité s'inspirant du réel et de jeter, grâce à un travail presque inaperçu et peu reluisant, les fondements sur lesquels un architecte, envoyé par Dieu, pût ensuite échafauder sa construction. En effet, cet homme est venu : grâce à sa volonté et à sa perspicacité, il réussit, lui, à faire en sorte que la discorde obtînt ce qu'elle méritait, c'est-à-dire qu'elle prît fin, et à réparer les erreurs et les omissions de toute une génération. C'est dans la personne du chef du parti révolutionnaire qu'est le parti ouvrier national-socialiste allemand et dans la personne du maréchal von Hindenburg que se sont symboliquement rencontrés les deux courants de forces qui, nés des heures vécues sur le front, au cours de la Grande Guerre, s'acheminaient par des chemins différents vers un but commun. En date du 30 janvier 1933, tout ce qui était bon et fort dans la vieille Allemagne s'incorpora au mouvement puissant qui a créé la nouvelle Allemagne. La tradition de la vieille défense nationale prusso-allemande, qui avait été sauvegardée avec sollicitude par la Reichswehr au cours d'une lutte menée sur deux fronts contre le traité de Versailles et le système de Weimar, s'allia aux efforts de rénovation impétueux du parti national-socialiste. La tâche qui avait été posée par le siècle écoulé, et dont ce siècle avait vainement cherché à s'acquitter, reçut sa solution. Le national-socialisme combina la volonté nationale de rétablir l'autorité du Reich en matière de politique étrangère avec la non moins importante tendance socialiste visant à effectuer une réorganisation fondamentale de la vie intérieure et sociale du peuple allemand. »

Voilà dans la bouche du chef militaire de l'Allemagne la

meilleure explication du national-socialisme. Il est possible qu'elle irrite ou qu'elle surprenne ceux qui ne jugent les choses qu'avec les seules lumières du passé. L'avenir montrera, croyons-nous, qu'elle est la bonne. N'est-elle pas également le plus utile enseignement que sir John Simon ait emporté de ses conversations de Berlin?

Je crois me souvenir qu'il y a un peu plus de deux ans, le 21 mars 1934, M. MacDonald qui s'était arrêté à Paris, au retour de son voyage à Rome, en compagnie de sir John Simon, tenait à peu près ce langage aux ministres français : « Nous sommes à la vieille mode. Il y a un nouveau type d'énergie dans le monde. Au Kremlin, un mort tient la Russie en éveil. A Rome, un vivant. Le mouvement s'est emparé de l'Allemagne. Qui peut calculer ses effets? Je crains pour vous et pour nous d'avoir à faire face à cette nouvelle vie. Elle nous battra. » Quels propos pour l'ancien leader du *Labour party*, premier ministre du pays le plus libéral et le plus parlementaire du monde! Or, sir John Simon n'a pas éprouvé, durant ses entretiens avec M. Hitler, des impressions pareilles. Certes, il a été frappé par la vigueur de ses revendications, par l'indifférence qu'il étale pour les usages diplomatiques et même pour son personnel. Le IIIe Reich, ne possédant aucun diplomate dans le parti national-socialiste, bouscule le protocole avec insolence et étale ses audaces comme un parvenu. Mais comment n'être pas troublé quand M. Hitler répète obstinément : qu'il ne veut faire la guerre à aucun pays, ni à la Russie, ni à un autre et lorsqu'il ajoute : « Nous nous faisons une guerre de notes. Il faut dix jours pour rédiger la première, dix jours pour préparer la réponse et ainsi de suite. Et pendant ce temps, un avion met quatre heures pour aller de Berlin à Paris! » C'est ainsi que le 27 mars, sur l'aérodrome de Tempelhof, sir John Simon, considérant les choses du point de vue des positions diplomatiques, emportait une impression fort sombre, tandis que les considérant sur le plan humain, il pouvait conserver encore certains espoirs de conciliation.

Par conséquent, dans cette lutte de deux religions sociales hostiles qui dressent l'une contre l'autre l'Allemagne hitlérienne et la Russie soviétique, lutte où la logique de notre politique juridique menace de nous entraîner par le jeu de pactes

qui, de règles de morale internationale sans obligations ni sanctions, peuvent devenir demain des alliances offensives et défensives, la Grande-Bretagne, prudente observatrice de l'évolution du monde, ne prend pas parti. Sir John Simon disait le 21 mars à la Chambre des Communes : « Notre but est d'amener tout le monde à regarder la réalité bien en face, de la regarder nous-mêmes bien en face, et toute entière, et c'est pourquoi je soumets à la Chambre l'idée qu'un contact direct et une franchise totale sont la seule méthode qui permette d'espérer. Si l'on ne réussit pas à se rencontrer, si l'on biffe certaines personnes de sa liste de visites, on n'aboutit qu'à accroître le danger que l'Europe s'en aille à la dérive vers les ténèbres. » Rien ne prouve qu'il ait changé depuis lors. Bien des indices, au contraire, indiquent qu'il soutiendra à Stresa et dans les rencontres de Genève une politique pareille. Notre pays se trouve donc au carrefour. D'un côté il y a les impatiences légitimes de M. Mussolini dont on comprend que de si longues incertitudes l'exaspèrent, lui qui a vu clair dans l'évolution fatale du péril et qui a souhaité la diriger afin de la contrôler. De l'autre, il y a les appréhensions de plus en plus fortes de la Russie soviétique, appréhensions qu'elle fait partager maintenant à certains dirigeants de la Petite Entente. Au centre, se tient la Grande-Bretagne. Sa résolution entraînera l'Allemagne vers la conciliation, ou vers les grands risques car l'Allemagne ne redoute rien tant que la détermination anglaise qui ne lâche jamais la voie où elle s'est engagée. Quel est donc notre intérêt essentiel? Défendre jusqu'au bout les règlements territoriaux d'un traité qui ne contient plus que ces marques de la victoire; maintenir en Europe l'ordre qui permet d'opposer des barrières à la marche germanique vers l'Orient. Associer à notre paix la volonté anglaise. Puisse notre régime, son parlement et ses ministres donner au peuple français dans les prochaines négociations la conduite réfléchie, sage et ferme dont il a besoin!

FERNAND DE BRINON

L'UNIVERS RELATIVISTE

Le Monde des Anciens ne comprenait qu'une petite fraction de la Terre; pour y introduire le nombre et la mesure, on avait créé la géométrie, dont Euclide codifia les règles avec tant de clarté, qu'on y vit longtemps des lois évidentes, nécessaires et universelles.

Plus tard, lorsque Képler eut étendu à tout le système solaire le domaine accessible à la mesure, Galilée, Huyghens et Newton établirent les fondements de la mécanique; les lois du mouvement, tirées de l'observation, furent ramenées à un petit nombre de principes; des vérifications innombrables en attestèrent la fécondité, et les succès obtenus dans cette voie furent tels, que les hommes du XIXe siècle y virent la preuve du caractère absolu et universel de cette mécanique, aussi bien que de la géométrie euclidienne : la science avait trouvé pensait-on, le double socle sur lequel devait reposer une explication mécanique de l'Univers.

Aujourd'hui, tout est remis en question. La nouvelle poussée dont nous sommes, depuis quarante ans, les spectateurs éblouis, procède, comme les précédentes, de la précision accrue des mesures et de l'extension du domaine accessible à ces mesures; l'Univers s'est accru par les deux bouts, du côté de l'infiniment grand comme vers l'infiniment petit. Avec une assurance qui, tout d'abord, paraissait justifiée, les astronomes et les physiciens tentèrent de rendre compte de ce qu'ils venaient d'apprendre par les moyens qui leur avaient déjà réussi, c'est-à-dire d'expliquer le monde des atomes,

comme celui des étoiles, par les lois de la géométrie et de la mécanique.

Ces tentatives d'explication mécanique ont éprouvé un certain nombre d'échecs; il subsiste un résidu de phénomènes « hors lois » les uns d'ordre physique, les autres astronomiques qu'on laissait prudemment dans l'ombre, mais dont la réalité trop certaine obsédait les hommes de science.

Les choses en étaient là quand, en 1905, Einstein proposa la théorie de la « Relativité restreinte », qui apporte une représentation nouvelle des propriétés de l'espace et des lois du mouvement. Comme l'indique son titre, cette hypothèse se limitait volontairement aux états de repos ou de mouvement uniforme; elle ne s'appliquait qu'à un domaine limité de l'Univers. Dix ans plus tard, Einstein parvint à l'étendre aux systèmes doués des mouvements les plus variés. Cette théorie de la « Relativité généralisée » souleva, comme celle qui l'avait précédée, des discussions passionnées, auxquelles participèrent ceux que leur incompétence aurait dû en écarter. Le grand public, qui aurait pu être rebuté par les difficultés du problème, sent qu'il s'agit, non pas de controverses métaphysiques ni de querelles d'école, mais d'une grande crise de croissance qui remet en cause les bases du raisonnement scientifique. A tout prix, il exige des explications. Ceux qui sont à même d'en donner auraient peut-être bien fait d'imiter Clairaut qui, interrogé par un grand seigneur sur la théorie du mouvement de la Lune, lui répondit : « Monseigneur, je ne saurais vous en donner l'explication, mais je vous jure que c'est vrai. » Pourtant, afin de satisfaire à ces curiosités, on a inventé des images et des comparaisons, dont plusieurs sont tellement extravagantes que je ne puis me résoudre à les reproduire ici. Quitte à n'effleurer qu'une partie du sujet, je puis cependant retenir celles qui, sans le secours interdit de mathématiques, permettent de concevoir la nouvelle géométrie relativiste, qui est plutôt une uranométrie, car elle embrasse l'ensemble des lieux, qui, pour nous, forment l'Univers.

***

Lorsque les premiers arpenteurs égyptiens, les *harpédonaptes*, s'occupèrent à délimiter les champs, dont les bornes

étaient effacées chaque année par les inondations du Nil, ils tendirent le cordeau, de deux points différents, dans la direction de l'étoile polaire, et constatèrent que les deux droites ainsi tracées étaient partout à la même distance l'une de l'autre; c'étaient deux parallèles, et Euclide, codifiant cette observation, énonça le lemme fameux : d'un point pris en dehors d'une droite, on peut mener une parallèle à cette droite, et une seule. De ce postulat, qui généralise le résultat d'une expérience peu étendue, on peut déduire toute la géométrie par une liaison parfaitement logique de théorèmes, dont le plus connu nous enseigne que la somme des angles d'un triangle quelconque est égale à deux droits. Cette géométrie plane, elle-même, se développe tout naturellement par la géométrie dans l'espace; l'esprit passe sans effort des deux dimensions de la première aux trois dimensions de la seconde, et cet édifice, basé sur le postulat d'Euclide, apparaît à l'esprit comme sans fissures.

Mais ce postulat lui-même est-il exact? A l'échelle des grandeurs ordinaires et au degré de précision réalisable dans les mesures, toutes ses conséquences se vérifient. Il n'est pas moins vrai que, la Terre étant sphérique, les lignes orientées, de deux points différents, vers l'étoile polaire, sont des méridiens, qui se coupent aux deux pôles; ces lignes que nous avons traitées comme deux droites parallèles sont, en réalité, des arcs de cercle; l'expérience à grande échelle dément les résultats obtenus dans un espace plus restreint, et tous nos raisonnements s'écroulent avec le postulat qui les supporte : la géométrie euclidienne n'est valable que dans un domaine restreint.

Ainsi, les habitants de la Terre, s'ils avaient été mieux instruits de sa forme sphérique, auraient dû créer une autre géométrie; cette géométrie, comportant l'étude des figures qu'on peut tracer à la surface d'une sphère, est connue depuis longtemps, et développée dans une science qui s'appelle la trigonométrie sphérique. On y apprend que la plus courte distance entre deux points de cette surface est l'arc de grand cercle qui passe par ces deux points; que trois points de la sphère joints deux à deux par ces lignes, forment un triangle sphérique, et que la somme des angles d'un tel triangle est

toujours supérieure à deux droits d'une quantité qui mesure précisément la surface de ce triangle. Ainsi, l'avion qui avance droit devant lui, sans obliquer à droite ni à gauche, en haut ni en bas, décrit un arc de grand cercle qui le ramène à son point de départ : dans cette géométrie, l'infini est remplacé par l'indéfini; à la ligne droite, qu'un mobile parcourt, toujours dans le même sens, sans en atteindre jamais l'extrémité, se substitue le grand cercle, que ce même mobile parcourra aussi indéfiniment, mais en repassant plusieurs fois par les mêmes points.

A cette géométrie sphérique à deux dimensions correspond une géométrie sphérique à trois dimensions, qui en dérive aussi logiquement que, dans celle d'Euclide, les propriétés du volume se déduisent de celles du plan. Cette géométrie, dont Riemann a développé les propositions, a pour point de départ un postulat opposé à celui d'Euclide, à savoir que, par un point extérieur, il est impossible de mener une parallèle à une droite; elle n'est ni plus, ni moins vraie que celle d'Euclide, elle constitue une autre manière de représenter l'espace qui nous entoure; de même, les images du monde extérieur données par un miroir plan et par un miroir sphérique sont aussi valables l'une que l'autre; aucune d'elles n'est exactement pareille à l'objet, mais elles peuvent, l'une comme l'autre, servir à l'étudier et à le définir.

Dans cet Univers « riemannien », la ligne la plus courte qui joint deux points n'est plus une droite; c'est une courbe fermée sur elle-même, et comme la lumière suit nécessairement le chemin le plus bref, c'est le long de cette courbe qu'elle se propage; il en résulte que, si nous voyons une étoile dans une certaine direction, nous devrions, en nous retournant, retrouver son image transmise par le rayon qui a fait le tour de l'Univers, comme les tremblements de terre et les ondes de la T. S. F. nous parviennent directement, par le chemin le plus court, ou après avoir fait le tour du globe; il s'agit d'ailleurs, pour le rayon lumineux, d'une possibilité théorique et invérifiable, en raison des dimensions énormes de cet Univers et de la longueur prodigieuse de la trajectoire de retour.

Assurément, notre esprit, façonné par la considération de l'espace euclidien, a beaucoup de peine à se représenter un

espace courbe, c'est-à-dire à la fois limité et indéfini, après lequel il n'y aurait rien, parce qu'il enferme tout ce qui existe; nos ancêtres n'ont pas eu moins de peine à admettre la rotondité de la Terre, et les premiers qui soutinrent cette hypothèse furent considérés comme d'audacieux, et dangereux novateurs. Et, puisqu'il ne s'agit d'une représentation commode de la réalité, observons que nous-mêmes, lorsque nous regardons une vue stéréoscopique d'un paysage, admettons sans difficulté que la double image fixée sur la pellicule définit tout l'espace placé en avant d'elle, depuis les plans rapprochés jusqu'à l'infini.

C'est dans ce cadre qu'Einstein a placé son Univers, composé de masses matérielles et d'énergie rayonnée; je ne saurais indiquer simplement les raisons qui ont fixé son choix, mais je dois marquer une des conséquences auxquelles ses équations le conduisent : c'est que la courbure de cet Univers, c'est-à-dire ses dimensions elles-mêmes, dépendent de ces masses et de cette énergie; un Univers absolument vide serait théoriquement infini; à mesure qu'il enferme plus de matière et plus de rayonnement, il se contracte sur lui-même, comme pour les enserrer plus étroitement. Ces propriétés n'ont d'expression claire que dans la langue mathématique, mais ceux qui veulent, à tout prix, en donner une image, comparent cet univers à une membrane de caoutchouc à la surface de laquelle on déposerait des poids; chacune de ces masses pesantes enfonce la membrane en accroissant sa courbure, et une bille placée sur la surface du caoutchouc tomberait au fond de cet ombilic, comme si elle était attirée par la masse pesante placée en son centre; ainsi la gravitation trouverait une représentation simple et quasi-géométrique.

***

Mais cet Univers n'est pas immobile; les divers rayonnements s'y propagent, les étoiles se déplacent les unes par rapport aux autres, et chaque atome suit sa trajectoire. Voilà les phénomènes qu'il faut maintenant traduire; on ne peut le faire qu'au moyen du temps, qui bat la mesure des vitesses et des accélérations.

Qu'est-ce donc que cette grandeur, le Temps, que tout le monde croit connaître et que personne ne peut définir? A ce propos s'affrontent, sans se convaincre, les philosophes et les scientifiques. Pour les premiers, le concept de temps préexiste à toute connaissance; c'est une « chose en soi », dont notre intelligence cherche à exprimer le sens et à préciser la mesure. Le physicien et l'astronome, au contraire, considèrent que le temps n'est défini que par sa mesure; dans l'état actuel de nos connaissances, c'est la grandeur qu'on mesure avec les horloges astronomiques, réglées elles-mêmes par le mouvement apparent des étoiles, c'est-à-dire en définitive, par la période de rotation de la Terre autour de son axe.

On peut discuter interminablement à propos de ces définitions, et il ne s'agit pas uniquement d'une querelle de mots; chacune d'elles se jugera à ses fruits, c'est-à-dire à ce qu'on pourra en extraire de vérités nouvelles. Le choix des astronomes et des physiciens, fixé d'un accord unanime, a été bien entendu, accepté par Einstein, et donne un sens précis à la *variable t*, à l'aide de laquelle on introduit la mesure dans la succession des phénomènes. Mais les difficultés ne sont pas, pour cela, supprimées; elle se présentent lorsqu'on veut comparer des phénomènes qui se passent en deux points éloignés l'un de l'autre, par exemple sur deux étoiles; ces phénomènes ne se sont pas produits à l'instant où nous les voyons, et s'ils étaient simultanés, ils nous apparaissent à des moments différents.

C'est ainsi que la lumière intervient dans la mesure et la comparaison du temps; elle est le messager qui nous permet de savoir ce qui se passe, aussi bien autour de nous que dans les Mondes les plus lointains. Mais ce messager a des propriétés inattendues, dont les apparences contradictoires ont, pendant de longues années, dérouté les physiciens. Quand on émet un son dans un air emporté par un vent de 20 mètres à la seconde, la vitesse normale de propagation, 340 mètres par seconde, se compose avec celle du milieu transporteur des ondes, si bien que, dans le sens du vent, le son avance de 360 mètres par seconde, tandis que la progression n'est que de 320 mètres dans la direction opposée. De même encore, lorsque d'un avion qui avance à raison de 50 mètres par

seconde, on tire avec une mitrailleuse, des balles dont la vitesse propre est de 600 mètres, les projectiles seront lancés en avant à raison de 650 mètres, en arrière à raison de 550 mètres.

En appliquant à la lumière ces règles de composition, on obtenait des résultats contradictoires : la fameuse expérience de Michelson semblait démontrer que la Terre est immobile par rapport au milieu propagateur des ondes, tandis que l'expérience de Fizeau, et quelques autres, ne s'expliquaient que par l'existence d'un « vent d'éther », c'est-à-dire d'un déplacement de la Terre, et des observateurs qu'elle supporte, par rapport à ce support universel des vibrations lumineuses.

Fondées sur des expériences maintes fois contrôlées, les doctrines s'affrontaient. Lorentz était parvenu à les concilier en admettant que les corps en mouvement éprouvent une contraction, comme celle d'un navire en marche dont la coque est comprimée entre l'hélice qui la pousse à l'arrière et l'eau qui résiste à la progression de son étrave.

Cette étrange explication, acceptée comme un pis-aller, montre à quels subterfuges étaient réduits les physiciens. C'est alors, en 1905, qu'Einstein proposa d'admettre que la vitesse de la lumière est la même dans toutes les directions, quels que soient les états de mouvement de la source, de l'observateur et du milieu interposé; ainsi la lumière de l'étoile qui s'approche, et celle de l'étoile qui nous fuit, nous parviennent avec la même vitesse, 300 000 kilomètres par seconde.

En mettant à la base de ses explications le principe d'isotropie que je viens d'énoncer, Einstein a pu faire disparaître les contradictions où s'enlisait la science; partant de là, il a modifié les équations classiques de la mécanique, en les mettant sous des formes plus générales qui comprennent, comme cas particuliers, les relations classiques; ces formes généralisées possèdent en outre l'avantage d'expliquer correctement divers phénomènes, comme l'avance du périhélie de Mercure, vis-à-vis desquels la mécanique classique s'avérait impuissante.

***

La notion de temps étant ainsi précisée, il s'agit maintenant d'introduire cette « variable t » dans les équations du mou-

vement; comme la position de chaque point est définie par les trois cordonnées x, y, z, qui mesurent ses distances à trois plans de référence, il suffira, semble-t-il, d'ajouter une quatrième variable, t, à ce groupe; c'est, en somme, ce qu'on fait couramment en écrivant que tel phénomène s'est produit en tel lieu (défini par x, y et z) et à tel moment, défini par t.

Déjà, en 1754, d'Alembert écrivait dans l'*Encyclopédie* : « Un homme d'esprit de ma connaissance croit qu'on pourrait regarder la durée comme une quatrième dimension. » Ainsi, l'idée d'associer intimement le temps à l'espace ne date pas d'aujourd'hui; mais elle n'a pu mûrir et se préciser qu'à l'occasion du grand mouvement créé par les premiers mémoires d'Einstein. Le promoteur de ce nouveau progrès fut, en 1908, Hermann Minkowski; ce physicien commença par affirmer avec force la liaison nécessaire de l'espace et du temps : « Personne, écrit-il, n'a jamais vu un lieu autrement qu'en un certain temps, ni un temps autrement qu'en un certain lieu... l'espace et le temps, considérés en eux-mêmes, doivent disparaître comme des fantômes, et seul un mode d'union de l'espace et du temps peut posséder une individualité. »

Ainsi naquit l'*Espace-Temps, continuum à quatre dimensions*, ce qui veut dire, tout simplement, que tout point de l'Univers est défini par les quatre variables x, y, z et t. Mais si Minkowski s'était contenté de ces affirmations générales, son mérite aurait été mince. S'il a incorporé le temps à l'espace, à tel point qu'on ne peut plus les distinguer l'un de l'autre, c'est grâce à un artifice mathématique dont Pflüger a dit : « Il faut être mathématicien pour goûter pleinement la jouissance esthétique de cette conception ». C'est faire prévoir au profane qu'il n'en éprouvera qu'un étonnement inquiet; la transformation de Minkowski consiste, en effet, à prendre comme unité de temps, non plus la seconde, mais l'inverse de la vitesse de la lumière, multipliée par la quantité imaginaire $\sqrt{-1}$; grâce à ce camouflage, le « temps de Minkowski » tient honnêtement sa place dans les équations de la mécanique, sans qu'on puisse le différencier d'une longueur, d'une largeur ou d'une hauteur.

Ces choses n'ont un sens précis que dans la langue divine des mathématiques, où elles permettent de représenter les

phénomènes, si compliqués soient-ils, qui se passent dans l'Univers. Mais le besoin du concret, le désir d'une représentation visuelle, est si pressant, même pour les hommes de science, qu'on s'est efforcé de trouver une figuration géométrique de cette algèbre; on essaie de voir cet hyperespace à quatre dimensions, ce continuum espace-temps, avec les mêmes yeux qui nous montrent la matière en mouvement dans l'espace. On pense y parvenir par généralisation progressive. Considérons, d'abord, les graphiques de marche des trains qu'utilisent tous les agents des chemins de fer; sur une feuille de papier quadrillé, on porte verticalement les kilomètres parcourus et, horizontalement, les minutes écoulées; ce diagramme à deux dimensions représente la « ligne de vie » du train, et le temps y figure exactement de la même manière que la distance.

Si on voulait obtenir un graphique plus explicite, il faudrait y marquer, par exemple, les altitudes atteintes en cours de route; la représentation comporterait alors trois dimensions, deux pour l'espace, une pour le temps, et son interprétation serait tout aussi compréhensible, en étant plus compliquée. Mais ce graphique est encore incomplet : pour fixer à chaque instant la position du train, trois données spatiales sont nécessaires, et d'ailleurs suffisantes; il faudrait donc dresser un tableau à quadruple entrée, qui serait calqué sur les précédents; mais sa figuration dans l'espace réel devient impossible; la géométrie ne peut plus suivre l'algèbre, mais notre imagination se tire d'affaire en traçant, dans cet espace-temps irréel à quatre dimensions des *lignes d'univers* dont chacune représente, pour chaque élément de matière ou d'énergie, son évolution dans l'espace et dans le temps; et ces lignes d'Univers représentent toute la géométrie et toute la mécanique. Qu'on intègre maintenant, cette représentation dans le cadre de la géométrie de Riemann, et on obtiendra, avec beaucoup d'imagination, une figuration de l'Univers relativiste : un milieu continu, mais sillonné de rides innombrables, dont chacune raconte la vie d'un atome ou d'un photon; bien entendu, les rides correspondant à une étoile sont plus compliquées que celles qui correspondent à un simple élément matériel ou rayonnant : on peut les comparer à des câbles tissés par d'in-

nombrables fils, dont chacun correspond à un de ses éléments.

« Finalement, dit sir James Jeans, une bulle de savon dont la surface serait toute ridée d'une manière irrégulière, est peut-être la meilleure représentation, en termes simples et familiers, de l'Univers nouveau que nous révèlent les théories de la relativité. L'Univers n'est pas l'intérieur de la bulle, mais sa surface, et nous devons toujours nous rappeler que, tandis que la bulle de savon n'a que deux dimensions, la bulle Univers en a quatre, trois d'espace et une de temps. Et la substance qui a servi à souffler cette bulle, la pellicule de savon, est un mélange intime d'espace vide et de temps pur. » Comprenne qui pourra!

Je n'ai cité cette conclusion du grand astronome anglais que pour détourner le lecteur de ces représentations; l'Univers relativiste n'est pas une bulle de savon, et cette imagerie n'est bonne qu'à discréditer un des plus magnifiques efforts que l'humanité ait accomplis, sinon pour expliquer le monde, au moins pour le représenter. A chaque point et à chaque moment de l'Univers réel correspond un point du continuum einsténien, et l'ensemble de ces points nous donne une image du monde extérieur.

Mais cette image est-elle ressemblante, ou bien est-elle comparable à ces anamorphoses, données par des miroirs courbes, dans lesquels la réalité est déformée au point d'être méconnaissable? Je ne saurais le dire; il me semble que nous ne sommes guère plus avancés, sur ce point, que ne l'était Platon, alors qu'il comparait les hommes à des prisonniers, enchaînés au fond d'une caverne, et qui ne voient passer sur la paroi que les ombres et les lumières confuses formées par les objets qui passent devant l'entrée de la grotte. La science a renoncé à se prononcer sur la réalité du monde extérieur; c'est un problème qu'elle abandonne aux philosophes. Elle s'estime satisfaite si elle peut en apporter une représentation cohérente; celle qui nous a été donnée par Einstein classe un certain nombre de phénomènes qui échappaient à la représentation classique; des épreuves auxquelles on l'a soumise, aucune, jusqu'ici, ne l'a contredite. Cela suffit pour affirmer qu'elle constitue un progrès scientifique.

L. HOULLEVIGUE

ÉLECTIONS ACADÉMIQUES

Le jeudi 28 mars, l'Académie française, par 15 voix contre 10, a élu M. Claude Farrère contre M. Paul Claudel. La Mi-Carême n'était pas une excuse.

M. Claude Farrère était parfaitement académisable. *Fumée d'opium* contient une page classique. Il y en a une autre dans *les Civilisés*, le retour des jeunes officiers à l'aube. Que l'influence de Loti soit sensible sur son subordonné, c'est trop naturel; mais il y a aussi dans *la Bataille*, dans *l'Homme qui assassina*, des qualités très personnelles, et un sens dramatique qui s'exprime en scènes pathétiques et pittoresques. Tout récemment, M. Farrère a fait paraître, en un beau livre, une *Histoire de la Marine française*. Enfin il est président de l'Association des Écrivains combattants, et l'on sait avec quel empressement l'Académie recueille les galonnés de n'importe quoi. En un autre temps, si elle avait choisi M. Farrère, on eût applaudi à ce choix. Malheureusement, elle ne s'est pas donné le mérite d'avoir reconnu celui de cet écrivain. Elle l'a moins élu pour lui-même que contre M. Claudel, qui est un des plus puissants poètes lyriques de la langue française. Les élections académiques se font plus souvent contre quelqu'un que pour quelqu'un. C'est sous cet aspect qu'il faut voir le débat. La personne de M. Claude Farrère y intervient à peine. L'Académie a voté contre M. Claudel, *in odium auctoris*. Voilà le fait.

— C'est notre droit, disent les académiciens. De quoi se mêle le public? Nous sommes chez nous et nous choisissons qui nous plaît.

Ce serait parfaitement vrai, sans une petite équivoque. On peut en effet considérer l'Académie comme une compagnie qui ne doit pas de comptes au public. « Je fais partie d'un club assez fermé », disait Brieux avec son air de jubilation candide. Ce club, vieux de trois siècles, et dont ont fait partie de très illustres écrivains, est par lui-même quelque chose de considérable. Et il est évident que les élections qu'il fait sont un exercice de ses droits, où les mouvements d'opinion n'ont pas plus à intervenir que dans un ballottage aux Pieds-Crottés ou aux Mirlitons, comme on disait naguère.

Seulement il y a autre chose. Une confusion s'est établie, qui fait de l'Académie un reflet des lettres françaises. Giraudoux, dans un très bel article du *Figaro*, a montré ce reflet éclairant ceux qui sont sous la Coupole, et qui tirent tout leur éclat de ceux qui n'y sont pas. C'est là en effet l'état de l'opinion. Les académiciens ont beau protester. « Mais nous ne sommes pas la littérature, s'écrient-ils. Il n'y a qu'à nous voir. Regardez-nous. » — Cela se voit, en effet. Mais la légende est créée qui lie l'Académie et les lettres. Elle serait bien difficile à détruire. Elle résiste à l'évidence.

L'ambition des académiciens, autant que je sache, serait bien plutôt d'être un miroir de la société française, ou, pour parler plus simplement, une carte d'échantillons. C'est une collection de spécimens. Dans l'académie idéale, il y a des hommes politiques et des généraux; il y a des prélats et des ambassadeurs; il y a des retraités de l'administration; il y a des professeurs; il y a des poètes; il y a des romanciers, un de chaque école, même la plus décriée; il y a, par définition, des grands seigneurs qui grossoient de l'histoire; il y a des savants, je veux dire des vrais; il y avait naguère un peintre; il y a tout le petit personnel de la *Revue des Deux Mondes*. Mais cette façon même de représenter la France est dangereuse. Car, sur cette représentation, l'opinion publique reprend son contrôle. Elle a le droit de demander des comptes à ces symboles. Mieux vaut, pour les académiciens, n'être qu'eux-mêmes : c'est-à-dire, encore une fois, une assemblée ancienne et célèbre, entretenue par la munificence des donataires, la dévotion des femmes et la flagornerie des candidats. Elle donne des prix, elle décerne des éloges, elle a des réceptions

pour lesquelles on fait queue. Dans les grands jours, elle a sa garde et ses tambours. C'est là son aspect d'apparat. Dans sa visite quotidienne, elle est faite, suivant le mot de Dumas, de quarante vieillards qui se regardent mourir. Réduite à ces termes, l'Académie est tout à fait dans son droit en excluant M. Claudel.

Et c'est bien selon ces conventions que l'élection s'est faite. Il n'est pas douteux que l'auteur de l'*Otage* n'a pas montré les qualités d'humilité qu'on attend d'un candidat. On dit qu'il ne s'est même pas astreint exactement à la corvée des visites et des lettres, à tout le *Domine, non sum dignus*. On dit que deux académiciens, un gras et un maigre, et un apoplectique et un bilieux, sont arrivés enflammés de dépit, outragés qu'ils étaient d'un tel manque d'égards. On dit que M. Mauriac lui-même, qui battait l'estrade pour M. Claudel, n'a pas toute la souplesse et tout le confit que donne un long usage. On dit que la campagne pour M. Farrère a été supérieurement menée. Que ne dit-on pas?

On ne pense pas assez que les membres de ce cercle passent ensemble tous les jeudis, dans un âge où les jeudis sont comptés. Il est bien légitime qu'ils tiennent grand compte de l'agrément personnel. Un poète me disait, il y a bien longtemps, ayant voté pour un romancier plus agréable que génial : « Il est si agréable! » Et comme je m'étonnais : « Il faut bien y songer, ajouta-t-il, quand on doit se voir toutes les semaines. »

C'est parce qu'on ne se rend pas compte de ces contingences qu'on s'étonne, un peu naïvement, de voir refusé à l'examen des quarante un écrivain qui aurait eu parmi eux peu de pairs. Au fond, cet étonnement, même irrité, est très flatteur pour l'Académie. Le public est scandalisé qu'on puisse être grand poète et mis à l'écart par elle. C'est à peu près l'opinion, je crois, de M. Bédier. Savant et artiste à la fois, il a fait une enquête sur ceux « qui n'en avaient pas été ». — « Tous les plus grands, disait-il un jour, ont été académiciens. Ou bien, il y a eu une raison qui les empêchait. » Voilà le raisonnement par terre. M. Claudel n'en est pas, et il n'y a pas de raison.

Ou plutôt il y a mille petites raisons. Il faut bien se représenter la sorte d'événement qu'est une élection académique. Il y a sous la Coupole une dizaine de très beaux esprits et

d'hommes vraiment illustres. Et il y a les autres : une plèbe d'oubliés qui ont eu leur heure, de gens entrés par surprise, de survivants démodés, de fantômes inconnus, mais qui votent. Ces ombres reprennent quelque apparence de vie, deux ou trois fois par an, quand il se fait une élection. Leur voix a pour un jour la même autorité que celle de M. Valéry. On les flatte, on les sollicite. Ils ont l'illusion d'être encore réels. On comprend qu'ils tiennent à ces minutes que rien ne remplace. Une candidature qui se lève, c'est un bain de Jouvence qui se prépare.

Il se fait alors un curieux échange. Pour le candidat, l'académicien est un dieu puissant, d'où dépend son avenir. Mais pour l'académicien, le candidat est une matière précieuse, le talisman de sa vieillesse, ses hormones et ses glandes endocrines. La grande affaire est de ne pas le décourager. On le soigne, on le dorlote, on le flatte autant qu'il flatte lui-même. Aperçoit-on une de ces victimes : « Ne vous en allez pas, lui crie-t-on. Vous serez sûrement élu, élu un jour ou l'autre. » Il ne faut pas que le malheureux s'échappe. On lui prodigue les encouragements. Mais il ne faut pas non plus le perdre en l'élisant tout de suite. On le laisse mijoter, on le cuit à petit feu, on lui glisse à l'oreille : « Ce sera pour la prochaine fois », on entretient cette preuve vivante de la puissance de sa tribu. Un des sadismes les plus connus des membres de l'Institut a pour symptôme le besoin de troubler des âmes innocentes, le plus souvent provinciales, des âmes de professeurs, d'antiquaires ou de romanciers ruraux, en leur montrant comme un mirage la Coupole au bout du pont des Arts. « Nous avons l'œil sur vous, dit-on à ces ingénus. Nous pensons à vous. » Et le pauvre homme perd son sommeil et son repos. Mais voilà un candidat de plus. Il n'y en a jamais assez. On finit par en voir partout. Qui ne se présente pas suscite une méfiance universelle. « Il cache son jeu », dit-on. La chose la plus inconvenable pour un académicien, c'est qu'on ne désire pas devenir son collègue.

Un Immortel rend son âme à Dieu. Les candidats se ruent chez les survivants. Ils leur apprennent la fin de leur collègue. « Votez pour moi », gémissent-ils. Et la campagne s'organise. Nul n'ignore qu'il y a une tactique pour ces batailles. La Compagnie se divise en escouades, dont chacune a son favori.

« Vous êtes de droite, disait un homme illustre à un solliciteur; faites-vous présenter par la gauche, et la droite votera pour vous. » C'est d'une simplicité géniale. Un autre disait à un jeune romancier à qui il voulait du bien : « Pour entrer à l'Académie, il faut s'attacher dans sa jeunesse à un académicien, qu'on aime, qu'on respecte et qu'on ne quitte plus. Et quand il meurt, on lui succède. » — « Monsieur, dit le jeune écrivain, je n'aime que vous. » L'anecdote date d'une trentaine d'années, mais je crois que le procédé n'est pas perdu. En fait, la plupart des académiciens sont suités. Dans le cas où le patron s'attarderait trop longtemps en ce monde, il est recommandé de le retenir quelques instants, de la façon la plus affectueuse, sous la voûte qui fait communiquer la cour de l'Institut et le quai. Il règne là un courant d'air qui excelle à faire place nette. Cette tradition m'a été léguée par un vieillard vénérable, qui la tenait de M. Guizot.

Les ruses des candidats sont infinies. L'un d'eux se jette tout à coup à travers une élection toute faite, déconcerte les voix, brouille les chances, irrite tous les partis. On se décide à négocier avec ce gêneur. « Si vous renoncez à vous présenter cette fois, on vous élira à la prochaine vacance. » Il conclut le traité, se retire et, six mois plus tard, il est immortel. La manœuvre décisive, c'est d'empêcher les rivaux de se présenter. Il ne reste plus qu'à élire celui devant qui le vide s'est fait. Il est vrai qu'il reste pour l'éliminer les ressources des bulletins blancs. Mais le bulletin blanc est une arme dangereuse. Et le candidat le plus indésirable est lui-même dangereux. Comme il est entendu qu'on n'en veut pas, chacun se dit : « Je peux bien lui donner ma voix au premier tour; il n'aura qu'elle. » Et il passe. A l'Académie comme à la guerre, les victoires se remportent par surprise. Il le faut, car les électeurs savent se défendre. Il existe pour leur sauvegarde une cérémonie suprême, qui précède le vote. On leur fait jurer qu'ils n'ont pas engagé leur voix. Barthou, avec sa verve béarnaise, imitait plaisamment les divers modes de faux serments que prêtaient ses collègues. L'un, les deux mains ouvertes, respirait la franchise. L'autre octroyait de la tête une négation pleine de dignité. Ayant juré qu'ils étaient libres, les académiciens auraient tort de ne pas se considérer comme délivrés en

effet de tous leurs engagements et promesses. Ils les oublient et un éternel silence cache leurs manques de foi. Dix académiciens jurent à un candidat qu'ils ont voté pour lui : il n'a eu que trois voix.

Dans cette intrigue universelle, M. Claudel s'est un peu embourbé. Il lui reste d'avoir écrit l'*Annonce faite à Marie*, qui est le drame le plus émouvant de l'humanité portée sur les bras de Dieu. Il lui reste aussi le surprenant mouvement d'opinion, qui lui a décerné, si loin de toutes les coteries, l'hommage d'une admiration universelle. Ce n'est pas un vote qui s'est fait sur son nom, c'est un plébiscite.

HENRY BIDOU

LE THÉÂTRE

MM. Frédéric Boutet et Jean Aragny : *Aliette* (Théâtre de Paris). — M. Le Gouriadec : *Une jeune fille a rêvé* (Comédie des Champs-Élysées). — M. René Benjamin : *Girouette* (Variétés). — MM. Louis et René Gerriet : *le Cheval noir et les deux jeunes filles* (*Le Cerceau*, 31, rue de Seine). — M. Bernard Zimmer : *les Oiseaux*; d'après Aristophane (Atelier, reprise.)

On ne peut pas dire que le printemps ait fait éclore, au théâtre, des bourgeons d'un vert aigu. De jeunes auteurs s'y traînent dans la convention, bavards et chargés de ritournelles anciennes, comme des perroquets centenaires. C'est navrant. On plaint les spectateurs égarés de ces soirées perdues; critique, on se lamente d'être obligé, pour que le tableau de la saison théâtrale soit complet, de marquer des coups si faibles; mais, surtout, l'on a pitié des comédiens, professionnellement tenus de se dépenser, de parader, de combattre en faveur d'aussi piètres choses.

Pourquoi M. Frédéric Boutet, qui a fait preuve de talent dans la nouvelle, a-t-il permis que fût tirée de l'un de ses récits la suite de tableaux mal enchaînés, pauvrement dialogués, qui a pour titre *Aliette*? Le sujet par lui-même n'est pas inédit (*Yvette* de Maupassant est dans toutes les mémoires). Il ne pouvait donc être rénové qu'en profondeur, grâce à une analyse serrée du personnage central. Transporté à la scène

par un adaptateur maladroit, il n'en reste qu'un mélange de fade romance et de plat vaudeville.

Aliette est la fille ou la nièce (elle ne sait, et ce mystère pour nous reste obscur) d'une femme entretenue par un financier — véreux, évidemment (il y a beaucoup de financiers véreux dans la réalité, mais, au théâtre, qui est un jeu de glaces, ils pullulent). Donc Aliette, installée à la campagne avec celle qu'elle nomme sa tante, souffre de sa situation fausse. La tante reçoit des gigolos la nuit, mais, elle-même, Aliette, dans la journée, se fait embrasser par les voisins, auxquels elle rend de secrètes visites, en sautant par-dessus les haies, comme une petite chienne. Honnête petite chienne, que la saison émoustille, qui aime d'être caressée, mais seulement jusqu'à un certain point, car, selon toutes les traditions, elle a le cœur droit et sage, loyal et pur, oh! si pur! Des bras de Raymond, un collégien de dix-neuf ans (à la fois ingénu et lourd de toutes les vieilles roueries inventées par des générations successives d'hommes de théâtre pour exprimer les naïvetés de l'adolescence), Aliette passe dans les bras de Paul, un musicien, rôle que M. Roger Gaillard interprète en veston de velours. Par ce velours (fantaisie, bohème élégante!) j'imagine que l'excellent comédien (qui d'ailleurs chante aussi très joliment) a voulu — en toute conscience — accorder l'aspect du personnage à ce qu'il y avait d'artificiel, de désuet dans son texte. Cela fait songer à certains intérieurs d'ateliers de l'époque 1880, aux tableaux du Hongrois Munkaczy, une des gloires des Salons, au temps de Jules Grévy. Mais peut-être n'exigerez-vous pas de moi que je vous retrace par le menu cette histoire frêle et flottante? Sachez, du moins, que le collégien a surpris les manèges d'Aliette. Il la chasse et pleure. Une amie de sa mère le console et l'initie gentiment à la volupté. Entre temps, le protecteur cynique de la tante dépravée, plaqué tout de go par celle-ci, cherche une compensation immédiate auprès de la jeune fille. Aliette épouvantée se réfugie chez le musicien, lequel lui a fait espérer de la lancer au théâtre. Mais l'épouse maladive de Paul est une habile personne. Elle écarte doucement le dangereux tendron. Aliette retourne au pigeonnier où le collégien passe ses journées. Mieux instruit, grâce aux leçons de la dame complaisante, Raymond

manifeste enfin quelque initiative, et cela finira par un mariage. Il ne reste plus qu'à en informer la mère. Justement, on entend sa voix, quand le rideau tombe.

Mademoiselle Perdrières et M. Paul Bernard jouent les « tourtereaux ». C'est une fatalité qui semble les poursuivre. Ils s'y soumettent de bonne grâce.

***

On pourrait s'amuser à filer, entre *Aliette* et *Une jeune fille a rêvé*, un parallèle où l'on marquerait en quoi ces deux pièces, qui sont également mauvaises, le sont différemment. Mais ce serait un morne jeu. Mieux vaut s'en tenir à cette constatation : *Aliette* est douceâtre et inconsistante; *Une jeune fille a rêvé* est brutale et incohérente.

La seule progression que l'on puisse noter dans ce dernier ouvrage est celle de la trivialité. La grossièreté y atteint même, d'acte en acte, un degré si rebutant qu'elle soulève le cœur à la fin. On se doit ici de protester. Quand tout, sensibilité, bon goût, intelligence, est offensé, nulle considération ne m'empêchera de le crier sur les toits. Mais peut-être l'auteur confond-il la verdeur du langage avec cette effroyable vulgarité.

Cependant, j'admets qu'il pouvait y avoir une idée de pièce dans cette antithèse violente du héros d'un film et de l'acteur qui a tourné le film. Le fond n'est pas neuf : il se rattache aux contradictions cent fois relevées entre le rôle de l'interprète, l'art et la vie. Mais il est vrai que, transportées dans le monde du cinéma, les oppositions sont plus vives, plus grosses, poussées à la difformité, à l'extravagance. Et l'on conçoit qu'une âme naïve, une âme de jeune fille ignorante, incapable de mesurer l'abîme qui sépare le rêve de la réalité, puisse être entraînée à commettre d'étranges erreurs.

Cela dit, restait à imaginer, à construire, à écrire une pièce sur ce thème, vague comme tous les thèmes. Or, je n'ai pu découvrir dans la pauvre élucubration de M. Le Gouriadec aucune apparence de construction ni de style, et quant à l'imagination, lorsqu'elle n'est pas choquante, elle est d'une banalité qui désole. C'est un pot-pourri d'influences diverses :

échos d'un naturalisme suranné, au premier acte (le plus supportable des trois), échos du modernisme de 1925 par la suite. Résumer l'histoire? Non, je ne peux m'y résoudre. Car l'œuvre ne laisse même aucune place à un commentaire ironique.

On se demande comment une comédienne dont la réputation est aussi pure que celle de madame Jane Lorry, a pu se fourvoyer dans cette bagarre.

C'est mademoiselle Cocéa qui joue le principal rôle. Cela vaut la peine d'être vu. Mais peut-être pas dans le sens que cette artiste l'espérait.

***

Changeons de plan, changeons d'air. M. René Benjamin, dont nous parlerons maintenant, est un véritable écrivain, Nous l'avons critiqué déjà à cette place, en tant que dramaturge, nous le critiquerons encore aujourd'hui, mais, alors même qu'il se trompe, cet auteur a droit à la considération, à l'estime. Il y a plus : l'œuvre de M. Benjamin offre des parties admirables. Son talent est fort dans le pamphlet. Il est supérieur encore, selon nous, et tout à fait exceptionnel, dans les portraits. M. Benjamin a même renouvelé l'art du portrait, en substituant au portrait peint, immobile, le portrait en action, et parlé. La faculté que possède l'écrivain d'enregistrer et de restituer les rythmes du langage, les singularités de l'expression orale, et, par suite, les mouvements, les ressauts de la pensée familière, chez ses modèles, est extraordinaire. Son « *Antoine déchaîné* », entre autres, est un authentique chef-d'œuvre.

Au théâtre, où M. René Benjamin s'est essayé souvent, l'auteur a été, jusqu'ici, moins heureux, dès qu'il a voulu dépasser le cadre bref de la pièce en un acte, deux actes au plus, où ses qualités d'esprit, sa vivacité, son mordant peuvent suffire, ont suffi plusieurs fois, pour emporter le succès. Car ce qui paraît lui manquer, ce n'est certes pas le don du dialogue, ni l'animation intérieure à chaque scène, mais plutôt la cohésion entre les scènes, *a fortiori* entre les actes, le pouvoir de centrer et d'enchaîner, d'assembler autour d'un axe les différents corps d'un ouvrage scénique.

Par une étonnante malice, jointe à la connaissance de ses

propres lacunes, M. Benjamin, en écrivant *Girouette*, semble avoir délibérément choisi de composer une pièce autour d'un personnage versatile, dont la nature même est une continuelle évasion. Ainsi comptait-il, je suppose, éluder les conséquences de ses faiblesses, voire même les faire tourner à son profit. En effet, remarquera-t-on, il n'y a, dans cette conception ni objet principal ni, par conséquent, subordination d'objets particuliers à l'objet principal, puisque le rythme de l'ouvrage réside dans un perpétuel changement d'objets. Ce n'est plus l'auteur qui fléchit, par incapacité d'opérer des liaisons, de serrer des nœuds, c'est le personnage qui commande l'abandon, c'est lui qui lâche soudain la scène, avec tout ce qui, dramatiquement, la constituait : sentiments, intentions, partenaires, et cela pour s'orienter vers d'autres points, recommencer ailleurs le même jeu. De sorte que la pièce se ramène à un simple déroulement de *sketchs*, d'un nombre indéterminé, lequel n'est plus réglé que par la nécessité de finir à une certaine heure.

Cependant, je crains fort que M. Benjamin ici n'ait été dupe d'une apparence. La versatilité d'humeur est une chose, et l'expression scénique de ce tempérament en est une autre. Celle-ci exige des coordinations, une progression que la versatilité en elle-même exclut. Est-ce à dire que, en négligeant les moyens de la technique théâtrale, l'auteur se soit approché davantage de la versatilité réelle? Non. Son dessein était d'ailleurs de pure fantaisie. Il ne visait nullement à donner, de l'humeur changeante, une analyse psychologique approfondie. — Alors, que lui reprochez-vous? — D'avoir oublié que nous sommes au théâtre, que le théâtre a des lois, que la fantaisie la plus libre est dans l'obligation de s'y soumettre, et même que, faute de cette soumission, la fantaisie n'apparaît bientôt plus, sur les planches, que comme une facilité que l'auteur s'accorde à lui-même, un laisser-aller dont le spectateur, à mesure que s'en multiplient les signes, conçoit une vague gêne.

Le premier acte est d'une folie très divertissante, et mené d'un train soutenu, un bon petit galop de chasse. C'est de l'excellent Benjamin, rassemblé dans les limites de durée qui lui sont le plus favorables, avec ce surcroît d'avantage que, le personnage principal et deux autres presque aussi importants nous étant montrés pour la première fois, l'intérêt qu'ils

éveillent est tout neuf : leur seule présentation confère déjà un objet au dialogue.

« Girouette », qui fait son service militaire dans la cavalerie, est amoureux (du moins il le croit) de la fille de son colonel. Le père du jeune homme vient demander au père de la demoiselle de consentir à ce mariage. La scène se déroule à la caserne, dans le bureau de l'officier. Le père de « Girouette » est M. Pauley; le colonel, M. Saturnin-Fabre; deux artistes de premier rang qui jouent merveilleusement les fantoches; l'un est ici la caricature du « civil », l'autre celle du militaire. L'antithèse reste d'un comique dru. Peut-être, objectera-t-on que le colonel qu'on nous offre, encore qu'il soit entendu qu'il est poussé à la charge, date un peu trop du temps de la culotte rouge. Mais les « Ramollot » font toujours rire, et je ne pense pas que M. Benjamin, dont les opinions politiques sont connues, ait voulu nous insinuer que ce type-là était encore fréquent dans l'armée. La satire, en tout cas, demeure innocente. Cependant, la situation se complique, du fait que le futur fiancé est au bloc. Motif : ayant reçu l'ordre de promener deux juments, les a laissées s'échapper. Interrogé par le colonel, « Girouette » donne à sa faute l'excuse suivante : il a eu une distraction, s'étant mis soudain à songer que la motorisation tuerait la cavalerie. — « Fabuleux! » s'exclame l'officier, qui conçoit immédiatement des doutes sur l'équilibre mental de cet étrange cavalier. Supérieurement jouée par M. Pierre Brasseur et M. Saturnin-Fabre, la scène est le meilleur moment de la soirée. Vient ensuite la première dérobade de « Girouette » : il s'aperçoit qu'il n'aime plus sa fiancée.

Plus tard, nous verrons le héros entraîné presque malgré lui à poser sa candidature à la députation, bonne occasion pour l'auteur de décocher quelques traits au régime parlementaire. Flèches bien émoussées. C'est ici de la satire courante. M. Benjamin, pamphlétaire, est plus acéré. Au reste, la matière est usée : sur une cible sans cesse trouée, déchiquetée, les traces de nouveaux coups ne se voient plus. Le public cependant applaudit. Un peu comme à *Coriolan*, l'année dernière. Mais avec plus de mollesse. On dirait avec résignation. Quand un mal se prolonge, la moquerie suffit de moins en moins à nous en consoler. Mais « Girouette » ne tardera pas à planter là ses électeurs,

pour s'en aller à Téhéran se promener. C'est qu'il est minuit moins dix. Tout plaisir doit avoir une fin.

Mademoiselle Tonia Fédor a de la beauté dans le rôle de la marquise, l'Égérie politique de « Girouette », bientôt lâchée à son tour par ce bizarre, lequel n'est peut-être qu'un vélléitaire, un frôleur, un fugueur, un impuissant.

***

La compagnie d'études dramatiques *Le Cerceau*, fondée l'automne dernier par MM. André Villiers et Francis Ambrière, et dont le premier spectacle, en décembre, avait conquis d'emblée la sympathie de tous les fervents du théâtre, nous a conviés, ce printemps, à la représentation d'une pièce nouvelle, en trois actes, *le Cheval noir et les deux jeunes filles*. C'est le premier ouvrage dramatique de deux jeunes auteurs, les frères Gerriet, qui se sont déjà signalés à l'attention des lettrés par divers contes et récits.

Leur effort, à la scène comme dans le livre, tend, non pas à mêler, mais à entrelacer, à juxtaposer, en un jeu perpétuel de contrastes, le réalisme et la poésie, l'observation et le rêve. De même, sur le plan sentimental, ils aiment passer brusquement du registre de la mélancolie à celui de la cocasserie. Par ces ruptures de tons, les deux frères semblent se rattacher à l'esthétique des surnaturalistes. Mais la volonté d'offense qui est propre à cette école, n'apparaît pas chez eux, et je les en félicite, car le surnaturalisme à scandale n'est qu'une attitude, dont a souvent pâti un mouvement littéraire auquel ne manquaient pourtant ni les vues profondes ni les talents. D'autre part, quelque reflet d'Ibsen (l'Ibsen de *Peer Gynt*) traverse, de temps à autre, les compartiments alternés (comiques et féeriques) de cette œuvre singulière. Le titre même de la pièce, avec son cheval symbolique, en est tout pénétré.

Il s'agit d'une autre « montagne magique ». Au sommet, s'élève le sanatorium du docteur Philogène. Divers personnages, par les sentiers, font route vers cette maison de repos, dans le dessein de rendre visite à deux jeunes filles qui se trouvent parmi les malades. Ils aperçoivent de loin la façade blanche, mais je ne sais quel enchantement les empêche

d'atteindre le but de leur voyage. Le sanatorium, pourtant, existe. Philogène, quoique un peu sorcier, n'est pas un mythe. Il est seulement entouré de figures mythiques. L'une d'entre elles, qui paraît être l'assistant principal du médecin, a pour nom Démonio. Si j'ai bien compris, ce n'est rien de moins que le Soleil, source de vie, principe des guérisons. A Démonio s'oppose ce « cheval noir » qu'on ne voit point.

Réaliser, sur un tréteau de quelques mètres carrés, une atmosphère de fantasmagorie était un problème difficile. Je ne dirai point que la compagnie du *Cerceau* l'ait entièrement résolu. Mais ici la force de la bonne foi supplée à l'insuffisance des moyens.

Une reprise de *l'Aiguille de la Mère Gurton*, farce adaptée de l'anglais du XVIe siècle, par Lucienne Clausse et André Villiers termine joyeusement le spectacle.

***

L'Atelier, sous la direction de Charles Dullin, a repris *les Oiseaux* de M. Bernard Zimmer, d'après Aristophane. A l'égard des reprises, nous inclinons généralement à taire celles qui importent peu et à signaler simplement les autres. Celle-ci mérite une mention particulière. Elle compose un des spectacles les plus brillants que l'on puisse voir à Paris.

M. Zimmer, au surplus, a remanié certaines parties de la pièce. Non que le texte antérieur accusât quelques rides, mais parce que c'est le propre des ouvrages satiriques, tels que *les Oiseaux*, qu'ils peuvent être indéfiniment adaptés à l'actualité.

On connaît le talent de M. Zimmer, sa fantaisie crue, sa dent dure, son âpre gaîté, ses grands dons de style enfin, sa connaissance du mot, de la réplique étincelante, qui siffle comme un trait, et s'en va frapper « la Bêtise au front de taureau » entre les deux sourcils.

FRANÇOIS PORCHÉ

TABLEAUX DE PARIS

L'Européen. — La place Clichy, — place d'Italie de la rive droite : une ouverture dans la ceinture de Paris; une fin et le seuil du départ.

Place Clichy : d'un côté, les Batignolles; de l'autre, Montmartre. Un passé qui n'est plus et dont persistent pourtant des vestiges surprenants de conservation, des immeubles intacts aux étages bas, aux logements réduits dont la porte de ce qu'on nommait improprement l'*allée*, puisqu'il s'agit d'un couloir, dont la porte est ornée d'un motif de fonte, une tête ou un demi-buste de femme de l'époque Renaissance, — telle qu'on la réalisait au temps du roi Louis-Philippe.

Je me suis promené là vers la vingtième année. Je projetais un roman, qui fut assez poussé, puis abandonné; il se jouait dans ce quartier bas de plafond, si je peux dire, dans un milieu de petits rentiers économes et momifiés dont les enfants, à peine adultes, subissaient l'attrait des boulevards extérieurs voisins, que la « fête » emplissait deux fois et peut-être trois fois par an de son attrait rose et scintillant, d'odeurs de friture et de savon, de sa sueur humaine et de ses rugissements de fauves mités.

Le café-concert appelé l'*Européen* était alors presque de banlieue, situé derrière la statue confuse du général Moncey. Pareillement, le *Divan Japonais*, au delà du boulevard extérieur, dans le prolongement de la rue des Martyrs. Endroit où je n'ai jamais été. Mais dont j'ai possédé longtemps dans un carton une affiche, noire et jaune, de Toulouse-Lautrec, qui représentait une danseuse célèbre, Botticelli du Moulin-

Rouge, — si blonde, si décolorée, avant le platiné — d'une grâce morphinée, d'un charme maladif et d'un attrait que de bien plus jolies filles n'ont jamais exercé. Elle s'appelait Jane Avril. Les élèves de l'Académie Julian ont un temps rêvé de cette Jane, de cet Avril aux fleurs morbides. Mais ce qui troublait leur imagination, c'était peut-être la magie de Lautrec, génie sagace, impulsif et décortiqué, qui évoque à la fois les princesses de Pisanello ou des filles de Hogarth qui n'auraient point bu de bière, mais un vin albigeois — et le squelette de Bar-le-Duc, par Ligier Richier, auquel est encore attachée quelque chair grouillante.

L'Européen! Des « vedettes », mademoiselle Spinelly, entre autres, y ont débuté à seize ans, à l'âge heureux où les enfants du peuple que ne gêne point le bagage de l'instruction reçue peuvent apprendre plus librement — ce qui ne s'apprend pas — et qui mériterait à peu près seul, sans doute, d'être connu.

Dans ces faubourgs, l'enseignement primaire et insuffisant d'autrefois permettait à certains de manifester plus d'originalité que n'en possèdent ceux qui se fabriquent aujourd'hui dans trop d'écoles standardisées, à la manière allemande ou américaine. Un enfant intelligent qui ne savait pas grand'chose pouvait se développer dans le sens de ses dons réels. Nous n'avons plus aujourd'hui que des ingénieurs et personne pour pousser une brouette.

Aux confins des Batignolles et dans Montmartre, je réalise combien l'air léger que nous venions respirer en maraude était celui dont s'emplissent les poumons, dès qu'on fuit les Écoles. Nous récitions Verlaine en montant les degrés de la Butte.

L'Européen, ce soir, après plus de vingt ans d'absence. Suis-je bien sûr de ne pas retrouver là, dans la salle bondée, à l'atmosphère moite, des ombres du passé sur des formes vivantes?

Nous arrivons, quelques minutes avant dix heures, pour entendre un chanteur dont la voix légère dispersée par le phonographe, répandit sur de stables paysages de vacances, ses nuances de sentiments. La musique est un cœur changeant qui suppléerait au nôtre pour des instants comptés.

Parlami d'Amore, Mariu! La voix légère drapait ses enchantements italiens sur les fleurs assoiffées de notre août. A la vérité, je ne parvenais pas à retenir le nom du chanteur que je confondais avec Tita Ruffo.

Il s'appelle Tino Rossi.

... Le rideau était baissé devant la pénombre de la salle bondée de l'*Européen*, dans laquelle, difficilement, l'ouvreuse nous indiquait les places retenues. Un trait de lumière gravait d'or la fente du rideau. Et je ne sais pas si je ne me trouvais dans le cœur — en dérangeant les couples qui attendaient que ce rideau s'écartât, — ce même trait de lumière des soirées lointaines, auxquelles il fallait chaque soir l'illusion d'une découverte, la possibilité d'une proie, d'un aliment à donner à ces sens de la vingtième année, dont nous dénonçons l'extravagance avec tant de rigueur, lorsqu'ils ont cessé de nous combler et de nous asservir.

Trois guitaristes en scène, deux comparses et le héros.

Pour l'*Européen*, on lui a dit : *Chantez français*, comme on dit aux Anglais : *Buy english!* Pourtant nous préférons souvent ne pas tout comprendre des trop jolies voix. Elles se suffisent, sans la monnaie des mots courants. Et puis, il est des *love*, des *amore*, des *liebe*, qui traduisent d'un mot des kyrielles de couplets.

Ce Tino Rossi a l'immobilité d'un papillon piqué dans une cage de verre.

Le phonographe est une providence pour les voix de peu d'étendue.

Que de femmes dont les peintres nous ont laissé des portraits flatteurs nous décevraient, s'il nous était accordé d'aller les arracher au néant qui les a reprises. Ainsi de la voix. Le phonographe en fixe une « image » flattée. Il a plus fait pour la carrière de Caruso mort, que les représentations de ce ténor, lorsqu'il emplissait de l'air embrasé des *Métropolitan* et des *Scala*, ses souples et vastes poumons. Mais le voir rendait de l'élégance à toute vulgarité.

Son chant, gravé dans les disques, sauve de l'oubli qui frappe toute étoile de théâtre ce lourdaud sans grâce qui paraissait en scène, comme un plombier, qui n'aime point l'eau, paraît dans une luisante salle de bain.

... Entr'acte. J'aime les publics de quartier : *Bobino*! L'homme passe le bras derrière la nuque de sa compagne. Il commence là sa nuit, entre le dîner et le lit.

Une mère grasse et jeune encore, devant moi, avec les yeux gris bleu d'un chat décrit par Colette, sous des cheveux noirs épais. Le contrôleur a prêté les deux volumes des abonnés au téléphone pour asseoir l'enfant, qui se délasse pendant l'entr'acte, en montant sur les deux annuaires, et en suçant des bonbons roses. Il ne comprend rien à ce spectacle qui ne lui offre point la féerie de ses rêves. Une comparse est assise de l'autre côté de l'enfant. La bonne, peut-être, ou une amie un peu moins favorisée, dont le loyer serait de 2 000 francs moins élevé ou dont le mari ne touche que 24 000 francs, au lieu de 36 000 d'appointements. Hiérarchies. Degrés. Nuances.

Je voudrais que la femme aux yeux de chat et aux épais cheveux noirs, qui a le profil fin, la gorge lourde et un chapeau dans le goût du jour, m'invitât à dîner. Mais, c'est la fin de l'entr'acte et peut-être, après tout, le moment de partir.

Le programme annonce *Nyna Tyber*. Il existait jadis, m'a-t-on dit, des spécialistes qui trouvaient, qui inventaient des noms aux débutantes. Ils baptisaient celles de la scène et celles de la vie galante. Ils ont trouvé ces noms : *Cléo de Mérode, Émilienne d'Alençon, Liane de Pougy, Clémence de Pibrac*! Cette féodalité des alcôves et des champs de courses, ce gotha de fêtes des fleurs, avait son éclat et sa raison d'être. Aujourd'hui, le public préfère une artiste — il n'est plus question de « demi-mondaines », il n'en existe plus! — qui s'appelle Céline Durand. Les temps changent.

Nyna Tyber. Tout de même, ce nom me fait rester. Et puis, il évoque des souvenirs de romances toujours un peu oubliées, toujours un peu en « subsistance » dans nos mémoires parisiennes, en dépit des évasions.

Ah! le beau « 1900 » que nous voyons paraître en scène. A l'instant, je ne regrette plus de n'être déjà pas ailleurs.

Taille, corpulence, abatage, regards, sourire, diamants. Quelle charmante carrière pourrait faire encore madame Nyna Tyber, en se spécialisant dans *Rose mousse, la Valse bleue*, que sais-je encore, répertoire qui a horripilé notre jeunesse et qui nous ravit à présent.

Vocalises, tandis que les mains se joignent à hauteur de la taille. Et la sortie de scène, la rentrée dans les coulisses pendant une fin de note haute, de main levée, de regard de côté aux fauteuils d'orchestre. Je me souviens, — c'était à une séance du *Faubourg*, voici deux ans, — du succès d'une artiste de cette école, qui, elle, brillait vers 1900 et que, parce que nous étions bien entendu très « avancés », nous « n'encaissions » pas, pour employer un terme de ce temps : mademoiselle Paulette Darty.

Le public compact du concert *Européen* fait un grand succès à madame Nyna Tyber. Mais les chanteuses ont leur loi de contingentement, comme les industriels qui travaillaient — jadis — pour l'étranger.

Cette fois, il faut partir. Rester jusqu'à la fin du programme, ce serait risquer d'en gâter la réussite.

***

Expositions. — En dépit de la grande importance que les organisateurs y attachent et dont, parfois, quelque vague anniversaire fournit seul le prétexte, les expositions se multiplient et, particulièrement, dès que se lève le printemps.

En dépit du factice intérêt que certaines offrent et d'une part de futilité ou de durée trop souvent fugitive, le public s'y presse toujours plus nombreux.

La plupart des visiteurs réalisent là une chronique en image. Une exposition peut se parcourir en cinq minutes ou nous garder deux heures. Certains y passent une demi-journée, d'autres ne font que la traverser. Ils foncent sur quelques pièces principales, en absorbent instantanément le contenu, n'en prennent que ce que d'autres sujets analogues ne leur ont point offert jusqu'alors, rassemblent dans un regard étrangement sensitif et avide, le suc d'une œuvre d'art, puis volent vers d'autres découvertes.

J'en connais qui se sont ainsi brillamment enrichis, car ils reviennent, ils redemandent la même sensation, le même suc, ils puisent plus avant dans cette sorte d'invisible et précieuse blessure que leur curieuse attention a créée, par laquelle s'écoule invisiblement une substance qui les enivre, sans que jamais l'objet qui la produit s'en trouve affaibli ou diminué.

Les Conservateurs se sont ingéniés avec un art extrême à

multiplier les occasions de nous offrir ces sortes de voyages momentanés dans le temps ou l'espace.

Ils ont ainsi, par opposition, bien singulièrement rempli de ténèbres les musées. Condamnés à l'immobilité, à la chronologie, à l'immensité, incapables trop souvent de réunir des ensembles aussi complets d'une même époque ou d'un même artiste, les musées ne semblent plus être que des nécropoles permanentes, à distance de ces sortes de « comptoirs » improvisés que sont les expositions temporaires, dont l'attrait d'une éphémère durée s'ajoute à celui des richesses rassemblées.

Les expositions servent à deux fins. L'une est d'enseigner dans les arts, les industries, les métiers des exposants, de permettre aux visiteurs de s'instruire dans les styles, de différencier le travail, la technique des uns d'avec celles des autres. La seconde, de suggérer les temps disparus, en plaçant sous nos yeux des accessoires, des objets ayant appartenu à des personnages auxquels l'Histoire, la Légende même ont prêté une importance exceptionnelle.

Ces expositions placent au-dessus de nous la gloire, le génie, l'effort humain sur un théâtre, sur une scène qui va s'allongeant sans cesse, à flanc du tumulte périssable et compact des générations, toujours plus denses, plus nombreuses, plus exigeantes, plus difficilement organisées.

Il faut les considérer moins en entomologiste, qu'en amoureux de tout ce qui vit et de ce qui a vécu. Les générations précédentes firent les mêmes rêves que nous, s'acharnèrent dans des efforts plus durables et en tous cas aussi intenses que les nôtres et, maintenant, elles placent devant nos yeux les témoignages les plus sûrs de ce *beau mensonge* dans la réalisation duquel l'homme s'est épuisé mais surpassé, depuis tant de siècles, à travers tant de civilisations qui, toutes, s'éteignirent dans la guerre et ne purent se renouveler que sous la protection des armes.

Ce *beau mensonge*, l'art s'efforce de le fixer, mais il n'a jamais pu vaincre cette collaboratrice ennemie : l'Éternité!

***

Voiles. — C'est une heureuse impression d'euphorie que dégage l'exposition organisée dans l'Orangerie des Tuileries :

A la Gloire de la Marine à voiles. Bien qu'elle soit trop restreinte et forcément incomplète, les visiteurs y respirent dès l'entrée la brise du large, aux claquements de tant de voiles gonflées.

Le temps où les peintres ne songeaient qu'à figurer pour nous, sous les meilleurs ou les plus frappants aspects, toute leur allégresse, dans leur simplicité, comme leur grandeur, avec les nuances d'une journée, les détails minimes et le mouvement, les aspects variables de la nature, les manifestations de l'intelligence, de la volonté, de la hardiesse de l'homme, ce temps nous semble meilleur; et, même, si la qualité de l'œuvre présentée n'est pas aussi indiscutable que nous pourrions le désirer, nous passons sur elle, pour goûter sans effort à l'évocation qui nous est offerte.

C'est beaucoup que demander indéfiniment au « spectateur » de se prendre à l'inusité et de *traduire* dans un langage courant tout ce qu'on présente à ses suffrages. Il faut le plus souvent employer à son usage les mots qu'il entend couramment et les formes ou les moyens qui suffisaient à ceux qui l'ont précédé.

C'est une grande manifestation que celle-ci, dont l'honneur revient au Ministère de la Marine et pour laquelle M. François Piétri a écrit un éloquent avant-propos, d'un grand bon sens et qui se termine par ces lignes :

« En rêvant devant un portrait de Suffren ou de Tourville, les successeurs des marins de jadis se rappelleront la belle devise de Coëtlogon, le plus fidèle des seconds de Tourville :

« En tout temps! »

Nous eussions souhaité un cadre plus vaste à cette glorification de la Marine à voiles et qui permît de montrer plus de toiles de Vernet, de prendre aux musées de la Marine des pièces précieuses, que personne n'y va jamais regarder et qui, d'ailleurs, y sont misérablement à l'étroit.

Dans les palais que l'on songe à construire, si tardivement, pour l'Exposition de 1937, n'en pourrait-on prévoir un qui serait digne d'elle et de la France, le pays le plus maritime de l'Europe après ou avec l'Angleterre?

Ce musée-là entraînerait bien des vocations, il ferait comprendre aux Français, d'abord, la nécessité de continuer, de prolonger les efforts anciens, en vue de maintenir et d'augmenter

une marine capable de nous protéger sur nos trois mers et de défendre nos colonies. Et puis, avouons bien simplement que peu de spectacles sont plus plaisants que ceux qui nous viennent des océans.

L'exemple d'une dignité de vie et de manières qu'on ne rencontre plus fréquemment, d'un désintéressement, d'un héroïsme secret, semble bien s'être perpétué dans la marine, comme d'ailleurs dans l'aviation. Ce musée, dans lequel on voudrait voir rassemblé presque tout ce qui est à l'Orangerie, et bien davantage, s'il nous valait dans les jeunes générations moins de bureaucrates ou d'avocats et plus de marins, remplirait un rôle utile. Comme serait utile aussi une propagande en faveur du retour à la terre et qui nous vaudrait plus de cultivateurs!

Une très belle tapisserie des Gobelins, *l'Eau*, tissée au XVIIe siècle, sous la direction de Le Brun, laine, soie et or, avec son navire aux voiles éployées, est d'un grand effet décoratif. Elle appartient, depuis le 7 pluviôse An IV, au service de la Santé. Elle est prêtée par la Faculté de Médecine. Sans doute, faudrait-il bien des démarches et des décrets pour l'attribuer au Musée de la Marine!

Une autre lui fait face, le propriétaire en est anonyme. Elle est de fabrication hollandaise, datée de 1598 et tissée d'argent à la crête des vagues. Les fils de métal sont malheureusement ternis, mais les remous de l'eau sont remarquablement traités.

Un bronze de Jean Warin, le buste de Richelieu, évoque l'intérêt que le Cardinal portait à la Marine française, qu'il dota d'arsenaux et de cent vaisseaux ou galères. Non loin, un marbre de Coysevox fixe les traits de Colbert.

Une protectrice de la Marine, imprévue celle-là, madame Du Barry, est évoquée par une aquarelle qui représente le navire construit en 1772 et qui portait le nom de *Comtesse Du Barry*.

Cette aquarelle, signée Delorge, montre au-devant du navire, sur une balustrade, une allégorie qui est peut-être la France, après tout, tandis qu'un génie soutient les armes avec le fameux *Boutez!* de la favorite. Un quatrain accompagne le tout, qui est charmant, bleu, rose, léger, poussé par une brise printanière et donne, quand même, l'impression de la grandeur, en dépit de tant de grâces.

Et je songe que le roi Louis XV, qui s'ennuyait à l'état endémique, fut conduit en grand équipage jusqu'au Havre, afin de voir la mer et qu'il en fut si confondu, son spleen si lourdement aggravé, qu'il tourna le dos à tant d'immensité et qu'il fallut regagner Versailles, à l'instant.

Et c'est, peut-être, cet ennui royal qui nous valut telle profusion de chérubins jetant des roses, aux nuées des plafonds, tant de nuques et de croupes offertes et de tels branle-bas mythologiques et galants, sur les tapisseries et les toiles marouflées.

Un beau dessin à la plume, signé de Pierre Puget et prêté par le Musée de Marseille : *Un vaisseau tirant le canon.*

Ailleurs, une gouache : *Lancement du vaisseau le « Caton »*, par Joseph Michel, un des derniers artistes « entretenus par l'arsenal de Toulon », dit le catalogue. Heureux temps où les arsenaux *entretenaient* des artistes pour reproduire non seulement les vaisseaux dans leur plus flatteuse apparence, mais encore fixer le souvenir des fêtes nautiques offertes aux princes.

Des manuscrits reliés en maroquin orné de fleurs de lys, aux sépias de Pierre Ozanne, appartenant au Musée de la Marine, il faudrait tout, presque tout citer et s'arrêter, enfin, devant cette toile « nationale », prêtée par Versailles, assez mal peinte par Isabey, mais qui représente l'embarquement en rade de Sainte-Hélène, à bord de la *Belle-Poule*, du corps de l'empereur Napoléon. Cérémonie émouvante à l'instant où le cercueil suspendu au-dessus du navire vient de quitter la terre de l'exil.

***

Poisson d'Or. — Il existe une *atmosphère restaurant* ou *boîte de nuit russe*, partout la même ou presque, et qui ne s'atténue ou ne se modifie point avec le temps.

Vingt ans bientôt n'ont pas édulcoré l'âpre et doucereuse saveur de ces chants, ni dissipé cette fruste mais savante et nostalgique pénombre, à la faveur de laquelle nous respirons en ces divers lieux l'angoissant amour des exilés pour une patrie qui leur est peut-être plus chère, depuis qu'ils l'ont perdue.

Regrets d'une jeunesse heureuse, premières amours évoquées avec une constance inapaisée, ces parures de mélancolie sem-

blables et renouvelées mêlent aux larmes de l'adieu, des bruits de grelots agités par la course des troïkas et des heurts de verres qui se brisent.

Je n'y cours point, mais je m'y laisse parfois entraîner.

La même claustration, les mêmes fumées et des mets analogues, qui ne sauraient offrir que des saveurs approximatives. Les plats ne dégagent leur véritable parfum que si les mets ont été fournis par le sol sur lequel ils sont consommés.

Certain chanteur à large carrure, de type asiatique, plus persan que russe, je l'ai entendu dans de petits thés et dans des « boîtes », qui étaient, du jour au lendemain, devenues à la mode. Il a gardé encore, en dépit de tant de salles obscures et de nuits blanches, une voix souple et profonde. Il fait alterner le français avec le russe, dans ses chants nouveaux.

C'est rue Vavin, sur une petite place d'où l'on aperçoit à égale distance, les clartés du boulevard Raspail et les ténèbres du Luxembourg, derrière les grilles de la rue Guynemer : *le Poisson d'Or.*

Quatre danseurs bondissants, filles et garçons, ne semblent pas être nés avant l'exil. Ils doivent avoir moins de vingt ans. Je me demande qui les enseigna. Arrivent-ils des pays soviétiques? Ont-ils été élevés en France? Leur furia n'a rien perdu de ce que nous ont fait connaître d'analogues danseurs, — au temps des tsars. Nous voudrions savoir comment s'est transmise cette aptitude à bondir avec tant de souplesse dans les blouses de soie de couleur et les amples culottes et lancer ces cris gutturaux qui semblaient nous parvenir du fond des steppes et qu'ils ont peut-être appris dans quelque hangar de notre banlieue.

Minuit est là. Nous achevons de dîner dans un nuage épais de fumées de tabac. Et des gens du quartier, silencieux, venus s'asseoir entre les tables rêvent de voyages et d'une âme étrangère, devant un verre plein.

***

Première rétrospective du « cubisme ». — En pénétrant dans ces salles aux murs couverts de toiles qui ont le don d'enthousiasmer encore quelques fervents de leurs premiers jours, à l'instant, je me sens envahi par une tristesse qui ne se

dissipera que bien après avoir retrouvé l'air et la lumière. Je ne saurais respirer librement ni éprouver quelque joie de vivre devant ces ouvrages tourmentés qui me demeurent à jamais indéchiffrables.

Même seraient-ils expliqués, comme les films où quelques lignes d'écriture blanche et compréhensible résument des conversations qui nous restent étrangères, ces rébus ne sauraient que bien rarement appartenir à l'art. Braque, Picasso mis à part, un, deux autres, parfois, ces « peintres » professent un mépris de l'harmonie qui nous irrite. Ils ne semblent aimer ni la couleur ni les formes humaines, ni celles de l'architecture ni celles d'une fleur. Ils détruisent, ils brisent, ils tronquent, amputent, nous offrent des mutilations, des débris ou, alors, des cellules qui n'ont pas encore commencé leur évolution.

Je voudrais comprendre pourquoi ce buste, dont les contours sont déformés, qui n'a plus son volume, qui ne porte point d'ombre, près de ce compotier à la silhouette déjetée, aux lignes brisées sans but, qui ôtent au tableau toute sensation d'équilibre et de consistance et dans lequel des fruits informes, sans modelé, d'une couleur sans rapport avec l'original et ce journal plié, dont trois lettres seulement se devinent près de ce triangle? Quel besoin de prendre un buste, un compotier, des fruits, un journal, pour me les montrer en pleine crise de tremblement de terre? Je préfère des cubes, des courbes, des lignes seules, dont les jeux offriront sans doute une sorte de divertissement géométrique, peut-être susceptible de devenir décoratif. Mais, pourquoi employer des toiles semblables à celles qui servaient à Corot ou à Fragonard, à Champaigne ou à Rubens? Lorsque Picasso s'amuse à juxtaposer des papiers de différentes nuances dont certains dépassent les autres, créent des jeux de tons, le résultat n'est-il point supérieur à celui qu'il obtient dans ces déformations qui ne parviennent à nous évoquer qu'un rêve maladif et trahissent le plus grand déséquilibre mental?

Voici donc, déjà, une première « rétrospective » du cubisme. L'exclamation de Forain devant un buste de la République :

— Comme elle était belle, sous l'Empire! nous vient à l'esprit.

Des gens, aujourd'hui ruinés, ont acheté ça, les yeux fermés, il y a près de vingt ans. Sincèrement, rien ne semble plus démodé — et dans le sens que l'on peut donner, précisément à ce qui fut exécuté avec cette sorte de trop facile émulation qu'engendre la mode et qui pousse certains individus à créer des choses identiques, en même temps, et les acheteurs à ne vouloir pendant une certaine durée, souvent éphémère, que ces mêmes choses.

Le *cubisme* (d'ailleurs, cette classification ne convient guère qu'à quelques peintres et même accidentellement pour certains d'entre eux), le *cubisme* ne pouvait être qu'une manifestation exceptionnelle, qui n'avait d'intérêt que par la valeur indiscutable de quelques isolés qui voulaient « réagir ».

Adopté par le commerce, le cubisme dont certains pensent qu'il influença l'ameublement, la décoration, l'habillement, adopté par le commerce, le cubisme perdait aussitôt sa valeur et ce rayonnement supérieur, quoique discutable, dont il devait garder jalousement les prérogatives.

Cette exposition des *Créateurs du Cubisme*, organisée par *Beaux-Arts* et la *Gazette des Beaux-Arts*, dans les locaux faisant partie de l'hôtel de M. Seligmann, le fils de Jacques Seligmann, l'un des antiquaires ayant drainé à travers l'Europe le plus d'objets précieux, fait partie d'une grande série des *Étapes de l'Art contemporain*. Elle est à visiter. Encore une fois, j'y ai personnellement ressenti l'impression de pénétrer dans quelque tombe préhistorique. L'influence de l'art nègre n'était pas à développer chez nous. L'art nègre n'a d'intérêt que s'il reste *nègre*. De même, la peinture ne saurait prétendre à supplanter la littérature ou la musique.

Les dons et les moyens d'Eugène Delacroix, de Léonard ou de Michel-Ange sont ceux de symphonistes autrement puissants que MM. Léger, Metzinger ou Marcoussis.

La littérature qui prétendait ou qui a parfois prétendu se substituer à la peinture ou à la musique, n'a guère produit que des enfants mort-nés.

Pourquoi, dans ces dernières manifestations qu'il intitule « Composition 1935 », M. Picasso nous montre-t-il ces hideuses et triangulaires femelles dont les pieds et les mains évoquent les graffiti que, sur les murs des casernes, les plus gros-

siers et les moins perfectibles improvisateurs aient jamais ébauchés?

Ce n'est plus du *cubisme*, ce n'est plus le rêve hautain d'un insatiable chercheur de nouveau, ce n'est qu'une déformation épouvantable, qui ne peut et ne sait éveiller dans l'esprit que le souvenir de cauchemars que la mémoire, évadée de la fièvre, veut proscrire. Qui saurait sans effroi retrouver sur l'un de ses murs, pareilles commensales? Sur leurs tapis, les Orientaux ont souvent banni toute représentation exacte de la vie, — mais quelle grâce et quelles inventions dans l'arabesque, quelle joie des yeux dans le choix et la variété des couleurs!

Il nous semble respirer dans cette première *rétrospective* les exhalaisons d'un bûcher qui n'aurait point réduit en cendres toutes ses victimes. On attend le fossoyeur et l'on voudrait répandre des antiseptiques violents, — avant d'aller briser les vitres pour respirer enfin un air pur.

***

Fieschi. — Le centième anniversaire de l'attentat de Fieschi contre la vie du roi Louis-Philippe et des princes, le 28 juillet 1835, est commémoré au Musée Carnavalet.

On y a joint une salle consacrée au souvenir de Jules Vallès, le pamphlétaire violent, l'utopiste généreux que ceux de ma génération n'ont point connu, mais retrouvé dans Séverine, déjà mûre et qui promenait à travers les salles de répétitions générales de fortes lèvres écarlates, un beau regard à la fois haineux et compatissant et une crinière fauve. J'ignorais ce que représentait Séverine, qu'elle incarnait toutes sortes de revendications sociales qui, alors, ne préoccupaient guère les jeunes Parisiens.

L'attentat de Fieschi est pour nous le prétexte de voir quelques plans animés, quelques maquettes, comme deux ou trois artisans, qui avaient une manière de génie, en fabriquaient alors et qui reconstituent, grâce à des arbres de ménagerie d'enfants, des soldats de plomb, de petits modelages et des maisons reproduites quasi photographiquement, une sorte de panorama-miniature qui nous donne l'impression

de passer en ballon au-dessus de Paris, pendant une de ces échauffourées.

Les enfants se plaisent à ces tableaux en relief. Les grandes personnes finissent par s'y intéresser. L'ardeur qu'apporte l'artiste à ne vouloir rien oublier est émouvante. Le *Théâtre de madame Saqui*, le *Café Achille*, le *Café des Mille Colonnes*, que sais-je? tout un Paris qui n'a que cent ans et qui rejoint celui du Moyen Age, s'évoque là, sur ce boulevard du Temple où Fieschi fit exploser sa machine infernale.

Les toiles de Lami retracent les à-côtés de l'événement qui fit alors si grand bruit... et plusieurs victimes, dont le maréchal Mortier. Le duc de Trévise a prêté le grand cordon de la Légion d'Honneur taché par le sang qui s'écoulait des blessures du maréchal. La tête de Fieschi, la tempe trouée, après son exécution, que précédèrent de longs débats, achève l'évocation de cette tragédie qui bouleversa Paris. Le Corse génois valut, d'ailleurs, un regain de popularité au Roi, miraculeusement indemne.

Le Musée Carnavalet, où M. Jean-Louis Vaudoyer, nouveau conservateur, se propose de suivre l'exemple de ses prédécesseurs, Georges Cain et M. Jean Robiquet, est rempli de jeunes visiteuses, aujourd'hui jeudi, qui prennent des croquis de robes anciennes et des notes sur les régicides ou sur la reine Marie-Antoinette.

C'est un lieu de pèlerinage particulièrement français, puisque presque exclusivement parisien. On y apprend en quelques instants et la fureur des révolutions et leur fréquente inutilité.

Les idées rajeunies comme les sociétés agonisantes et les gouvernements affaiblis trouvent parfois dans le sang une rosée salutaire, — le 6 février 1934 en est hélas! le témoignage. Mais, les partis qui divisent les peuples retrouvent promptement leur force agressive et de nouvelles victimes, qui seront également inutiles, paraissent de nouveau nécessaires...

ALBERT FLAMENT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Syrie et Liban. Réussite française?
par **Louis Jalabert** (*Plon*).

Le public cultivé est généralement peu renseigné sur les problèmes complexes qui se posent du fait de l'application par la France du mandat qui lui a été donné par la Société des Nations sur la Syrie et le Liban. Il ne saurait trouver un guide plus averti que le brillant écrivain des *Études* pour apprendre à connaître dans leur état actuel ces pays pleins d'histoire, et où se mêlent inextricablement races et religions, ambitions politiques et rivalités économiques.

Les « Pays du Levant sous mandat français » sont l'épanouissement de la province turque de Syrie, qui englobait un Liban minuscule, sous régime spécial depuis l'intervention française de 1860. Il a fallu d'abord séparer la Syrie musulmane du Liban chrétien; donner à celle-là tout l'intérieur, par delà l'Euphrate et au contact du Tigre, jusqu'aux frontières de la Turquie, de l'Irak, de la Transjordanie, de la Palestine, et, pour rendre le Liban viable l'agrandir au nord jusqu'à Tripoli, au sud jusqu'à la frontière de Palestine. Mais en Syrie même, il a fallu isoler le Djebel Druze, qui cesse à peine de vibrer au souvenir de la révolte de 1925, et au nord, le pays des Alaouites.

Qu'est devenu ce groupement d'États sous la tutelle française, c'est ce que l'on verra au cours des premiers chapitres du livre; ils promènent le lecteur tour à tour au Liban, « le pays de l'amitié française », mais où l'introduction improvisée d'un parlementarisme occidental amena de 1926 à 1932 tant de mécontentements et de critiques (il y a une page bien piquante sur la naissance de la Constitution); en Syrie musulmane, le pays de la politique, où se heurtent

partisans et ennemis du mandat; au Djebel Druze, où le voyageur découvre une magnifique réussite de l'administration militaire, chez les Alaouites à la mystérieuse religion où revivent les souvenirs de la France des Croisades, parmi les 90 000 Armeniens échappés aux massacres turcs, et enfin dans le désert de Syrie, au milieu des grands souvenirs de Palmyre, et parmi les chantiers où s'achève le *pipe-line* qui, passant sous le Tigre et l'Euphrate, traversant les solitudes, amènera à Tripoli le pétrole de l'Irak.

Après ce magistral tableau de « l'Orient qui se fait » sous l'égide de la France, le lecteur est préparé à suivre les toutes dernières fluctuations de la politique libano-syrienne et les directives françaises, les réalités du mandat, les multiples difficultés de son application. L'auteur note le besoin qu'avaient les pays mandataires d'un régime d'ordre et d'autorité, or la France, qui leur a apporté la civilisation matérielle, les routes, l'hygiène, la bonne administration, n'a pas été toujours, au cours de ces treize ans, heureuse dans sa tâche d'initiatrice politique. Il semble, selon l'auteur, qu'il y ait un redressement tout au moins au Liban; la nouvelle constitution libanaise qui renforce les pouvoirs de l'exécutif et qui adopte jusqu'au « corporatisme », semble adaptée aux besoins du pays. On suit avec aisance les péripéties du traité offert par la France à la Syrie, l'action des partisans de l'Unité syrienne, qui veulent englober dans la Syrie tout au moins le Djebel Druze et les Alaouites, et sans doute aussi quelque peu du grand Liban qu'ils estiment démesuré, le rejet du traité, après signature, sur la poussée des intransigeants, et pour le plus grand bien de la puissance mandataire.

L'auteur forme des vœux, en terminant, pour le rétablissement économique de pays eux aussi touchés par la crise, et pour l'avènement d'une politique réaliste, qui serait celle du nouveau haut commissaire M. de Martel.

Les Jésuites, par **Gaëtan Bernoville** (*Grasset*).

La collection des « Grands ordres monastiques et instituts religieux » a pour objet de faire connaître au grand public, même et surtout non croyant, la vie des Réguliers dans l'Église catholique. Et, sans qu'elle entraîne de conversions, elle plaît incontestablement. Elle répond d'abord à un certain snobisme esthétique, héritier de Huysmans et des romantiques, et qui se plaît au plain-chant, aux voûtes gothiques, aux dépaysements spirituels; à un certain instinct grégaire aussi, qui recherche l'autorité et des exemples de discipline dans l'exacte proportion où il se voit en réalité anar-

chique et veule; et aussi à ce besoin d'hygiène, si répandu présentement, qui, dans le domaine physique, supprime la viande au repas du soir, impose l'eau comme boisson, fait le décompte des calories dans les aliments et exige, bien plus rigoureusement qu'à la Trappe, des jeûnes « hydriques » ou des jeûnes de fruits, implacablement. Les *Heures bénédictines* d'Édouard Schneider, l'*Oratoire*, d'André Georges, les *Frères des Écoles chrétiennes*, de Georges Rigault, pour ne citer que ceux-là, ont répondu à ces besoins.

M. Gaëtan Bernoville s'est choisi un sujet bien plus difficile, bien plus complexe, puisque, par son importance, il doit pénétrer la vie entière de l'Église catholique, bien plus délicat aussi puisqu'il s'adresse à des lecteurs français, et que ceux-là, même favorables, emploient couramment, et de la façon la plus péjorative, les termes de « Jésuitisme », et d' « escobarderies » : c'est assez dire leurs préjugés, et tout ce qu'ils conservent en eux, inconsciemment, des prolémiques des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.

Son livre est avant tout apologétique, et ce zèle constant nuit sans aucun doute à l'impression que l'auteur veut produire : cette lumière continue sans presque aucune ombre finit par paraître grisaille. Les premiers chapitres, comme il est naturel, traitent du fondateur, saint Ignace de Loyola, — et le portrait de ce Basque taciturne, volontaire et minutieux, se trouve vigoureusement tracé,— des *Exercices spirituels*, cette méthode de formation de l'âme à laquelle Barrès n'a rien compris, puisqu'elle ne vaut que pratiquée, et pratiquée par un croyant; — des *Constitutions*, c'est-à-dire de l'organisation même de la Société, telle que saint Ignace l'a établie : après en avoir donné les lignes générales, et marqué les étapes qui mènent du Juvénat au Noviciat, à la Régence, au Scolasticat et au « Troisième An », l'auteur nous conte sa visite au scolasticat d'Enghien, près de Mons, détaille l'emploi du temps, qui est beaucoup plus celui d'une maison d'éducation que d'un monastère, enfin, continuant à dépeindre les « Constitutions en action », il dit ce qu'il advient du Jésuite formé, et quelle diversité d'esprits et de caractères produit la Compagnie, et il cite le Père Suarez, grand docteur et ascète, et par contraste le truculent Père Garasse. Il aurait pu citer aussi, à côté du cardinal Billot, apôtre de l'intégrisme, l'éminent anthropologue qu'est le Père Teilhard de Chardin.

La dernière partie du livre, moins de la moitié, décrit l'activité de la Compagnie : dans l'enseignement de la théologie, la direction de conscience et la prédication, dans les missions en terres lointaines, dans l'enseignement. Et ces chapitres caractérisent bien la manière de l'auteur : les exemples sont choisis avant tout dans l'ancienne

Compagnie, comme s'il n'avait utilisé que — sinon l'ouvrage classique mais pour lui trop peu orthodoxe de H. Boechmer, — du moins l'Histoire de la Compagnie de Jésus de Bruckner, qui s'arrête à 1773, — comme s'il ignorait la poussée décroissante qui a suivi le rétablissement de 1814. Il est bien sans doute de parler des étonnantes réussites de saint François-Xavier en Extrême-Orient, du Père de Nobili aux Indes, du Père Ricci en Chine (encore désirerait-on plus de détails sur l'affaire des rites malabares et des rites chinois, où, au grand détriment de l'expansion chrétienne, les Jésuites furent désavoués), et de l'état du Paraguay : mais un livre publié en France se devrait de ne pas reléguer en note la mention de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, de l'Université Aurore de Shanghaï, les œuvres admirables de ces deux missions jésuites faisant autant d'honneur à la France qu'à l'Église.

Semblant toujours fidèle à une consigne de discrétion, l'auteur glisse sur les attaques dont la Compagnie a été l'objet : il aurait été pourtant curieux d'esquisser l'histoire de l'antijésuitisme depuis les attaques protestantes jusqu'aux jansénistes, aux philosophes, aux libéraux de 1827, à Eugène Süe et à Michelet. Les fables ridicules lancées sur Montrouge et Saint-Acheul marquent l'épanouissement de la légende du jésuite secret et tortueux. En fait elles visent toutes, à travers la Compagnie, l'Église catholique elle-même dans son mouvement de concentration et de romanisation.

Quel est l'état actuel de la Compagnie? Comment a-t-elle résisté à tant d'assauts et en tant de pays, et par exemple en France depuis 1880 et 1904? Le livre est muet sur ces points. La puissance des Jésuites, dit l'auteur en concluant, vient de la formation intérieure, par les *Exercices*, et de l'organisation par les *Constitutions*. Mais elle vient aussi, et c'est ce qu'il ne dit pas, de ce lacis d'œuvres annexes et dépendantes, toutes dirigées de haut. Une courte analyse, d'après le Père Burnichon, de l'activité de la Compagnie en France de 1814 à 1828, en aurait donné des exemples saisissants, et aussi le tableau des œuvres annexes d'une mission. Alors seulement on peut concevoir la formidable influence dans le monde de cette troupe si petite de ces dix-sept cent seize prêtres.

Ce qui se passe en Allemagne
(*Maison de la Bonne Presse*).

On lira avec grand intérêt cette série d'études sur l'Allemagne hitlérienne, parue dans la *Croix* et mise à jour. L'auteur anonyme a longtemps voyagé en Allemagne, et a eu un large accès aux milieux

catholiques, et plus particulièrement ecclésiastiques et même monastiques. C'est dire qu'il n'a pas rencontré de panégyristes de l'hitlérisme, qu'il a pu recueillir les plus âpres critiques contre le nouveau régime, et que, avec toute la prudence requise pour ne pas découvrir ses sources, il a pu décrire cette opposition silencieuse, informée, qui des cardinaux Faulhaber et Bertram descend aux curés, aux vicaires et aux fidèles. On trouvera là un terrible tableau de la jeunesse présente, enrôlée, disciplinée, prise tout entière par la nouvelle mystique, *Boden und Blut*, sol et sang, qui se déchristianise et rompt avec toutes les traditions religieuses et familiales, qui ne travaille plus intellectuellement, même dans les universités, anémiées, par le contrôle politique et la restriction du nombre des étudiants.

L'auteur a beau noter un mécontentement latent, dans l'élite, dans les milieux chrétiens, chez tous ceux, et ils sont nombreux, qui souffrent. Il ne prévoit pas la fin du dur régime qui s'est manifesté à nu le 30 juin, et qui préparerait encore, comme ils disent brutalement, de « nouvelles opérations laxatives ».

Évasions littéraires, par **Marcel Thiébaut** (*Gallimard*).

Ce livre, de présentation soignée, réunit quelques-unes des études critiques publiées dans la *Revue de Paris* par Marcel Thiébaut, études sur des contemporains : Jean Giraudoux, Valery Larbaud, Luc Durtain, études sur des écrivains notoires ou illustres du XIXe siècle ou de la fin du XVIIIe : Taine, Victor Jacquemont, Chateaubriand, Restif de la Bretonne. Ces variétés, ces contrastes sont déjà un agrément. Jules Lemaître et auparavant Sainte-Beuve avaient su de la sorte raviver et maintenir alerte la curiosité du lecteur des *Contemporains* et des *Causeries du Lundi*. Mais ces études si diverses de matières ont des qualités communes, que l'on goûte plus fortement encore lorsqu'on les relit d'affilée, car la redoutable épreuve de la relecture, fatale aux œuvres bâclées et vides de substance, est ici pleinement et entièrement favorable.

Ce qui frappe tout d'abord dans ces charmantes *Évasions*, c'est la conscience, la probité intellectuelle avec laquelle elles ont été préparées; aussi la lecture en est-elle toujours fructueuse, même pour l'esprit le plus averti, et chaque jugement, chaque commentaire prend-il un poids particulier, lorsqu'il résulte de la connaissance complète et méditée de l'œuvre indiquée. On se reportera particulièrement, à ce propos, aux belles pages qui donnent un portrait

d'ensemble de Giraudoux écrivain, ou mieux encore à l'étude sur Restif, ou à l'essai intitulé : *Autour de Chateaubriand.*

L'auteur sait tirer parti d'une aussi riche matière avec le goût très sûr et la capacité de jugement qu'on lui connaît et dont il donne chaque mois tant de preuves. Mais surtout il est étonnamment dégagé de tout préjugé politique ou religieux, de tout conformisme de droite ou de gauche. Qu'il parle des excès de méthode de certains « lansoniens » biographes de Chateaubriand, ou des prodromes de la Révolution à propos du père de Restif, il sait garder cette heureuse sérénité, cette objectivité souriante et quelque peu ironique, que les historiens vantent tant et qu'ils atteignent si rarement. Il semble bien que ce soit là la qualité maîtresse du critique, celle qui lui donne à la fois l'audace et la mesure.

JEAN POIRIER

CORRESPONDANCE

Dans *les Souvenirs sur le 18 mars 1871* de Paul Cambon que nous avons publiés dans notre dernier numéro, l'auteur, commentant l'assassinat à Montmartre des généraux Lecomte et Clément Thomas, a rapporté que ces deux officiers n'exerçaient pas de commandement et se trouvaient sur les lieux en curieux... et en habits civils.

M. le général de division Joseph Spire, qui est l'aîné des petits-fils du général Lecomte, nous a fait parvenir sur ce point une observation que nous nous faisons un devoir de reproduire. Notre correspondant précise que son aïeul, investi du commandement de ce secteur, se trouvait à Montmartre en tenue militaire pour faire exécuter la décision du Gouvernement de reprendre les canons illégalement détenus par la Garde nationale : opération accomplie avec succès, comme l'atteste M. Paul Cambon, mais qui demeura vaine par suite du retard apporté à l'envoi des attelages d'artillerie.

Cette rectification d'une erreur de fait — bien compréhensible si l'on songe à la déformation des nouvelles qui, dans ce désarroi, affluaient à l'Hôtel de Ville — donne toute son importance à cet événement tragique et explique les préoccupations que durent éprouver les officiers des troupes restées dans Paris.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Le réveil de la lutte des monnaies a ramené à la Bourse de Paris une animation inaccoutumée, et quelque peu désordonnée.

L'origine en a été la dévaluation du « Belga », à la suite de la formation du nouveau Gouvernement belge. Nous n'avons pas à commenter ici les conséquences économiques éventuelles de la nouvelle expérience où s'engagent nos voisins et amis. Nous n'avons qu'à en enregistrer le résultat boursier. Il apparaît jusqu'ici comme assez confus.

La menace de la dévaluation belge, qui pointait depuis quelque temps, avait provoqué une ample spéculation à la baisse sur la monnaie, accompagnée d'exportation de fonds hors du royaume. Ce mouvement ne pouvait manquer de déterminer, à la Bourse de Paris, une hausse de nos grandes valeurs industrielles, hausse qui s'est portée principalement sur les valeurs de matières premières (produits chimiques, charbonnages, cuivre, mines d'or, etc.) d'autant que, en même temps, les délicates conversations diplomatiques en cours, la Conférence des producteurs de cuivre, et divers autres incidents secondaires, tendaient à orienter la spéculation professionnelle et aussi les capitaux de placement vers ces mêmes groupes de valeurs ou leurs succédanés. En même temps, et c'était le réflexe logique, nos rentes, au contraire, rétrogradaient.

Cependant, sur le fait accompli de la dévaluation belge, — rappelons qu'elle a été fixée à 28 p. 100, — et à la suite des sévères mesures prises par le Gouvernement belge pour en limiter les réactions coutumières, notamment afin d'entraver la hausse rapide des prix intérieurs, le calme se réinstallait bientôt à

la Bourse de Paris : les rentes se relevaient, tandis que d'abondantes et prudentes prises de bénéfices sur les valeurs industrielles qui venaient de monter si vigoureusement les ramenaient en arrière.

Le calme eût ainsi pu se réinstaurer si de nouvelles préoccupations monétaires n'avaient pas surgi tout à coup.

A son tour le florin hollandais, et derrière lui le franc suisse, donnaient des signes de défaillance. Dans la seule journée du vendredi 5 avril, le florin (dont le prix est de 10 fr. 25) est tombé de 10 fr. 20 la veille, à 10 fr. 12. Aussitôt la spéculation s'est relancée à l'assaut : les rentes ont baissé à nouveau, et les valeurs industrielles ont rebondi en avant.

Que se passera-t-il les jours prochains, d'ici à la parution de cette chronique? Nous ne nous risquerons pas à le prévoir.

En tout cas, ces divers événements montrent à quel point le marché boursier est actuellement instable, et même dangereux. Ils démontrent aussi combien nous avons eu raison, depuis longtemps, de préconiser les valeurs de Mines d'or, qui sont à peu près les seules à demeurer immuablement fermes, et c'est logique, dans le tumulte monétaire actuel. De quelque façon que l'on veuille ou puisse l'évaluer, l'or reste et restera la marchandise sauvegarde. Mais on ne peut pas toujours en acquérir à sa guise. La valeur de Mines d'or est alors, tout naturellement, la marchandise de remplacement. Ce que nous en avons dit depuis plus d'un an demeure donc entièrement fondé comme au premier jour.

A Londres, le Stock Exchange se ragaillardit également en continuant de donner, lui aussi, toute sa faveur aux valeurs aurifères, aux canadiennes comme aux sud-africaines.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).

JUSTE MILIEU QUALITÉ TOTALE JUSTE MILIEU QUALITÉ TOTALE JUSTE MILIEU QUALITÉ TOTALE JUSTE MILIEU QUALITÉ TOTALE JUSTE MILIEU QUALITÉ TOTALE JUSTE MILIEU

Ce qui importe dans un achat, c'est la valeur réelle acquise en échange d'une somme donnée. Dépenser peu n'est pas nécessairement la preuve d'une bonne affaire; dépenser plus n'est pas la preuve d'une erreur. L'essentiel est d'acheter une valeur réelle qui apporte tout ce que l'on est en droit d'exiger : agrément, qualité, sécurité, confort, durée. Une Hotchkiss répond toujours exactement aux désirs de son conducteur comme à toutes les exigences de la route, même après un long usage ; c'est une valeur que... n'atteint pas le nombre des années. Un chèque achète davantage lorsqu'il paie une Hotchkiss. Achetez, vous aussi, une Hotchkiss puisqu'il vous faut une bonne voiture.

HOTCHKISS

154, CHAMPS-ÉLYSÉES PARIS — QUALITÉ TOTALE — 168, Bd ORNANO, SAINT-DENIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME FONDÉE EN 1864

CAPITAL 625 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 29, Boulevard Haussmann, PARIS (IXe)

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE

LOCATION DE COFFRES-FORTS

1450

AGENCES & BUREAUX
EN
FRANCE
ET A L'ÉTRANGER

Correspondants dans le monde entier

CIGARETTES
GITANES
RÉGIE
FRANÇAISE
CAISSE AUTONOME
D'AMORTISSEMENT

LA NATIONALE

Compagnie anonyme d'Assurances sur la Vie

Entreprise privée, régie par la loi du 17 mars 1905

ANCIENNEMENT COMPAGNIE ROYALE D'ASSURANCES SUR LA VIE
FONDÉE EN 1830 – CAPITAL SOCIAL 75 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 2, Rue Pillet-Will, PARIS

Depuis son origine jusqu'au 1er Janvier 1935, ses opérations ont porté

10 milliards 564 millions 835.110 fr.
de Capitaux assurés

170 millions 677.252 francs
de Rentes Viagères

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS — MIXTES
ASSURANCES MIXTES COMPLÈTES
AVEC PARTICIPATION DANS LES BÉNÉFICES
ET COUVERTURE DU RISQUE D'INVALIDITÉ
ASSURANCES FAMILIALES, D'ÉDUCATION ET DE DOT

Rentes Viagères

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la Re
Viagère est le remède le plus efficace à la cherté de la vie
constitue le plus sûr des placements.

Les garanties les plus importante
Les tarifs les plus avantageu

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Pa
ou chez les Agents Généraux en Province.

Imprimerie BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris.

MARCEL THIÉBAUT

ÉVASIONS LITTÉRAIRES

JEAN GIRAUDOUX — VALERY LARBAUD
LUC DURTAIN — TAINE — JACQUEMONT
CHATEAUBRIAND — RESTIF DE LA BRETONNE

Écrire, d'un certain point de vue, c'est fuir : fuir son présent ou fuir son destin. Mais le propre d'une évasion littéraire réussie, c'est qu'elle s'exécute en compagnie du lecteur, du lecteur qui lui aussi s'avise tout à coup qu'il était en prison et qu'il faut scier les barreaux de la grille.

Pourtant il serait trop simple de penser que le monde d'un écrivain puisse se scinder en deux pour former un attendrissant diptyque : *ce qui est de la vie* en face de *ce qui est de la plume*. Pas de frontières entre ces deux provinces : si l'œuvre représente parfois la vie qu'on aurait voulu vivre, la vie d'un écrivain se fausse souvent d'avance pour préparer l'éclosion d'un livre. Il n'y a qu'*une* réalité. Le dessein de M. Marcel Thiébaut, en traçant les sept portraits littéraires, qui composent ce livre, fut de montrer sept systèmes d'interférences, de réactions, de relais — en réduisant à l'essentiel et en confrontant incessamment les données biographiques et les remarques critiques.

S'il faut tirer une conclusion de l'ordre qu'il a adopté dans son livre, c'est Giraudoux le prince de ces fuites littéraires. Chaque image lui donne l'occasion de fuir dans le temps; il échappe à l'étreinte de toutes les émotions sur une échelle de métaphores. Un Larbaud s'est reconstruit amoureusement une enfance, une adolescence, puis tout à coup s'est réfugié dans la tour des livres. Un Durtain a tenté plus ou moins heureusement d'apaiser, dans sa vie de voyageur comme dans ses œuvres, sa hantise du gigantesque, du cosmique. Taine a accompli une fuite triomphante; repoussant la réalité il s'est installé en vainqueur au sommet d'un immense et inacceptable système de logicien. Jacquemont, dans ses voyages, a trouvé la consolation de n'être pas un chef. Chateaubriand jusque dans les in-octavo a tenté d'apaiser son inapaisable appétit d'amour. Et Restif de la Bretonne, l'érotique errant des rues de Paris, a placé au-dessus de ses éternelles flâneries le magnifique blason du mensonge littéraire.

Au fait M. Thiébaut, tout scrupuleux lecteur qu'il soit, lui aussi s'évade et l'on devine souvent son frémissant plaisir de vivre par autrui.

Un volume : **16** fr.
15 ex. sur alfa : **32** fr.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues chez MM. PERDRIX ET BURIN, *34, rue Richer, Paris 9e.* -:- Téléph. Prov. 88-54.

VENTE au Palais, à Paris, le 4 MAI 1935, à 2 Heures.

PAVILLON A ORLY, 15, ALLÉE DES ACACIAS

Contenance 964 mètres. — **Mise à prix: 50.000 frs.**

S'adresser à Me **FRANÇOIS**, avoué, 5, Rue Marbeuf, Me THIELLAND, avoué, Me R. DAUCHEZ, notaire.

LONDRES PAR DIEPPE-NEWHAVEN

la voie rapide et économique

TRANSBORDEMENT DIRECT DU TRAIN AU PAQUEBOT

ETAT

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT & SOUTHERN RY

CHEMIN DE FER DU NORD

LE CHEMIN DE FER DU NORD ASSURE DES RELATIONS RAPIDES

vers **L'ANGLETERRE**

SERVICE DE JOUR

PAR BOULOGNE OU CALAIS **1 HEURE DE TRAVERSÉE**

SERVICE DE NUIT PAR DUNKERQUE

VITESSE. LUXE. CONFORT.

vers **LA HOLLANDE**

DE PARIS À AMSTERDAM — TRAIN DE LUXE "ETOILE DU NORD" 3 SERVICES JOURNALIERS DANS CHAQUE SENS

CHEMIN DE FER DU NORD

P. O.-MIDI

Relations rapides d'Hiver

entre

PARIS-QUAI D'ORSAY et ROYAN

Trains rapides 1re et 2e cl. entre PARIS et ANGOULÊME

Autorails entre ANGOULÊME et ROYAN

Pour les conditions d'admission, renseignements dans les indicateurs, les gares, Bureaux de Tourisme et Agences de Voyages.

LIBRAIRIE STOCK

DELAMAIN ET BOUTELLEAU - ÉDITEURS - PARIS

NOUVEAUTÉS :

R. MANTZ et J. MIDDLETON MURRY

LA JEUNESSE DE KATHERINE MANSFIELD

16 fr. 50

PEARL BUCK

LA MÈRE

(Édition originale dans le *Cabinet cosmopolite*, 24 fr.)

* * *

L'ODYSSÉE DU TCHELIOUSKINE

1 vol. 320 p., 29 illust. 18 fr.

TOLSTOÏ

UN CAS DE CONSCIENCE

Un très beau roman inédit de TOLSTOÏ 12 fr.

DOROTHY BRETT

LAWRENCE ET BRETT

Un témoignage capital sur Lawrence 15 fr.

D.-H. LAWRENCE

MATINÉES MEXICAINES

suivi de **PENSÉES**

15 fr.

P. V. STOCK

MÉMORANDUM D'UN ÉDITEUR

Une génération d'écrivains vus par leur éditeur. 15 fr.

CHEZ PLON

EDMOND JALOUX

LE DERNIER JOUR DE LA CRÉATION

Roman .. .. 12 fr.

LÉON TOLSTOÏ
Étapes d'une vie

★

ENFANCE

Édition définitive, complétée de chapitres inédits, traduite, préfacée et annotée par E. HALPÉRINE KAMINSKY.

In-16 avec un frontispice et un fac-similé. .. .. 12 fr.

MARIE SHEIKEVITCH

SOUVENIRS D'UN TEMPS DISPARU

Collection " CHOSES VUES "

In-16, avec 13 gravures hors texte .. .. 15 fr.

ISABELLE SANDY

LA SOUTANE SANGLANTE

Roman.. .. .. 12 fr.

PAUL BARTEL

LE MARÉCHAL PILSUDSKY

Préface de A. de MONZIE

In-16, avec une carte dans le texte.. .. .. 13.50

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

VIENT DE PARAITRE

GEORGES BLOND

L'AMOUR N'EST QU'UN PLAISIR

ROMAN

On pourrait aussi appeler ce livre " Ce que l'Amour coûte aux vieillards " s'il n'était évident qu'il n'y a aujourd'hui plus de vieillards. En tous cas, voici une histoire que seul l'humour pouvait rendre supportable. Nous sommes loin, avec ce sujet, avec ce ton, des livres de début plus ou moins autobiographiques. L'auteur s'est imposé une épreuve dont il doit ressortir s'il est un véritable romancier ou non. Son éditeur pense qu'il a réussi.

Un volume in-18.. .. .. **12** Frs.

A. FAYARD et Cie, Éditeurs, 18-20, Rue du St-Gothard, PARIS (14e)

ALCAN

PEUPLES ET CIVILISATIONS

HISTOIRE GÉNÉRALE publiée sous la direction de **L. HALPHEN** et **Ph. SAGNAC**

VOLUME X

LA PRÉPONDÉRANCE FRANÇAISE

LOUIS XIV

(1661-1715)

PAR

A. DE SAINT-LÉGER
Professeur à la Faculté des lettres de Lille.

PHILIPPE SAGNAC
Professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris

Un volume in-8° de 564 pages. .. .. 50 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE LA REVUE HISTORIQUE

CHARLES POUTHAS

UNE FAMILLE DE BOURGEOISIE FRANÇAISE

DE LOUIS XIV A NAPOLÉON

Un volume in-8°. .. .. 25 fr.

JEAN-RICHARD BLOCH

L'ANOBLISSEMENT EN FRANCE AU TEMPS DE FRANÇOIS Ier

Un volume in-16 .. .. 15 fr.

LES ÉNIGMES DE L'HISTOIRE

ARMAND PRAVIEL

MADAME DE MONTESPAN EMPOISONNEUSE

Un volume in-16. .. .. 15 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

LUCIEN LÉVY-BRUHL
Membre de l'Institut

LA MYTHOLOGIE PRIMITIVE

LE MONDE MYTHIQUE DES AUSTRALIENS ET DES PAPOUS

Avec quatre planches hors texte

Un volume in-8°. .. .. 40 fr.

MAURICE BLONDEL

LA PENSÉE

TOME II

LES RESPONSABILITÉS DE LA PENSÉE ET LA POSSIBILITÉ DE SON ACHÈVEMENT

Un volume in-8° .. .. 60 fr

H. OLDENBERG

LE BOUDDHA

SA VIE, SA DOCTRINE, SA COMMUNAUTÉ

4e édition revue. Traduit de l'allemand par **A. FOUCHER**, Professeur à l'Université de Paris.

Un volume in-8° .. .. 25 fr.

108, Boul^d St Germain, PARIS

MAITRES DES LITTÉRATURES

GEORGES BRUNET

VICTOR HUGO

Illustré de quarante-huit planches hors texte en phototypie

Un volume in-quarto pot (15,5×20) tiré sur alfa 16.50

MARIE DELCOURT

ESCHYLE

Illustré de quarante planches hors texte

Un volume in-quarto pot (15,5×20) tiré sur alfa .. .. 20 fr.

MARCEL CARAYON

LOPE DE VÉGA

Illustré de soixante planches hors texte

Un volume in-quarto pot (15,5×20) tiré sur alfa .. .. 20 fr.

MAITRES DE LA MUSIQUE ANCIENNE ET MODERNE

MARKÉVITCH

RIMSKY-KORSAKOV

Illustré de quarante planches hors texte

Un volume in-quarto pot (15,5×20) tiré sur alfa .. .. 20 fr.

LUDWIG LEWISOHN

PSYCHOLOGIE DE LA

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Version Française de Maxime Piha

Uu volume de la collection In-octavo .. .. 35 fr.

KARL MARX

LE CAPITAL

ÉDITION POPULAIRE

par Julien Borchardt

Texte français établi par J. P. Samson

Un volume in-8 écu, 488 pages .. .. .. 18 fr.

LES ÉDITIONS RIEDER

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IX

D. H. LAWRENCE

LA DAME EXQUISE

(THE LOVELY LADY)

traduit de l'anglais par JEANNE FOURNIER-PARGOIRE

Un volume : **12** fr.

du même auteur :

LE PAON BLANC (roman) 2 volumes chacun : **12** fr.

CHATEAUX, DÉCORS DE L'HISTOIRE

PIERRE DE VAISSIÈRE

LE CHATEAU D'AMBOISE

Un volume avec un hors-texte, une gravure et un plan **15** fr.
Il a été tiré 100 ex. numérotés sur vélin du Marais **30** fr.

JACQUES BAINVILLE

de l'Académie française

LES ÉTONNEMENTS DE MICHOU

Un album " *Pour nos enfants* " cartonné, dos toile,
illustrations d'ALAIN SAINT-OGAN. .. .. **12** fr.

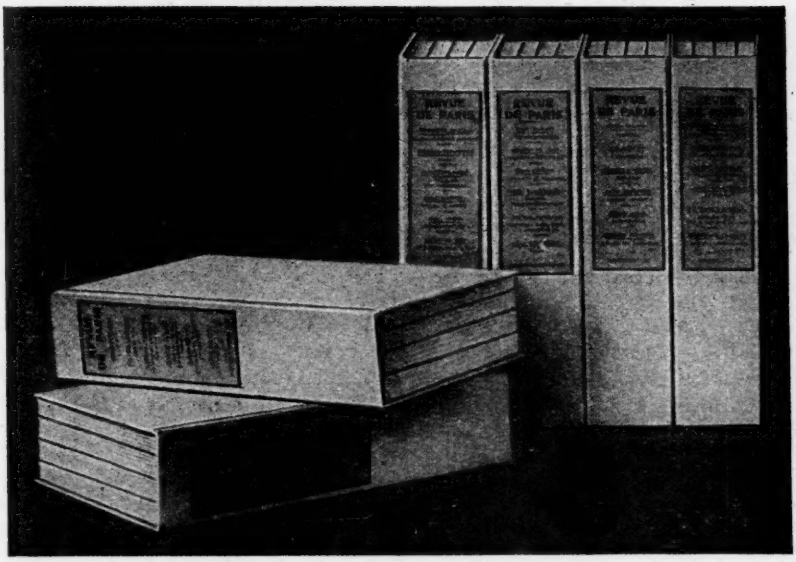
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Imprimerie BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris.

REVUE DE PARIS, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Pour classer vos livraisons de la Revue de Paris

Achetez nos cartonnages spéciaux



Plats et dos de la même couleur que la couverture de la Revue.
Étiquettes rouges collées sur le dos du cartonnage.

Chaque carton-classeur permet de réunir quatre livraisons **rognées**.

L'étiquette collée indique les principales publications contenues dans les quatre numéros ainsi rassemblés.

Grâce à ces classeurs vous pourrez facilement retrouver dans votre bibliothèque les romans, mémoires, études, etc..., publiés par la *Revue de Paris* et les collections de livraisons se présenteront, sur vos rayons, sous l'aspect de véritables volumes.

Prix **du cartonnage,** permettant de réunir 4 numéros : **5 francs**.

Les abonnés qui en feront la demande recevront dorénavant six fois par an le classeur bimensuel pour la somme globale de **30 francs.**

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Paris.*

Correspondants à l'étranger :

Alep : Djanji, 24, Bd de France; *Alexandrie* : Librairie Hachette, S. A. 16, Bd de Ramleh; *Amsterdam* : Meulenhoff et Cie; Feikema, Caarelsen et Cie; *Anvers* : La Grande Librairie; *Athènes* : Elefthéroudakis; *Barcelone* : Librairie Française, 8, Rambla del Centro; *Belgrade* : Henri Soubre; *Berlin* : Asher et Co, Behrenstrasse 17; *Beyrouth* : Bugnard, 5, Av. des Français; *Bruxelles* : Agence Dechenne; Office de Publicité; Lebègue; *Bucarest* : Cartea Romaneasca S. A.; *Budapest* : Cserepfalvi, Vaci-Utca 10; *Buenos-Ayres* : Libreria Hachette S. A., 49, Maipù; *Cologne* : Ausland Zeitungshandel, Disch Haus; *Copenhague* : Vilhelm Tryde; *Damas* : Makki, rue Salhie; *Elisabethville* : Desclée, Av. Royale; *Florence* : B. Seeber; *Genève* : Naville et Co, Agence des Journaux; Charles Dürr; *Irun* : Sociedad Gal Española de Libreria, 20, Calle de Los Martires de Jaca; *La Havane* : La Casa Belga, René de Smedt, O'Reilly; *Lausanne* : Payot et Cie; *Le Caire* : Librairie Hachette S. A., rue du Télégraphe; *Liége* : V. Bourguignon; *Lisbonne* : Torrès et Cta; *Londres* : Librairie Hachette, 34, Maiden Lane Bedford Street, W. C. 2; *Madrid* : Libreria internacional de Romo, Alcala 5; *Milan* : Bocca; *Montevideo* : Libreria « El Correo », Maximino Garcia; *Montréal* : Déom Frères; *Neuchâtel* : Delachaux et Niestlé S. A.; *New-York* : G. E. Stechert et Co, 31 East 10 th. Street; *Port-Saïd* : Librairie Hachette; *Rio de Janeiro* : Soria et Boffoni, 157, Avenida Rio Branco; *Rome* : Modernissima; *Salonique* : Molho, 19, rue Tsimiski; *Shang Haï* : Librairie Extrême-Orient, 2, route de Vallon; *Sofia* : J. Carasso et Co; *Stamboul* : Librairie Hachette, succursale de Turquie; B. P. 2219; *Tirana* : Guga et Co; *Turin* : Fratelli Bocca; S. Lattès et Co; *Varsovie* : Jean Nowicki, 17, Krakowskie-Przedmiescie; *Zagreb* : Soubre, Juriciseva ulica 6; *Zurich* : Paul Morisse.

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903); (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . 6 fr

BRODARD et TAUPIN, Coulommiers-Paris.